

# Diasporiques

Revue trimestrielle interculturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux  
n° 41 Mars 2007

## Ouvrir

Hélène Cixous

## Débattre

Louis Leborgne  
Edgar Morin  
J. Claude Milner

## Méditer

Stella Baruk  
Régine Dhoquois  
Jean Salmona  
Simon Laks

## Découvrir

Hector Sabo  
Gilbert Clémenti  
Eugenia Bekeris  
Muriel Klein-zolty



© Catherine Deudon

Hélène Cixous (page 4)

Prix au numéro : 6,50 Euros. Conditions d'abonnement : voir page 53



# Sommaire

## Dans ce numéro...

*English translation of this abstract p. 55*

Ce premier numéro de *Diasporiques* pour 2007 s'ouvre sur un passionnant entretien avec Hélène Cixous (p. 4), qui nous transporte de part et d'autre de la Méditerranée aux confluences des mondes sépharade et ashkénaze. Plus loin, nous écouterons Stella Baruk nous parler, elle aussi, de son enfance méditerranéenne, « en français mais pas en France » (p. 29).

Nous saluons comme il convient le cinquantenaire du Traité de Rome (p. 3). La question de ce que nous voulons mettre sous le terme de « fédération » européenne reste aujourd'hui ouverte et Louis Le Borgne nous éclaire sur la façon dont le Canada affronte (sans bien la résoudre à ses yeux !) cette difficulté (p. 15). La place des Juifs au sein des États-nations continue, parallèlement, à agiter les esprits et nous opposons à ce sujet les conceptions ouvertes d'Edgar Morin (p. 20) et fermées de Jean-Claude Milner (p. 21). L'histoire des racines socio-historiques et culturelle de la judéité laïque et diasporique nous intéresse tout particulièrement, le projet de colloque qui lui sera consacré se précise (p. 56).

Nous invitons par ailleurs nos lecteurs à méditer sur deux nouvelles, l'une et l'autre poignantes mais sur des registres très différents, la première de Régine Dhoquois Cohen (p. 31) et la seconde de Jean Salmona (p. 33) ; à découvrir les œuvres d'un musicien rescapé d'Auschwitz, Simon Laks (p. 37) ; et celles d'un fondateur, Gilbert Clémenti (p. 42), et d'une sculptrice, Eugenia Bekeris (p. 44), dont Fania Pérez nous révèle les talents. Le musicologue Hector Sabo nous initie aux origines de la musique juive (p. 39). Muriel Klein-Zolty prend la plume après Jacques Burko pour nous faire partager leurs découvertes au cours de leur récent voyage en Argentine (p. 47).

Quant aux pages centrales, elles inaugurent, comme promis, une nouvelle série d'encarts, consacrés cette fois aux mythes fondateurs de l'humanité. ■

### *Comment peut-on se ressembler autant ?*

*Un petit clin d'œil pour le centième anniversaire de la naissance de PMF, que nous devons à Joan Mendès France, sa belle-fille.*



D.R.

Éditorial : L'Europe : deux millénaires... 3

## Ouvrir

Entretien : Hélène Cixous 4

## Débattre

Soirée-débat autour de Louis Le Borgne 15

À propos d'un essai d'Edgar Morin 20

À propos d'un essai de J.-Claude Milner 21

Revue des revues 24

## Méditer

Stella Baruk : naître en Alliance 29

Nouvelle : Le nom de la honte 31

Nouvelle : Klezmer 33

Simon Laks, un compositeur à redécouvrir 37

## Découvrir

Aux racines de la musique juive 39

Gilbert Clémenti, fondateur d'art 42

Eugenia Bekeris, sculptrice argentine 44

Les livres 45

Les Juifs de Buenos Aires 47

Convivialité 52

## Le Cercle Gaston-Crémieux

D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ?... 56

## Une exposition originale sur Pierre Mendès France à la Bibliothèque de l'Alliance israélite universelle

Pierre Mendès France aurait eu cent ans cette année... On sait peu que, durant toute sa vie, il a accumulé de la documentation sur ses ancêtres, remontant jusqu'à Luis Mendès de França, au Portugal, au XVII<sup>e</sup> siècle. Une exposition, conçue et réalisée par Joan Mendès France, Simone Gros, Ariel Danan et Jean-Claude Kuperminc, présente quelques-uns des documents phares de ce fonds, déposé à la bibliothèque de l'AIU et des images peu connues de Pierre Mendès France, homme politique, résistant, combattant, mais aussi mari, père et grand-père modèles.

**Cette exposition est prolongée jusqu'au 26 avril 2007, ne la manquez pas !**

Bibliothèque de l'AIU, 45 rue La-Bruyère, 75009 PARIS 9<sup>e</sup>. Du lundi au jeudi, 10 heures à 18 heures.

## L'Europe : deux millénaires et/ou un demi-siècle...

Ce numéro de *Diasporiques* vous parviendra, à quelques jours près, au moment de la célébration du cinquantième anniversaire du Traité de Rome. C'est en effet le 25 mars 1957 que cet acte fondateur de la construction européenne fut signé entre l'Allemagne, la France, l'Italie et les trois pays du Benelux : la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg. La Grande-Bretagne était – déjà ! – restée en retrait.

On ne peut pas dire que cette commémoration soit aujourd'hui célébrée dans la joie : le choc du refus de la loi constitutionnelle par deux des six pays signataires de ce Traité n'a pas été, pour le moment, atténué par l'expression d'une ferme volonté collective de relancer le dossier sur des bases renouvelées et susceptibles, cette fois, de faire l'unanimité de tous les authentiques partisans d'une fédération européenne, qu'ils se soient prononcés pour ou contre cette loi. Il faudra sans doute attendre la présidence de la France de 2008 pour que s'exprime une initiative ayant une chance sérieuse d'aboutir, dans la mesure où c'est la position française (doublée par la position néerlandaise, ne l'oublions quand même pas) qui a bloqué le processus de ratification.

Les objections vis-à-vis de l'adoption du texte qui nous était soumis et le refus qui lui a finalement été opposé par voie référendaire ont créé des clivages qui n'ont pas épargné – comment aurait-il pu en être autrement ? – le Cercle Gaston-Crémieux et les lecteurs de *Diasporiques*. Mais il semble bien que, ces divergences une fois analysées et admises, nous soyons désormais assez nombreux à souhaiter 1) la constitution d'un exécutif européen doté de réels pouvoirs, placé sous un contrôle parlementaire effectif, ayant pleine compétence dans les domaines notamment de l'économie et de la défense, et en même temps 2) le maintien d'une authentique autonomie nationale et infra-nationale dans les secteurs qui n'impliquent pas une complète mise en commun

des ressources, et ceci vaut en particulier pour le champ culturel (le qualificatif « culturel » étant pris dans son sens large). Ainsi, sans interdire aux États-membres qui le souhaitent de faire référence aux « racines chrétiennes » de l'Europe dans leur propre Constitution, nous restons quant à nous fermement attachés, pour notre pays, à l'affirmation explicite du principe – conquis de haute lutte – de laïcité de l'État, et nous ne saurions accepter qu'il soit, de quelque façon, transgressé. Ni en actes, ni en paroles.

La question de la construction européenne est manifestement encore trop explosive pour être mise au cœur de la campagne présidentielle française. C'est donc juste après cette échéance électorale qu'il faudra reprendre le flambeau. À la suite de l'intervention marquante de Hubert Védrine dans nos colonnes<sup>1</sup> et sur la base de notre ouvrage *Valeurs, cultures et politique*<sup>2</sup>, nous avons tenté de lancer une Tribune européenne dans *Diasporiques*, d'engager un large débat sur la façon dont l'Europe pourrait s'investir, précisément, en matière culturelle. C'était sans doute un peu trop tôt. Mais nous poursuivrons nos efforts, conscients que nous sommes tous que notre avenir passe nécessairement par l'Union. Encore faut-il que celle-ci soit suffisamment réaliste pour n'être point illusoire et aussi qu'elle considère la diversité de ses composantes historiques, linguistiques et culturelles non pas comme la survivance d'un passé révolu qu'il faudrait dissoudre dans une construction à visée purement économiste mais comme un bien commun, une richesse incomparable à cultiver. Dans le respect mutuel de nos différences, nous dirions volontiers, nous : en parfaite conformité avec l'esprit même de la laïcité. Mais libre à d'autres d'exprimer la même idée dans un autre langage. ■

---

<sup>1</sup> *Diasporiques* n° 38, juin 2006, p. 4-10.

<sup>2</sup> Supplément à *Diasporiques* n°37, Éditions du Cercle Gaston-Crémieux, 168 pages, 14 euros.



« Qui peut dire sans tremblement, de langue et de pensée, "je suis juif" ? »

## Hélène Cixous, romancière, dramaturge, essayiste

### Maladie Algérie : l'inséparable

**Diasporiques :** Ce qui frappe, entre autres choses, à la lecture de vos œuvres de fiction, c'est votre étonnante capacité à juxtaposer des contraires et des pôles opposés. On est entraîné dans un balancement, un écartèlement perpétuel entre des pays, des langues, des groupes. Dans ce foisonnement il est difficile d'isoler des thèmes. Ne nous en veuillez pas d'être parfois un peu schématiques...

On sent chez vous un immense amour de l'Algérie, qu'exprime la musique des noms, des lieux, des personnes : le Clos Salembier, le

Ravin de la femme sauvage, Aïcha. (« Je suis inséparable d'Aïcha »)<sup>1</sup>. À travers toutes les connotations positives, on ressent aussi une forte ambivalence. Vous parlez de l'effacement de l'être algérien, de la difficulté de communiquer avec les Arabes. Jacques Derrida, dans un entretien avec Mustapha Chérif<sup>2</sup>, parlait de l'impossibilité d'apprendre l'arabe à l'école, sauf au titre de langue étrangère, expliquant que vous (Juifs d'Algérie) étiez trois fois dissociés : coupés de la langue arabe et berbère, de la langue et de la culture française ainsi que de la mémoire juive. Est-ce que l'Algérie pour vous, c'est la racine, la dépossession, « la

maladie Algérie », ou autre chose encore ?

**Hélène Cixous :** Je vais être obligée de compliquer à l'extrême et j'ai peur encore de ne pas compliquer assez. Prenons le mot « dissocié ». La dissociation est une association de dissociations. La dissociation rassemble des éléments de tension, de conflit, qui ont l'air de produire des exclusions, mais tout ceci compose. Le mot Algérie est un mot que j'essaie de compliquer sans cesse. Je préfère l'écrire au pluriel. Il n'y a pas *une* Algérie. Algérie est d'ailleurs le nom de mon pays natal *en français*. *What's in a name ?* C'est la question qui déchire Roméo et Juliette. Que nous dit et nous cache le mot d'Algérie ? Il n'y a déjà pas *une* Algérie algérienne, il y en a mille que nous avons connues, Derrida et moi, car nous avons beaucoup pensé, travaillé, parlé autour de ce thème. À leur tour les Algéries ne sont pas les mêmes pour lui et pour moi, pour des raisons de différences d'âge, de localisation (Alger, Oran) et de sexe (selon que l'on était garçon ou fille l'expérience des hostilités avait un accent autre). Les Algéries que nous avons



Oran, la place d'Armes

<sup>1</sup> *Les Rêveries de la femme sauvage*, Galilée, 2000.

<sup>2</sup> *Nouvel Observateur*, 9 novembre 2006.

connues étaient dites « Algériefrançaise ». C'est le comble !

Je reviens du *Colloque Derrida* à Alger et je disais à nos partenaires et amis algériens, qui sont plus jeunes que moi, qu'ils ne peuvent même pas imaginer ce qu'était l'Algériefrançaise. Il faut y avoir été. Le dernier témoin d'une certaine Algérie en souffrance, d'une certaine Sous-France des années trente à soixante-soixante-dix, avec lequel j'ai partagé la réflexion sans cesse écartelée, c'était Derrida. Les Algériens actuels sont une population très jeune qui n'a pas connu l'Algériefrançaise. Ils sont nés pendant ou après « la guerre ». Penser, travailler le terme Algéries au pluriel, c'est à faire, c'est à venir. S'il y a toutefois une chose commune à tous ceux qui émanent de cette terre algérienne, c'est le tempérament appelé *Noces* par Camus, une force, des passions, un souffle chaleureux et explosif, le mystère d'un embrasement, rocs et mer enlacés. Voyez aussi Yacine ou les Amrouche.

« Ambivalence » n'est ni mon mot ni mon sentiment. Comme vous l'avez dit, j'aime l'Algérie. Mais qu'est ce que ça veut dire ? C'est très compliqué de naître en Algérie sans en être. Cela a été mon cas. Mes origines étaient divisées. Ma famille du côté grand-maternel est archi-allemande sur des siècles. La façon d'être-allemande de ma mère était un peu comparable à ma façon de naître sans en être en Algérie. Mon grand-père maternel, Michael Klein, se fit allemand par naturalisation car il venait de la frontière austro-hongroise. Cela lui permit de se faire tuer en 1916 en tant que caporal

engagé pour le Kaiser. Aujourd'hui, né à Trnava entre Prague et Bratislava, il serait slovaque. Ce rassemblement dissocié d'origines a toujours marqué tout ce que je faisais. La dominante de ma famille était aussi divisée et rassemblée.

### Je n'ai jamais accepté qu'une langue me fasse la loi

Mon père, médecin oranais, étant mort en 48, c'est le côté germanique ashkénaze qui a dominé mon enfance. Sans cela, mon père m'eût attirée vers le côté sépharade, d'origine algérienne d'origine marocaine d'origine espagnole. Voilà le traçage généalogique. Pourtant c'est mon père qui, quand j'avais dix ans (juste avant sa disparition), a fait le geste le plus significatif. Lui qui nous cultivait mon frère et moi, nous jardinait, nous élevait, nous fertilisait, en particulier dans le champ des langues, quand j'ai eu dix ans, il m'a donné un maître d'hébreu et un maître d'arabe. Hélas, ça n'a pas duré parce qu'il est mort tout de suite après. Économiquement, ce n'était plus possible. Mon père était pauvre et ma mère a dû apprendre un métier très vite pour nous faire vivre. Lui, le francophone, qui s'appliquait à l'arabe. Sa famille parlait également le français et l'espagnol : ma grand-mère m'apostrophait en espagnol. Toutes ces langues composaient ensemble, chez nous, à Oran, je les entendais dans la maison ouverte,



Coll. particulière

La maison familiale à Osnabrück

pluriculturelle par miracle, non raciste par miracle, où nous demeurions, 54, rue Philippe. Mais, dans la rue, on trouvait la dominante française, culturellement et politiquement, dressée au-dessus de l'étendue arabe que les « Français » ne parlaient pas. À l'âge de trois ans, j'étais déjà irritée par la violence et l'injustice car ces dits « Français » obligeaient les dits « Zarabes » à se débrouiller en français pour être mieux exploitables, eux qui, « Français », ne parlaient pas arabe, sauf exception. Je ne savais pas que ça s'appelait « colonisation ». J'ai toujours eu une nostalgie de l'arabe. Les petites bribes que j'ai apprises à ce moment-là sont restées avec moi. Signes de mon attachement à ce monde dont je me suis toujours sentie « inséparable ». Je n'ai jamais accepté qu'une langue me fasse la leçon du nationalisme. J'écris aux limites, en survol, en survolage, je prends le français par les franges, par les racines, par les oreilles, je le nage, le galope, tandis qu'il m'agit.



Coll. particulière

Samuel Cixous

Ma façon d'écrire en français est une façon d'aller au bout, à toutes les extrémités de la langue. Et ne pas méconnaître le fait que le français est, comme toutes les langues, une langue babélique, inondée d'autres langues. Nous utilisons des mots importés, greffés : le français parle toutes les langues et est lui-même une langue qui n'a de vie que si on la laisse s'étranger sans cesse, ce que font les grands littérateurs français. Le sublime français de Montaigne parle le grec, le latin, l'italien, l'autre pour moi, c'est naturel, des greffes c'est ce que nous devrions faire tout le temps. Nous sentons que se touchent les contraires, qui ne sont pas des contraires – le contraire n'existe pas ou alors tout est contraires. Nous voilà dans des états prétendument opposés et qui, en vérité, communiquent de manière secrète, (la joie qui est synonyme de douleur, les délices des larmes de saint Augustin qui coulent à la mort de l'ami, larmes qui succèdent et remplacent), il ne faut pas se priver de donner à ces entités de nouveaux noms qui leur permettront de faire entendre l'énigme de l'âme inséparable.

### Juifs et Arabes : rapport tragique

J'étais un sujet *inséparable* lorsque j'étais en Algérie mais ce mot est lui-même un mot composé qui dit la menace de séparation, l'ombre. On n'arrêtait pas de produire des séparations provisoires et virulentes entre toutes les

composantes d'un univers qui ne savaient pas se penser, qui se heurtaient, s'entrechoquaient et s'étrangeaient sans cesse. J'étais hypersensible au sort qui était fait à ceux que l'on appelait les Zarabes et dont j'étais proche de m'identifier, sans m'identifier évidemment, mais je sentais-avec eux. J'étais en sympathie douloureuse, d'autant plus douloureuse que leur sort ressemblait à celui des Juifs pendant la guerre. Mais les Juifs pour la plupart ne voyaient pas le rapport avec le sort fait aux dits Zarabes. Il était autre et difficile à analyser. Les Zarabes ne voyaient pas la souffrance des Juifs. Moi, je voyais la ressemblance entre les deux destins, d'autant plus que ma propre famille avait un point de vue multiple. Ma mère, allemande, avait traversé le nazisme et quitté l'Allemagne de sa propre initiative, dès l'arrivée de Hitler. Elle a d'abord gagné l'Angleterre puis la France où elle rencontra mon père – encore français à ce moment-là, mais plus pour longtemps – qui venait soutenir sa thèse de médecine à Paris. En effet, on pouvait faire ses études à Alger mais *pas les finir*. La fin des études, les concours, c'était Paris. Décapitée en permanence, l'Algérie. Les gens les plus doués, les plus fins étaient destinés à la France. Corps-Algérie, tête à Paris.

Nous étions des enfants, nous allions à l'école, mais de toute façon, c'était pour partir ; cela nous ne pouvions pas l'analyser parce que nous pouvions penser aussi « revenir ». Ce qui était exclu. Mon père va soutenir sa thèse en France puis retourne en Algérie en 1936. En 39, il est au front comme médecin lieutenant et en 40,

il n'est plus français ni médecin, il est vichy. Les « Français » vivaient dans la forclusion des massacres de Sétif en 45, les Algériens dans l'ignorance de ce qui était arrivé aux Juifs pendant la guerre.

Toute notre enfance nous avons été persécutés par deux antisémitismes : un antisémitisme extraordinairement virulent, xénophobe, bien français, et à côté duquel l'antisémitisme algérien, selon moi beaucoup moins violent, était la fureur qui unit les frères ennemis. Il faut savoir que les Juifs d'Algérie étaient persécutés et blessés des deux côtés mais principalement par les Français.

La population juive d'Algérie avait eu un grand rêve républicain : devenir français. Ce rêve a été piétiné. On leur a craché dessus. Je me suis toujours demandé comment ils pouvaient se penser « français », ceux que l'on traitait tout le temps de « sales Juifs ». Qu'était la République française ? En 1865 déjà, Napoléon III avait proposé à la totalité de la population « indigène » la nationalité française. Seules quelques centaines de familles l'ont acceptée, dont la mienne. Presque personne. En 1870, Crémieux a fait un coup de force politique. On capte les Juifs et, sans leur demander, leur donne la nationalité française. Pour pouvoir ensuite la renégocier en votes pour la République ? J'ai toujours su cela. Comment aurais-je pu vouloir m'identifier à quoi que ce soit, à qui que ce soit, à quelque nation nationaliste, grimée en république.

Les Juifs algériens ne savaient pas ce qui se passait en Allemagne. Ils pouvaient même être quasi antisémites

à l'égard de Juifs étrangers. Pendant la guerre, ma famille a vu arriver une quantité de réfugiés allemands, y compris des non-Juifs. Ils furent internés par Vichy en Algérie. Toutes ces choses, qui font une conscience et une aventure de pensée, très peu de gens en sont informés. Il faut connaître les archives, se demander ce qui a poussé les gens à penser de telle ou telle manière, ce qui les a blessés. Mon rapport aux Algériens était un amour tragique. Je me disais : ils ne peuvent pas voir ni savoir que « nous » sommes dans une situation semblable et différente. Qui le leur aurait dit ? C'est à partir de là que je me suis avancée dans la littérature. Mes souvenirs à l'âge de trois ans – ce que j'ai vu et vécu dans les rues d'Oran en 39/40 – sont clairs comme du cristal. J'avais pris mes partis à moi, j'étais dans une situation d'isolement absolu. Je n'ai pu commencer à évoquer tout cela que bien plus tard, d'abord avec Derrida, parce que lui seul était capable de supporter de penser la peine et l'inconfort d'une situation aussi aporétique, sans chez-soi jamais, cette vie tremblée. Mais dans mon enfance, j'étais seule. Je ne pouvais guère m'exprimer à l'intérieur du cercle familial, mon père ayant disparu, ma mère luttant pour sauver la famille. On n'avait pas un sou ; mon père n'avait pas travaillé pendant la guerre et, à peine installé et endetté à Alger, il meurt. Ma mère s'est mise à faire des études de sage-femme, précipitamment par chance. (Elle avait bien pensé enseigner l'allemand, mais on lui dit que ce n'était pas possible, que son bac allemand n'a pas cours en France). Ma mère est une force d'action et

d'ouverture naturelle, extraordinaire. La voilà sage-femme dans les bidonvilles où j'allais parfois avec elle et mon frère aussi. Révélation : comme si elle était sage-femme née.

**D :** Comment se manifestait concrètement l'antisémitisme ?

**HC :** J'ai connu deux antisémitismes. Mais j'ai le net sentiment que l'injure antijuive a été libérée par Vichy et ses lois. Une violence verbale était autorisée. Avant la guerre, mon père s'était installé à Alger où il avait ouvert un cabinet de radiologie. Il m'avait inscrite dans un lycée qui était proche du Clos Salembier, un quartier qui comptait quatre ou cinq familles européennes mais tout le reste de la population était arabe, des Arabes très pauvres, 50 000 environ, qui vivaient dans un bidonville sans eau. Nous avions une maison avec un beau jardin qu'il avait cultivé, au bord du Ravin de la Femme Sauvage. (Ce lieu, connu de tous les Algérois, porte toujours ce nom. Renoir l'a peint, c'est comme une touffeur. Le boulevard plongeait dans des profondeurs chaotiques et boisées, occupées en partie à mon époque par des bidonvilles. Maintenant, c'est presque entièrement construit.)

Or le lycée huppé où j'étais, le Lycée Fromentin, était « vichyé ». Bien que supprimé en principe, le *numerus clausus* y avait toujours subrepticement cours. Et je me retrouvai seule juive. En ville, les lycées étaient plus ouverts à l'importante population juive. Ce que mon père n'avait pu savoir. Plus d'une fois, il est allé protester contre l'absence de laïcité

dans ce lycée. On nous apprenait : « Il est né le divin enfant... ». L'antisémitisme, c'était les portes fermées, les amitiés interdites, les chouchous blondes, « fais pas la juive », « sale juive », etc. J'avais l'habitude.

Et puis, de la part des dits Zarabes, il y avait un antisémitisme réactionnel compliqué. Tant que mon père a vécu, mon frère et moi étions protégés par le respect du toubib, de même qu'il y a eu ensuite un respect de la *kabla*, la sage-femme. La misère algérienne ne savait pas nous reconnaître. Nous étions attaqués, encerclés chaque jour. Il y avait des batailles à coups de pierres, de mottes de terre. L'état de siège. C'était très cruel. Nous ne pouvions pas expliquer aux assaillants que nous étions de leur côté. Tous captifs du malentendu. Eux étaient misérables. Nous, nous allions à l'école. Nous avions des cartables. Comment dire aux sans-école en haillons que trois ans auparavant nous n'avions plus eu droit ni à l'un ni à l'autre. J'avais la nostalgie de l'explication. Mais avant d'ouvrir la bouche pour expliquer, on avait déjà une motte de terre dans la figure. Pour aller prendre le K, l'autobus, on devait traverser un terrain vague. Un jour où je revenais du lycée, s'est abattue sur moi une meute de garçons. En Algérie, il fallait être un garçon. Je regrettai de ne pas être un garçon. J'avais envie de me battre contre les Français et contre les Arabes quand j'étais attaquée. Ce jour-là j'ai succombé sous la masse. Je fus couverte de crachats des pieds à la tête. Une cotte de glaviots. Je suis



Le caporal Michael Klein

Coll. particulière



rentrée chez moi, je voulais mourir, me laver au suicide. Ma grand-mère oranaise m'a lavée. Je ne pouvais pas lui expliquer. Je ne leur en voulais pas. Comment expliquer cela ?

### J'ai quitté l'Algérie et suis arrivée nulle part

**D :** Que pensez-vous de la formule de Benjamin Stora, « les trois exils »<sup>3</sup>, pour définir le destin des Juifs d'Algérie ? D'abord le décret Crémieux, qui a creusé le fossé entre Juifs et Arabes, ensuite « le statut des Juifs » décrété par Vichy et enfin, en 1962, suite à l'indépendance algérienne, l'exil, officiellement qualifié de *rapatriement*.

**HC :** Cela m'est difficile de répondre. Personnellement, je n'ai jamais vécu sous la forme de l'exil. Je ne crois pas avoir jamais utilisé ce mot. Qu'il y ait eu une cassure, un glissement avec le décret Crémieux, c'est certain. Ma famille paternelle fut d'ailleurs de ces très rares « Juifs indigènes » qui prirent la nationalité française sous l'Empire, en 1867. On oublie

que Napoléon III avait, dès le 14 juillet 1865, ouvert l'accès à la citoyenneté française aux Musulmans et aux Juifs. Il y eut en cinq ans 194 Arabes et 398 Juifs qui demandèrent et obtinrent ce statut, au demeurant restreint, dans le domaine de la justice par exemple. Ni les Arabes, ni les Juifs n'avaient d'attrance pour cette « naturalisation » qui leur semblait apostasique. (On trouvera les détails de cette aventure dans l'admirable *Histoire de l'Algérie Contemporaine* de Charles-André Julien<sup>4</sup>).

Les Juifs devenant français avant d'être exfrancisés ont eu un grand rêve, le rêve de la culture française. Chez mon grand-père, qui n'avait pas fait d'études, qui marchait pieds nus, qui à onze ans gagnait sa vie, il y avait tout Victor Hugo et le Grand Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle. La première génération à faire des études était la génération de ses enfants. Mon père et son frère, les deux fils, y ont été poussés par le mouvement en avant des Juifs devenus français, qui souvent s'orientaient vers la médecine. Mais les deux sœurs de mon père n'ont pas fait d'études. Elles n'étaient que des filles, n'est-ce pas ? Ces

femmes raffinées furent policées à la française, chez les religieuses – puis arrêtées avant même le certificat d'études. Oui, il y avait un grand rêve. Quoi de plus beau que la France idéale proposée par Hugo ? La fraternité ? On rêvait et divaguait de tous côtés.

De quoi les Juifs auraient-ils été exilés ? Je pense que cette fraction de la population qui s'est tournée vers la France était dans une idéalisation extrême. Ils ont pensé qu'ils allaient

« devenir », muer, ressembler, être enfin !! Pendant soixante-dix ans, avec des hauts et des bas, les gouvernements successifs en Algérie faisaient tantôt une ouverture, tantôt une fermeture aux Juifs dits français.

Avec Derrida, nous nous rappelions en souriant comment nous désignions les Français. Nous disions : les « catholiques ». Je me rappelle mes battements de cœur quand je passais devant ces églises d'Algérie-française surinvesties par le pire des catholicismes, le réactionnaire. Le catholicisme du désert, le charitable, était bien loin. Les protestants, minoritaires, se sentaient dans une plus grande proximité avec les Juifs. Quand Vichy s'est mis en place, les Français d'Algérie furent massivement vichystes, sauf une petite marge. Oran était à Pétain. La seule chose qui n'est pas arrivée en Algérie, ce sont les camps de concentration. Les pétainistes n'eurent pas le temps d'introduire les étoiles juives, même si les mairies s'y apprêtaient.

Quant au rapatriement de 1962, je ne l'ai pas connu personnellement, je ne peux en porter témoignage. Il est probable qu'une certaine population qui avait fait son nid a dû se sentir expulsée. Mais il n'y a pas eu que les Juifs qui ont été obligés de quitter l'Algérie.

**D :** Vous avez dit récemment au cours d'une lecture que vous n'étiez arrivée nulle part. Comment vous êtes vous sentie accueillie en France ?

<sup>3</sup> *Les trois exils : Juifs d'Algérie*, Stock, 2006.

<sup>4</sup> PUF, 1964.



Abraham Klein

**HC :** Ça a été la grande surprise. Je me souviens très bien du moment de perplexité qui m'a saisie quand je suis « arrivée » à Paris sans arriver à arriver. J'avais dix-huit ans, j'étais mariée. J'avais toujours voulu quitter l'Algérie, je l'ai quittée virtuellement, psychiquement dès l'âge de trois ans. Je ne voulais pas vivre dans un pays cruel, aveugle qui s'automutile, s'hétéromutile sans arrêt. S'en aller où ? Vers la France, lieu le plus rationnel et le plus proche. Quand j'y parvins, j'étais aussi dépaycée et mal à l'aise que possible. J'entrai en classe, il me manquait quelque chose, mais quoi ? Il me manquait « Sale juive ». La marque. En Algérie, il y avait des détecteurs de race. Dès que vous entriez quelque part, vous saviez qui était quoi. En Algérie, je fus toujours classée, dévisagée juive. J'arrive en France, personne ne me dit rien. De mon nom, les gens demandaient : c'est quoi, c'est grec ?... Cixous, un nom inclassable. Et ma tête alors ? On ne me reconnaissait pas. J'eus bientôt fait l'analyse : l'antisémitisme n'est pas généralisé, il n'a pas ses repères. Cela est dû aussi à la disparition des Juifs. En 1955, combien en restait-il ? En Algérie, c'était une forte population visible. À ce moment-là, le front principal pour moi est devenu très vite le front « Femmes ». Je vis que c'était un pays d'une misogynie immense. Je pouvais me permettre de m'occuper de ce mal. J'ai été amenée à modifier mes investissements d'indignation et d'engagement politique. L'urgence s'était déplacée.

<sup>5</sup> *L'amour du loup*, Galilée, 2003.  
<sup>6</sup> *Osnabriück*, Des femmes, 1999.

## Le peuple diasporé des saute-frontières

**D :** Vous parlez du « peuple totalement diasporé des saute-frontières »<sup>5</sup>. Vous pensez mobilité, mouvement ? Ce qu'on ressent le plus à vous lire, c'est la dépossession, la séparation ravivée par la conjoncture familiale, les deuils successifs réels ou imaginés. Il y a aussi toutes ces différences entre Juifs. La lignée maternelle, allemande, plus présente avec les déportations, (« j'ai sifflé les défunts de ma mère », « les bataillons fantômes »). Et puis ces réfugiés antinazis que l'on trouve aussi sur les bancs d'Oran, tous ces gens exilés, déportés « avec tatouages » ou pas<sup>6</sup>.

**HC :** Le mot de « dépossession » m'inquiète. On a trop vite fait de constituer la dépossession en possession, en propre. J'ai toujours pensé sur la limite, à la limite. Je me sens incroyablement bénie et riche de tout ce que je n'ai pas. Avoir annoncé perdre. C'est tout ce qui est à venir qui est essentiel. À venir. Et à revenir. J'ai le sentiment d'avoir eu la chance de n'avoir aucune chance de m'identifier à quelque lieu, État-nation, identité, forme de nationalisme, etc. On peut merveilleusement vivre comme cela, avec le monde comme horizon. Comme on a besoin de se poser, de se reposer quelque part, on ne peut pas *toujours* flotter, il faut parfois du sol, le sol c'est la langue. L'histoire m'a appris ce qu'elle a appris à tous les miens : j'ai toujours su que j'aurais pu naître *ailleurs*. Donc je suis née *ailleurs*. Pour *ailleurs*. Cette hypothèse a présidé à tout ce que je pensais parce que ma famille (surtout la famille de ma

mère) a été « diasporée », a explosé en se disséminant sur la surface du globe à cause de Hitler. Il s'agissait de très grandes familles : la moitié a été déportée et le tiers s'est dispersé un peu partout : une petite parcelle des Jonas, des Klein, des Mayer, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Uruguay, en Afrique du Sud, au Chili... Il en reste encore. Nous étions nés par hasard à Oran mais ça aurait pu être Montevideo, ou Buenos Aires, etc. La racine peut se réimplanter n'importe où. Le petit atome est tombé là : chaque fois, je sentais la force de la substitution possible, de la métonymie. Le lot qui m'avait été attribué était la langue française, à condition de ne pas me faire enfermer dans une sorte de pureté classique de nationalisme littéraire, d'en voir les tournures et les entournures, par où elle s'entrebâille. Dépossession ? Non. Disposition. Aventure. On m'a accordé un immense trésor. Je me sens en état d'affection avec quantité de possibilités sans fixation. Par contre, j'analyse avec beaucoup de curiosité les liens plus insistants, le lien avec l'Algérie. C'est étrange comme la terre

« Au sujet de mon nez, j'ai fait l'essentiel de mon apprentissage du bien et du mal, de la fidélité et de la trahison, de la bassesse et du courage, de la maladie mortelle de l'âme et de la solitude ». *Le Jour où je n'étais pas là*, Galilée, 2000.



Coll. particulière

Hélène et Ève



natale a une sorte de force magique – génétique, un peu comme si on avait un ADN terrestre, géorgique. Tous les êtres humains reçoivent quelque chose de cette substance natale. À l'origine, avant tout, il y a le tellurique, une inscription, une mémoire. Il y a aussi quelque chose de la dette. C'est difficile à analyser. Ce que je « dois » à l'Algérie, ce sont mes premières émotions, bonnes et mauvaises. Or dans cette Algérie était logée une part d'Allemagne. Je dois vous dire que je ne vais pas sans émotion aimante en



© Sophie Bassouls

Hélène Cixous et Jacques Derrida

Allemagne. Je la sens si fort dans ma mère. Je ne lui cherche pas querelle pour Hitler et je la remercie pour Goethe, Beethoven, Heine, tant d'autres grands humains.

**D :** Vous dites à propos de votre famille : « Nous sommes de vrais faux-Juifs », tout en semblant accorder une certaine supériorité intellectuelle au judaïsme ashkénaze, en écrivant par exemple que, dans votre famille, la moitié ashkénaze non amnésique lisait la Bible en hébreu<sup>7</sup>.

<sup>7</sup> *Portrait de Jacques Derrida en jeune saint juif, Galilée, 2001.*

**HC :** C'est un fait culturel, pas une supériorité intellectuelle. Il s'est produit, en Algérie très précisément, une déculturation du judaïsme, conséquence perverse du décret Crémieux. Ce n'a pas été le cas des Juifs marocains ou tunisiens, beaucoup plus proches des Arabes et beaucoup plus juifs. Les Juifs d'Algérie ont obliqué sous le coup d'un fantasme français ; ce qui a produit une baisse, une atténuation notable d'un judaïsme religieux, cultivé, informé. Dans ma famille, mon père était athée ; dans la famille de Derrida, on respectait plus les rites. Il note (dans *le Monolinguisme* par exemple) une francisation du judaïsme, la coquille sans la culture. Chez lui, dit-il, on utilise les mots de *baptême* ou de *communion*. Pas chez nous. Par amour et par délicatesse pour la famille de ma mère, mes parents se sont mariés religieusement. C'est très tardivement que j'ai interrogé Omi, ma grand-mère allemande, la veilleuse du culte : « Est-ce que tu crois en Dieu ? – Natürlich nicht. – Alors pourquoi avons nous fêté Kippour, Rosh Hashanah, Pourim etc ? ». Elle : « Par fidélité à la croyance de mes parents ». Les Jonas d'Osnabrück étaient orthodoxes mais « light ». Ma famille allemande n'avait aucun rapport avec ce que l'on appelle maintenant l'intégrisme juif. Ils étaient très loin aussi du sionisme. À Oran on ne parlait jamais religion. J'étais la seule dans la famille à m'intéresser à la Bible, qui me passionnait, non sur le plan religieux mais sur le plan culturel. L'apport culturel judaïque m'est arrivé par le côté allemand. Ma mère lit l'hébreu, appris naturellement en

Allemagne et non pour affirmer une sorte de judaïsme militant. Mon frère et moi nous étions sevrés de l'hébreu. Nous singions la langue sacrée, ânonnant en plaisantant les prières. Devant la tombe de mon père nous étions secoués jusqu'au rire par une affreuse sensation de blasphème. Ce sentiment d'imposture terrifiant Derrida l'a éprouvé aussi. Voyez *le Monolinguisme de l'autre* et *Circonfession*.

**D :** Vous faites souvent surgir le judaïsme dans la langue au moyen d'expressions en yiddish, (*Vutsch ist Vutsch, Hin ist Hin*), ou en allemand – ou alors vous n'hésitez pas à inventer !

**HC :** Je ne connais pas le yiddish. Mais certains mots, comme *meshugge*, se sont introduits dans l'allemand comme dans l'américain. Je ne greffe ça et là que de l'allemand idiomatique, daté de la jeunesse de ma mère.

**D :** D'autres exemples : dans *Portrait de Jacques Derrida en jeune saint juif*, vous multipliez les expressions fantaisistes et savoureuses du genre « juivivre », « juidire ». Ou la phrase « *Man kann doch nicht nicht juden* » que vous traduisez par « On ne peut pas ne pas juivre » !

**HC :** Un déplacement d'une phrase de Kafka : *man kann doch nicht nicht leben*. On ne peut pourtant pas ne pas vivre. C'est un jeu. Par chance, j'aime l'allemand et, par chance, je l'entends encore, puisque ma mère continue à l'utiliser avec sa sœur. Mais dès qu'elles m'entendent arriver, voulant passer au français, elles parlent anglais : elles versent d'une langue à l'autre. Et je tremble

à l'idée de la disparition de l'allemand quotidien dans ma vie. Leur allemand, *Hochdeutsch*, est daté et n'a plus cours. Elles ne sont d'aucun maintenant, d'un autre temps...

**D :** Vous commentez avec humour une fable de La Fontaine, que vous qualifiez « d'histoire juive » :

### *Le renard et les raisins*

*Certain renard gascon, d'autres disent normand*

*Mourant presque de faim vit en haut d'une treille*

*Des raisins mûrs apparemment, Mais comme il ne pouvait y atteindre :*

*Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour les goujats.*

**HC :** C'est un renard juif : mi-sud gascon ou mi-nord normand, mi-figue, mi-raisin. *Goujat* (langue d'oc), c'est goy. Ça veut dire l'étranger, le chrétien. Mot d'origine hébraïque, qui passe par le yiddish pour devenir américain. Le pas bon, le pas juif. Tout le monde en tant qu'étranger était *goy*, même les Juifs. C'est devenu péjoratif petit à petit dans certaines structures culturelles. Le mot pouvait avoir une grande force de répulsion.

### **Le sionisme**

**D :** Vous avez parlé de vos grands-parents qui n'étaient pas sionistes. Pouvez-vous préciser comment vous vous situez par rapport à Israël ?

**HC :** Encore une immense histoire qu'il faut compliquer. J'énonce d'abord quelques principes : il faut qu'Israël vive. Je ne le remets pas en question. Je n'ai jamais pu m'identifier à un gouvernement israélien, et

cela dès le début. En 1948, j'ai vu arriver les premiers sionistes israéliens, dès la naissance d'Israël, en Algérie : ça a été une expérience difficile. Je désapprouvais tout. D'où j'étais, si je voyais quelque chose d'historiquement tragiquement justifié – il fallait bien qu'il y ait une terre refuge –, je voyais simultanément une attitude colonialiste et, où j'étais, c'était insupportable. Je suis d'ailleurs d'une génération où le mot « Shoah » n'était pas apparu. Par contre nous disions naturellement « camps de concentration » et nous les connaissions, ces camps où la moitié de ma famille maternelle avait été emportée. J'avais de la famille en Palestine, la sœur de ma mère par exemple. J'en ai toujours en ex-Palestine-Israël. Ma mère, avait un point de vue qu'elle appelait paneuropéen. Dans sa petite enfance, elle a connu le sionisme allemand et elle a toujours résisté et orienté sa tête de jeune fille juive vers une option européenne, ce qui à l'époque n'avait guère cours. Elle m'a dit beaucoup plus tard que mon père avait été tellement blessé par Vichy qu'il voulait rompre ; il a caressé l'idée d'un ailleurs qui aurait pu être la Palestine avant Israël. Elle a dit non. Il meurt avant la création d'Israël. Tout peut arriver : j'aurais pu naître en Israël et j'aurais assumé les conséquences du sort. Quant au sionisme, il faudrait plutôt dire *sionismes*, au pluriel. Dès que l'on dit sionisme au singulier ou Israël au singulier, on produit les innombrables malentendus, les exploitations et les prises d'otages par telle ou telle scène. Une scène dominante parle pour les autres. C'est comme ce regroupement « communau-

taire » en France, qui parle au nom des Juifs. Il y a toujours une prise de pouvoir par la parole dominante. À mon avis il faut en permanence réanalyser, ouvrir, reprendre, pluraliser. Quand on veut affirmer n'être ni dedans ni dehors, n'appartenir ni au judaïsme, ni au non-judaïsme, on est en difficulté incessante et l'on n'arrête pas de devoir se faufiler entre des impossibilités et des inappropriables.

### **Femmes : le sexe humain**

**D :** À propos des femmes, il y a dans votre œuvre des allusions au statut inférieur des femmes dans le judaïsme orthodoxe, mais il y a aussi l'histoire d'Esther qui sauve son peuple<sup>8</sup> ; mais il y a aussi la figure de la mère, Eve Klein : « Elle me nourrira jusqu'à la tombe »<sup>9</sup>... Et aussi les hystériques... Privilégiez-vous l'une de ces figures ?

**HC :** Je ne me rangerai pas au côté des hystériques d'aujourd'hui. Il n'y a pas de raison. Au temps de Freud, les femmes bâillonnées parlaient avec leur corps. Maintenant, ici, dans le monde européen, qui a une ouverture analytique, les femmes ne sont pas obligées d'être hystériques. Cependant je suis persuadée que l'hystérie décrite par Freud est visible telle quelle dans les pays où les femmes n'ont pas les droits et la parole.

Pour le reste, j'ai souvent soupiré : « J'aimerais bien être dans mille ans afin de ne pas avoir à constamment me sentir requise d'une

<sup>8</sup> *Portrait de Jacques Derrida... id.*

<sup>9</sup> *Osnabrück, Ibid.*



solidarité de principe avec les femmes opprimées ». Malheureusement il y a encore dans le monde tant d'exactions, de monstruosité, de violences, de lois qui font des femmes les êtres humains les plus oubliés de la terre. La misogynie, c'est le mal à la fois présent et absent, le plus sournoisement diffusé. C'est la maladie humaine mondiale la plus répandue et c'est terrifiant parce que les formes de misogynie sont souvent d'une perversité extraordinaire. On ne vous dit pas « sale femme », c'est dommage. « Sale Juif », l'ennemi se déclare et l'on peut répondre. La misogynie est un poison généralisé et les gens les plus cultivés en apparence en sont porteurs. Je la rencontre tout le temps et je n'ai pas envie d'utiliser toutes mes forces à combattre cela toute ma vie. Je suis déchirée. On devient otage et responsable de quelque chose d'imbécile, d'une idiotie mondiale dont on sait qu'elle va durer pen-

dant des milliers d'années. La perspective m'exténue. De temps à autre je m'y colle dans des cas concrets et dans mes textes. Voyez mes amies algériennes qui doivent se battre à répétition. La guerre d'indépendance leur a permis des avancées fulgurantes. Mon amie Zohra Drif<sup>10</sup> en est l'illustration. Une fois passé le moment où elles sont en première ligne, ça recommence à refluer, on réinstalle la Charia. Il faut qu'elles luttent sans répit contre l'ensablement. Même chose en France sous d'autres apparences. Plus les femmes sont pauvres, plus elles sont exploitées, moins elles ont la possibilité de se libérer. En Inde, par exemple, que je connais un peu, les femmes des castes inférieures doivent traverser plusieurs couches de refoulement et l'analphabétisme. La première arme de libération est l'alphabétisation. Il y a une force de résistance immense qui provient souvent des femmes

gandhiennes. Le prix Nobel attribué à Mohamed Yunus trouve sa source dans le travail et la lutte des femmes. Ce sont les femmes indiennes qui ont appliqué victorieusement le micro-crédit. Je ne verrai pas la fin de cette lutte pas plus que je ne verrai la résolution du conflit israélo-palestinien. Il faut accepter que tout soit à venir – au loin. Esther ? Elle est aux ordres de son oncle comme de son époux. Ce n'est pas une combattante. Ma mère, à elle toute seule, représente à mes yeux le triomphe absolu de l'indépendance et de la sollicitude, une solidarité naturelle, une sainteté neutre, qui *donne* – c'est-à-dire n'attend pas de merci, n'est jamais dans le *marché* du merci. Mais adore aller au supermarché. (Je déteste le supermarché, j'adore ma mère, qui ne pense qu'à vivre et faire vivre).

**D :** Faites-vous une différence entre le doctorat d'études féminines que vous avez créé à Paris VIII et les études féministes ? De manière plus générale, vous êtes-vous identifiée au Mouvement féministe des années 70 ?

**HC :** Lorsque j'ai créé ce doctorat en 1974, j'ai dû utiliser ce terme « d'Études féminines », un masque. Il n'y avait pas dans l'Université française de lieu où inscrire une analytique de la différence sexuelle. Je n'aurais jamais pu utiliser ni le mot de *poétique* ni le mot de *différences sexuelles*. Par contre, comme il y avait une forme de féminisme généralisé, j'ai utilisé ce terme de compromis. Mais j'ai ouvert tout de suite à tout, de

<sup>10</sup> Zohra Drif, figure de la résistance algérienne.



Photo Catherine Deudon

« Vous me suivez ? »

manière pluridisciplinaire et plurisexuelle. Quant au « féminisme », je ne me suis pas avancée dans cet espace, en 1968, lors de la création du MLF. J'étais ailleurs. J'étais toute à l'écriture, à bord de phrases occupées à passer les frontières, déjouer les oppositions. Je ne me suis pas alors intéressée à des luttes qui s'inscrivaient nécessairement, glorieusement et pragmatiquement, dans une expression oppositionnelle, masculin contre féminin. À partir de 75, ça devenait pressant. Je savais depuis toujours que les femmes étaient privées d'elles-mêmes. J'ai rencontré Antoinette Fouque qui m'a proposé de publier chez elle, aux *Editions Des femmes*. J'ai vu qu'il y avait par elle des ouvertures sur une pensée psychanalytique. Je me suis engagée alors de bon cœur, tout en sachant que, comme tout engagement, c'est à la fois absolument indispensable et en même temps c'est de la militance. Le travail philosophico-poétique est toujours ailleurs, hors de l'ici-tout-de-suite que la militance exige. De ma vie je n'aurais été dans un parti puisque cela demande d'adhérer à un discours qui doit bien simplifier pour avoir une efficacité. Je ne peux pas. Je reconnais qu'il faut voter. C'est une forme de compromis. C'est comme la parité. C'est un compromis. On en fait au cas par cas. À certains moments, il vaut peut-être mieux se réserver. Se taire. Être seul(e). À d'autres, on doit crier. Toutes les situations que j'ai traversées étaient de la même espèce : faire un compromis pour avoir des résultats, une efficacité politique, à un moment donné.

## Théâtre et politique

**D :** Le théâtre est une part importante de votre œuvre. On a l'impression en vous lisant que le politique y est plus présent que dans votre œuvre littéraire ou poétique. Dans un colloque qui vous a été consacré<sup>11</sup>, Derrida dit que pour pouvoir écrire du théâtre, il faut pouvoir répondre à la question : « Que faire ? »<sup>12</sup>. Pouvez-vous préciser le sens de ce « Que faire ? » ?

**HC :** La question du *Que faire ?* nous attend. Mais que faire quand il n'y a plus rien à faire ? Que faire ? Faire. Que faire ? Mais nous ne savons pas que faire. Nous ne savons *pâques* ! Par où *passer* ? Nous sommes à la limite et nous allons plonger dans « il n'y a rien à faire. » Je réponds : **faire**. Faire, c'est à inventer, c'est avoir comme loi morale singulière et comme principe, faire le plus de faire possible, le plus de – *fert* aussi – de *trans-fert*, c'est-à-dire déplacer, agir quand on peut, modestement, là où on est, avec les moyens qu'on a. Faire un pas, une ligne, un vers, un mot, une phrase. Ensuite, faire le moins de mal possible et ce n'est pas rien, ça peut se définir à l'infini :

<sup>11</sup> Hélène Cixous, *croisées d'une œuvre*. Colloque organisé en 1998 sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Galilée, 2000.

<sup>12</sup> « Quand on entend parler de cette coextensivité du théâtre et du politique dans notre culture, on pense à une certaine affinité entre la question du politique et la question *que faire ?* On pense à ce qui règle l'événement, l'arrivance, sur la possibilité de *faire* quelque chose ».



Photo Michèle Laurent

Tambours sur la digue, Théâtre du Soleil, 1999.

mentir le moins possible, être en état de responsabilité, savoir que lorsque l'on est en train de faire quelque chose, quoi que ce soit, *on le fait à l'autre*. Il faut toujours se dire que l'autre c'est entre moi et moi et moi et toi et toi et toi, il y a une marge faite de malentendus et l'on avance dans des terrains minés et il faut faire attention, il faut avoir des attentions à l'égard de l'autre. C'est très concret, quand on ouvre une porte, quand on est dans un autobus, dans un aéroport, une file, une foule : il y a quelqu'un *avant* moi. Pour moi, le théâtre est un lieu qui offre beaucoup à qui peut y accéder (et c'est accessible à tout le monde). On y gagne moins d'hystérie et plus d'expression. On peut y crier un beau cri, ce que l'on ne peut pas faire ailleurs. On peut tout d'un coup devenir poète, ce qui est impossible dans notre société. Au théâtre, c'est du « semblant », mais c'est du vrai. C'est dire tout ce que l'on ne peut pas dire et faire tout ce que l'on ne peut pas faire. C'est un lieu magique. Pour moi le modèle c'est le *Théâtre du Soleil*, une compagnie

« Je dois tout à la mort : les commencements, l'effroi, des froids qui me tremblent le dos, les bras, les doigts, même sous des fourrures, même sous le chat... ». *Osabrück, Des femmes, 1999.*



### Repères bibliographiques

#### Fictions

*Dedans*, Des femmes, 1986.  
*Souffles*, Des femmes, 1975, réédité 1998.  
*Angst*, Des femmes, 1977, 1998.  
*OR, les lettres de mon père*, Des femmes, 1997.  
*Voiles* (avec Jacques Derrida), Galilée, 1998.  
*Osnabrück*, Des femmes, 1999.  
*Les Rêveries de la femme sauvage*, Galilée, 2000.  
*Le Jour où je n'étais pas là*, Galilée, 2000.  
*Manhattan : lettres de la préhistoire*, Galilée, 2002.  
*Tours promises*, Galilée, 2004.  
*Hyperrêve, Une permission*, Galilée, 2006.

#### Théâtre

*L'Histoire terrible et inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge*, Théâtre du Soleil, 1987.  
*L'Indiade, ou l'Inde de leurs rêves, et quelques écrits sur le théâtre*, Théâtre du Soleil, 1987.  
*On ne part pas, on ne revient pas*, Des femmes 1991.  
*La Ville parjure ou le réveil des Érinyes*, Théâtre du Soleil, 1995.  
*Tambours sur la Digue*, Théâtre du Soleil, 2000.

#### Essais

*L'Exil de James Joyce ou l'art du remplacement*, Thèse de doctorat d'État, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences de Paris-Sorbonne/Grasset ; rééd., 1985.  
*Entre l'Écriture*, Des Femmes, 1986.  
*L'Heure de Clarice Lispector*, précédé de *Vivre l'Orange*, Des femmes, 1989.  
*Portrait de Jacques Derrida en jeune saint juif*, Galilée, 2001.  
*L'Amour du loup et autres remords*, Galilée, 2003.  
*Le Tablier de Simon Hantai*, Galilée, 2005.  
*Insister – à Jacques Derrida*, Galilée, 2006.

d'aventures où les acteurs, tous les agents, s'engagent totalement en payant pour en faire, en donnant un temps illimité sans être payé pour faire quelque chose qui ne rapportera pas de gloire mais qui va rapporter un sentiment de découverte, d'exaltation et de douleur que l'on ne trouve pas ailleurs. Quand je fais du théâtre, je m'engage, en payant le prix : mon petit moi est en restriction, dans un collectif, bordé par les autres. C'est pourquoi je ne peux y demeurer en permanence. Mais c'est une aventure qui me dépasse et a comme résultat d'allumer des veilleuses. Ça et là, au terme d'un travail colossal, on allume des veilleuses.

Contrairement au livre, le théâtre a une efficacité immédiate. Il y a des gens qui se réveillent sous un coup de théâtre. Au théâtre on réamorçait l'âme. Je travaille tout autrement quand j'écris un livre, avec une autre patience, pour un réveil sans date.

### Penser la mort

**D :** Le thème de la mort est omniprésent dans votre œuvre. D'abord, celle de votre père qui, « en s'en allant précipitamment a emporté avec lui le plancher du monde »<sup>13</sup>, vous a laissée orpheline, mutilée, « une bête queue coupée »<sup>14</sup>. Et puis vous êtes entourée du « bataillon-fantôme », du « vol

des morts ». Votre dernier livre est imprégné de la mort récente de Derrida qui dit : « On meurt à la fin trop vite »<sup>15</sup>. Quant à votre mère, que vous soignez, elle vous rappelle que vous êtes mortelle : « Je serai cette peau demain. » « Mais jusqu'à la fin, on ne sait pas qui gagne. » Comment peut-on affronter la mort ?

**HC :** Je passe ma vie à essayer de penser depuis la mort et tout près de la mort. C'était aussi l'objet de notre querelle incessante avec Derrida pendant 40 ans d'une amitié à la vie, à la mort. Cette querelle, il en a rendu compte dans son livre *H.C. pour la vie c'est à dire*<sup>16</sup> auquel je me permets de renvoyer, faute de place, et parce que c'est un traité irremplaçable, sublime sur le tourment de la vie devant la mort. Nous n'étions pas situés au même point d'inquiétude et de souffrance. Ce qui occupe aussi ma réflexion, c'est notre aveuglement. On n'écrit que de ce que l'on ignore. Sinon on n'écrit pas. Je ne sais pas ce que c'est que d'avoir 96 ans. Ma mère devant moi est comme une sorte d'éclaircieuse, mais une éclaircieuse inatteignable. Je serai cette peau demain, mais je ne suis pas cette peau. Je sais que je ne sais rien encore. J'essaie de me pencher au-delà de ma peau, mais... ■

Propos recueillis par  
Françoise Basch  
et Régine Dhoquois-Cohen

<sup>13</sup> *L'Amour du loup*, id.

<sup>14</sup> *Osnabrück*, id.

<sup>15</sup> *Hyperrêve. Une permission*, Galilée, 2006.

<sup>16</sup> Galilée, 2002.

# Débatte

## « Le Canada est-il l'Autriche-Hongrie de l'Amérique du Nord ? »

### Une soirée-débat autour de Louis Le Borgne sur les constructions fédérales

#### Propos liminaires

Que le Canada puisse être présenté comme un « clone » historique de l'Autriche-Hongrie ne pourrait que susciter l'horreur d'un libéral comme Jean Chrétien, ce fils spirituel de Pierre Elliott Trudeau, l'intellectuel qui a construit le Canada moderne. Je n'entrerai pas dans ce débat et commencerai plutôt par évoquer les péripéties sémantiques de la reconnaissance formelle des Québécois (des Québécois et non du Québec !) comme « nation ». Récemment le gouvernement conservateur minoritaire a en effet décidé de reconnaître par une « motion » (un texte qui n'a pas de conséquence autre que symbolique dans le parlementarisme de type britannique qui est le nôtre) l'existence d'une « nation

québécoise dans un Canada uni ». En quoi est-ce intéressant pour nous, pour vous, pour l'Europe ?

#### Qui est « québécois » ?

Une brève anecdote tout d'abord, issue de la vision récente d'un téléfilm sur Léon Blum. Nous sommes en 1935-36. Le journaliste qui interviewe votre homme politique est qualifié par le commentateur du film de « québécois » : c'est un pur anachronisme ! En fait, à l'époque, et avec une autre orthographe (*québecquois*), l'expression désigne spécifiquement les habitants de la ville de Québec. Les immigrants venus de France (des pays de langue d'oïl) en Nouvelle France avaient décidé initialement de se dénommer « canadiens » (ou encore avec l'accent du pays « canaïens »). Plus tard les Britanniques et les « loyalistes » américains ont choisi le même vocable, mais prononcé à l'anglaise (*canadians*). On a ajouté à partir de là, pour distinguer les francophones, l'épithète « français ». L'expression ainsi néoformée de *canadien-français* fait dès lors inévitablement référence aux 62 000 Français abandonnés par la mère-patrie en 1762 et elle prend donc des dimensions historico-ethno-religieuses, avec notamment une forte composante catholique. Un Juif québécois ou un Juif canadien cela peut exister ; un Juif canadien-français, ce n'est pas concevable !

Louis Le Borgne est un chercheur québécois qui travaille sur les mouvements des nationalités d'Europe centrale au XIX<sup>e</sup> siècle (Jeunes Tchèques, austro-marxisme, Bund, etc.), qu'il étudie de façon comparative avec ce qui se passe actuellement au Canada/Québec. Son expérience est précieuse au moment où l'Europe hésite sur le modèle qu'elle doit adopter pour son développement et nous lui sommes reconnaissants d'avoir accepté de venir, à l'invitation d'Élise Marienstras, animer une soirée-débat du cercle Gaston-Crémieux, le 25 janvier dernier.



Photo J.-F. Lévy

Louis Le Borgne : « Voyez où peut mener l'utilisation perverse du bilinguisme ! »

Les problèmes d'implantation territoriale sont donc dominés chez nous par les questions ethno-linguistiques. Montréal se trouve confronté en la matière à des problèmes qui ne sont pas sans rappeler ceux auxquels a dû faire face Prague. Montréal est situé au sein d'une province à forte minorité anglophone comme Prague se trouvait hier au sein de la Bohême-Moravie, une province



Photo J.-F. Lévy

Michel de Vriès : « Nous construisons quelque chose de radicalement nouveau... »

à forte minorité germanophone. Quand les Tchèques commencent à se battre sur une base non pas territoriale mais essentiellement ethnico-culturelle, ils sont bilingues, comme le sont aujourd'hui les Québécois francophones. Leur première revendication est d'obtenir que la fonction publique devienne obligatoirement bilingue (cela non sans quelques arrières-pensées il est vrai : étant effectivement eux-mêmes bilingues, ils y auraient ainsi accès de façon préférentielle !). À quoi s'ajoute une autre exigence : que l'on enseigne le tchèque *en* tchèque, et non plus seulement en allemand, à l'école d'abord puis à l'université... Tout ceci renvoie bien évidemment à notre propre situation ! Ce n'est que très récemment que les Tchèques ont constitué une République autonome et sont donc passés d'un statut ethno-linguistique à un statut juridique. On peut dire aujourd'hui clairement « qui » est tchèque, ce qui est tout à fait nouveau.

Tel n'est pas vraiment le cas pour nous ! Les Québécois, à quelques milliers de kilomètres de là, sont dans une situation de même nature que les Tchèques, mais qui est, elle, loin d'être résolue. Que propose en effet le nouveau Premier Ministre Harper avec la formule que j'ai citée tout à l'heure : « les Québécois forment une nation au sein d'un Canada uni » (et non point, soit dit en passant : « forment une nation », point à la ligne !) ? Cette motion a été présentée en français. Mais comme nous sommes dans un pays bilingue, où tout texte doit être traduit, nous avons aussi une version en anglais. Or celle-ci dispose que : « *The Québécois* (sic, accents compris... !) *form a nation within a united Canada* ». Et l'on peut dès lors vraiment se demander la raison pour laquelle le mot « Québécois », et lui seul, n'a pas été traduit par son équivalent anglais



Photo J.-F. Lévy

Élise Marienstras : « La question de la souveraineté est politique et culturelle... »

« Quebeckers » ! Cela n'induit-il pas subtilement un différentiel entre les habitants francophones et anglophones du Québec et, par là, une négation de l'entité « Québec », alors même qu'on prétend l'affirmer ? Voyez où peut mener l'utilisation perverse du bilinguisme ! On nous renvoie ainsi au vieux nationalisme canadien-français, fondé sur les origines ethno-religieuses « françaises » et catholiques, en refusant subrepticement aux anglo-québécois le droit de faire partie d'une authentique nation québécoise – *la même* que celle de leurs concitoyens francophones... Autre effet pervers de la reconnaissance de la nation québécoise : elle laisse évidemment sans identité les autres canadiens-français du Canada, tous ceux qui ne vivent pas au Québec !

### Une fausse avancée vers la reconnaissance de droits collectifs

Notre Premier Ministre n'a donc sûrement pas parfaitement évalué les risques qu'il prenait avec sa bien contestable initiative. Et de surcroît, comme je l'ai d'emblée souligné, cette motion reste dans le domaine du symbolique et n'a aucune conséquence opérationnelle directe en termes d'expression et de respect de nouvelles catégories de droits. En termes juridiques et donc constitutionnels, le principe du respect des droits individuels continue de primer sur celui de la prise en compte des droits collectifs (sauf dans le cas particulier des peuples dit autochtones : amérindiens et autres). Et l'ouverture apparente de la motion demeure très limitée : toute volonté de traduction opératoire du concept de « nation québécoise » doit, explicitement, respecter l'unité du Canada, faute de quoi la déclaration de reconnaissance serait automatiquement caduque !

Nous avons en réalité affaire aujourd'hui, dans mon pays, à un système trinitaire : une nation canadienne, une nation québécoise et des peuples amérindiens. Cela ressemble de plus en plus à l'Autriche-Hongrie, tout cela ! Néanmoins, force est de reconnaître que cette situation est incontestablement compatible avec le caractère profondément girondin du Canada, alors qu'on imagine beaucoup plus difficilement une situation analogue dans une société jacobine comme la vôtre, nourrie de principes constitutionnels très directifs (votre devise nationale, la laïcité à la française, etc.).

Et si je peux me permettre une petite provocation pour terminer ces propos liminaires et engager notre discussion sur la construction européenne, je dirai volontiers qu'il ferait beau voir le Québec devenir une république nord-américaine alors même que la république française, elle, se transformerait en province européenne !

## Discussion

### Comment répartir la souveraineté entre nations et fédération ?

**Michel de Vries** Le problème central de la construction européenne est précisément de savoir ce que nous pouvons consentir en termes d'abandon de souveraineté locale au profit de celle de l'Union elle-même.

**Louis Le Borgne** N'allez pas pour autant jusqu'à créer un jacobinisme européen, substitutif du vôtre ! Je suis né au sein de l'expérience fédérale et je suis stupéfait des contraintes que vous vous êtes données dans votre Europe en construction. Quoi, le président de la République n'a pas le droit, chez vous, de diminuer la TVA sur la restauration sans l'autorisation de Bruxelles !? Le moindre gouverneur a le droit de le faire aux USA de son propre chef sans que personne ne le lui conteste !

**Élise Marienstras** Il me semble que la question de la souveraineté est à la fois politique et culturelle. La règle en France, depuis la Révolution, était d'affirmer l'existence d'une seule souveraineté nationale, celle de l'État : elle ne pouvait se partager, ni à l'intérieur ni à l'extérieur du territoire. Cependant, quand on a commencé à parler de l'Europe politique, il y a eu de grands débats sur le principe de subsidiarité : c'était une façon de poser implicitement cette question du partage. Et peu à peu, j'en suis convaincue, « des accommodements raisonnables » viendront modifier le tableau actuel. Mais il faut du temps pour que cela puisse se produire sans heurter nos cultures politiques respectives qui, du fait de l'histoire, sont très différentes en Autriche, en Hongrie, en Pologne ou en France. En réalité – il me semble que c'est bien le cas aux États-Unis ou au Canada – la souveraineté n'a pas à être complètement absorbée au niveau fédéral, pas plus qu'au niveau des « provinces ». Il y a nécessairement

division de la souveraineté dans une fédération : l'existence de *deux étages* de souveraineté, c'est là l'essence même du fédéralisme. Et la question est alors de savoir quelle est la part de souveraineté que veut retenir l'État qui va se fédérer et quelle est la part qu'il délègue à l'État fédéral. Un débat qui peut devenir conflictuel bien sûr (je fais notamment allusion ici à ce qui s'est passé aux États-Unis au moment de la Guerre de Sécession) mais qui finit par aboutir à un compromis, le cas échéant évolutif. En fait, c'était bien aussi la situation régnant dans l'Empire austro-hongrois auquel il est fait ce soir référence.

**L. L.B.** La grande différence toutefois entre les États-Unis et l'Autriche-Hongrie est qu'il n'y avait pas réellement d'idée nationale en Autriche-Hongrie, alors qu'on se sent d'abord Américain aux États-Unis ! Mais y a-t-il une idée nationale au Canada ?

**E. M.** Question complémentaire : qu'entend au juste M. Harper, votre Premier Ministre, par « nation » quand il parle de la *nation québécoise* ?

**L. L.B.** Il faudrait le lui demander, pour moi c'est loin d'être clair !

**Philippe Lazar** Lors du référendum sur la loi constitutionnelle européenne, c'est à mon avis pour les raisons qui viennent d'être évoquées que le non l'a emporté dans notre pays : les Français, en majorité, ne se sont pas sentis faire partie d'une « nation européenne » dont ils ont pensé ou cru qu'on voulait en faire du jour au lendemain un substitut de la nation à laquelle ils

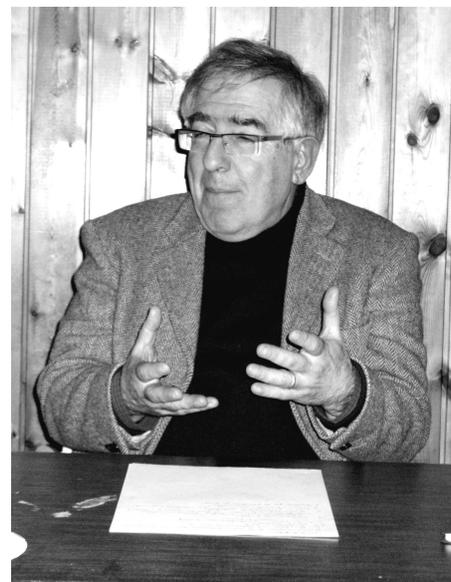


Photo J.-F. Lévy

Georges Wajs : « Notre pays peut-il réellement échapper à son passé ? »

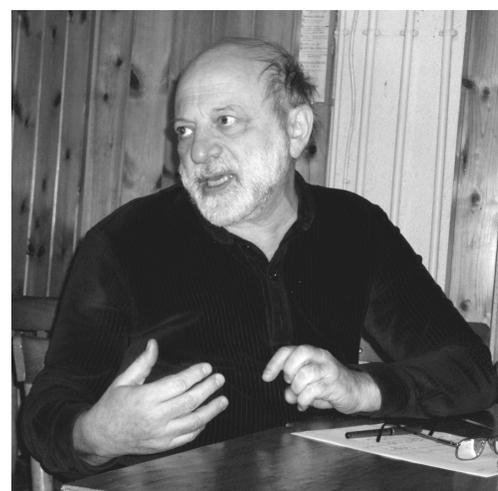


Photo J.-F. Lévy

Philippe Lazar : « Mais l'Europe en tant que telle n'est pas encore une démocratie ! »



sont attachés : la leur. *L'explicitation* du partage de la souveraineté est une question centrale, qui a été très insuffisamment abordée à cette occasion. Ce sont là, comme l'a justement fait remarquer Élise Marienstras, des questions éminemment culturelles au-delà de leurs dimensions politiques immédiates : on ne peut gommer du jour au lendemain la diversité des histoires, des cultures, et aussi des langues, qui font la richesse mais aussi la complexité structurelle et institutionnelle du continent européen. Comment faire pour établir ce partage ?

**L. L.B.** Les États-Unis n'ignorent pas les conflits entre la volonté d'autonomie des États constitutifs de la fédération et les exigences du pouvoir fédéral ; il en est de même au Canada. Mais ces deux pays ont un avantage décisif : ce sont des démocraties et le pouvoir fédéral y a donc la même légitimité que le pouvoir des États. Ce qui n'est pas encore le cas pour l'Europe, qui est une collection de démocraties mais qui, à l'échelle fédérale, ne fonctionne pas du tout sous le contrôle direct du peuple européen.

**M. d. V.** Vous semblez ignorer le rôle de contrôle du Parlement Européen, qui émane bien, lui, directement du peuple !

### Renforcer l'Europe, ne pas récuser les spécificités nationales

**P. L.** Peut-on vraiment dire cela ? Le Premier ministre belge, Guy Verhofstadt, dans un court et très intéressant opuscule qu'il a publié il y a quelques mois<sup>1</sup>, a lui-même explicitement demandé qu'on abandonne toute langue de bois (l'« *Eurospeak* » disait-il) et qu'on dote enfin l'Union d'un exécutif à la fois démocratique et fort (deux caractéristiques qui vont de pair), tout en respectant la diversité culturelle des États-membres. Il me semble qu'il y aurait là une bonne base de départ pour l'établissement du partage évoqué des souverainetés : économie et défense d'un côté, cultures de l'autre...

**Georges Wajs** Nous sommes là au cœur d'une difficulté bien identifiée : la gestion des ensembles complexes. Nous disposons à ce sujet, en matière de référence, de deux modèles de gouvernance. Disons, pour faire vite : le modèle austro-hongrois et le modèle

<sup>1</sup> *Les États-Unis d'Europe*, Éd. Luc Pire, Bruxelles, 2006, 70 pages.

centralisé (si cher à la France !). Mais notre pays peut-il réellement échapper à son passé pour aller vers une authentique fédération ?

**L. L.B.** N'ayant jamais été réellement fédéralisés au sein de leur territoire, comment les Français peuvent-ils en effet accepter de l'être à l'extérieur ? Il est vrai aussi que le « modèle » austro-hongrois s'est effondré de bien triste façon...

**E. M.** Nous travaillons en réalité pour les générations suivantes... Quand on a des nations physiquement séparées par des frontières et qui refusent de s'allier, cela engendre des guerres. Les États-Nations clos par des frontières communes sont potentiellement en guerre les uns contre les autres, comme le démontre l'Histoire. En Europe, je ne crois pas par ailleurs que la multiplicité des langues fasse obstacle à une civilisation et à une culture communes, de même qu'en France même il y a multiplicité de langues parlées : l'arabe, le turc, l'anglais, le breton y côtoient le français...

**P. L.** Mais tout le monde parle le français en France, même s'il y a des langues complémentaires, la situation est quand même radicalement différente !

**G. W.** Je ne parlais pas quant à moi de culture commune mais de fonds culturel commun...

**L. L.B.** Même si les frontières intérieures à l'Union Européenne sont abolies, il restera les frontières extérieures : avec la Russie, avec l'Irak... La nouvelle puissance Europe aura des intérêts à défendre, elle voudra interdire l'immigration clandestine... Bref le problème ne sera que reporté un peu plus loin !

### Pérennité du concept de nation

**M. d. V.** La notion d'État-Nation est de création relativement récente. L'Europe, la Chine sont des entités nouvelles, qu'il ne faut pas essayer d'identifier au concept historique d'État-Nation : nous sommes pour notre part en train de construire quelque chose de radicalement nouveau !

**L. L.B.** Vous faites des reproches implicites et pour partie justifiés à la notion d'État-Nation. Mais je ne peux pas vous suivre jusqu'au bout parce que vous oubliez un fait

### Bibliographie succincte

◆ **Sur l’Autriche-Hongrie**

Kann, Robert A., *The multinational empire : nationalism and national reform in the Habsburg monarchy, 1848-1918*, New York, Octagon Books, 1977, 1964, 2 volumes.

◆ **Sur le mouvement national juif avant le Bund**

Frankel, Jonathan, *Prophecy and politics : socialism, nationalism, and the Russian Jews : 1862-1917*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, 686 pages.

LLB

majeur : ce sont les États-Nations qui ont permis la naissance, la mise en place et le développement de structures authentiquement démocratiques !

**P. L.** Ce que vient de nous dire Louis Le Borgne est très important et rejoint ce qu’il nous rappelait tout à l’heure : l’Europe en tant que telle n’est pas (encore) une démocratie ! Peut-on, au cours des années à venir, espérer une démocratisation de l’Union ? Tel est le problème concret qui se pose à nous aujourd’hui en même temps que celui de son extension sur ses marges. Nous ne sommes pas tout à fait d’accord entre nous sur ce qu’il convient de déléguer en matière de souveraineté à la fédération européenne en construction, mais nous le sommes sur le principe de cette délégation et désireux qu’elle demeure sous contrôle authentiquement démocratique.

**L.L.B.** Malheureusement, aux États-Unis comme au Canada, la garantie constitutionnelle de la répartition des pouvoirs entre les États ou provinces fédérés et le gouvernement central est fragilisée par une jurisprudence récurrente : le droit que s’arrose ledit

gouvernement central de dépenser sans limite dans des domaines de compétence qui sont pourtant en principe du ressort exclusif des États ou provinces... !

**E. M.** Pas exactement le « droit » mais le « pouvoir » de dépenser. La nuance est importante. Une diversification des bases institutionnelles du prélèvement des impôts pourrait en effet régler la question épineuse de la répartition de la souveraineté entre les échelles nationale et fédérale – les impôts fédéraux couvrant les dépenses donc les actions fédérales et les impôts nationaux les dépenses et actions nationales. Nous pouvons et devons aller ainsi vers une Europe unie au sein de laquelle subsisteront des nations : « des nations dans une Europe unie » pour paraphraser M. Harper !

**P. L.** C’est en fait exactement le « modèle » que Hubert Védrine appelait de ses vœux dans l’entretien qu’il a accordé à *Diasporiques* en juin dernier<sup>2</sup>. À condition qu’on précise bien que la structure fédérale prend appui sur les États-Nations qui en sont constitutifs.

### N’oublions pas pour autant nos cousins d’outre-Atlantique !

**Frances Dropkin** Au fond, qu’aimeriez-vous obtenir comme statut pour le Québec, Louis Le Borgne ?

**P. L.** Excellente question !

**L. L.B.** Oui, et j’aurais espéré qu’on ne me la pose pas ! Mais je vais quand même vous donner ma réponse : *qu’il dure, et en français !* Et pour cela nous avons grand besoin de vous ! ■

Propos transcrits par Philippe Lazar

## Nabil et Moshe dialoguent





## Un vibrant éloge de la judéo-gentilité À propos d'un essai d'Edgar Morin : *Le monde moderne et la question juive*<sup>1</sup>.

Philippe Lazar

Deux livres en totale opposition de phase ont paru en octobre 2006 sur la condition juive : celui d'Edgar Morin (*Le monde moderne et la condition juive*) et celui de Jean-Claude Milner (*Le Juif de savoir*<sup>2</sup>). Nul doute que les lecteurs de *Diasporiques* se sentiront infiniment plus concernés par le premier, qui met en valeur les apports de la pensée juive laïque et diasporique, que par le second, dont Jacques Aron décortique avec acuité le caractère artificiel.

Nous avons salué, dans *Diasporiques*<sup>3</sup>, la décision de la Cour de Cassation, en date du 12 juillet 2006, annulant le stupéfiant jugement qui condamnait pour « diffamation raciale » Edgar Morin et ses co-auteurs d'un article sur le conflit du Proche-Orient, paru en 2002. C'est un homme blessé qui aurait pu s'adresser à ses lecteurs (« J'ai ressenti les accusations de racisme portées à mon endroit non seulement comme grotesques mais aussi comme autant d'offenses à toute ma vie »). Il a préféré prendre distance vis-à-vis de ce consternant incident, resituer le « nœud gordien judéo-israélo-palestinien » dans son cadre sociologique et historique, et donc traiter « dans toute son ampleur et sa complexité » des relations entre *le monde moderne et la question juive*. L'essai qui porte ce titre comporte en appendice le rappel de quelques articles qu'Edgar Morin a naguère spécifiquement consacrés au conflit en question, mais l'essentiel de l'ouvrage concerne la présence bimillénaire des Juifs « diasporés » dans le monde. Il nous touche donc très directement.

Le livre est organisé autour d'une thèse, fascinante : en quelque sorte une autre façon, très directe, d'aborder de front – et pour partie de « résoudre » – la question centrale et lancinante de la dualité maintien/dilution. S'inspirant de Paul qui disait « Il n'y a plus de juifs<sup>4</sup> ni de gentils<sup>5</sup> », Morin déclare d'entrée de jeu « vouloir s'exprimer en intégrant la double identité juive et gentille et en

s'efforçant de dépasser l'une et l'autre ». Et d'adopter en conséquence, pour lui... et pour tous les autres, le vocable de *judéo-gentil*, qu'il utilisera de manière constante tout au long du livre, provoquant du même coup un petit choc émotionnel récurrent à chaque retour de cette expression. S'amorce alors une fresque impressionnante, parfois même étourdissante, de la présence et du rôle des judéo-gentils dans le monde et plus spécifiquement (mais pas seulement) en Europe. « Ils sont partout ! », se surprend-on à penser en découvrant à quel point les avatars de la condition juive ont conduit *de facto* à la multiplication et à la diversification des métissages entre juifs et gentils, à l'émergence d'une foultitude de « judéo-gentils », souvent non identifiés en tant que tels par le commun des mortels, mais que Morin reconnaît et replace dans le cours de l'histoire. De l'histoire des hommes<sup>6</sup> mais tout autant de l'histoire des idées.

Morin ne manque évidemment pas d'évoquer les autres volets, hélas dominants, de la condition juive : l'antijudaïsme (de nature religieuse) et, plus tard, l'antisémitisme (à connotation raciale), qui accompagnent le cours de l'histoire le plus souvent douloureuse de « ce peuple dispersé que liait sa tradition religieuse ». Mais des « osmose culturelles » en émaillent aussi le cours, comme en témoignent par exemple « l'exception ibérique et la Renaissance », dont le relais sera pris par le marranisme, fabuleux agent involontaire de diffusion mondiale de la judéo-gentilité !

D'une façon qui ne peut manquer de nous séduire, Morin s'attache explicitement, s'agissant des deux derniers siècles, à de grandes étapes historiques qui sont précisément celles que nous avons retenues pour le

<sup>1</sup> Le Seuil, Paris, 2006, 266 pages, 12 euros.

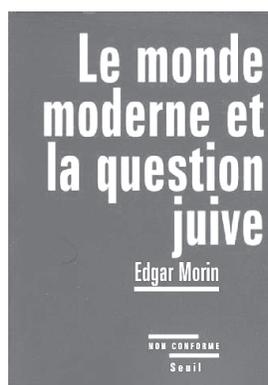
<sup>2</sup> Figures, Grasset, Paris, octobre 2006, 223 pages, 13,90 euros.

<sup>3</sup> *Diasporiques* n°39, septembre 2006, p. 2.

<sup>4</sup> Edgar Morin prend le parti d'écrire systématiquement le mot juif avec une minuscule ; ce serait trahir l'auteur de « Juif : adjectif ou substantif », *Le Monde*, 11 et 12 octobre 1989, que de ne pas le suivre en la matière.

<sup>5</sup> « *Goïm* est devenu en latin *gentiles* puis a été francisé au xv<sup>e</sup> siècle en *gentils* », nous dit Morin, qui déclare adopter ce dernier terme.

<sup>6</sup> Edgar Morin donne à ce propos une très intéressante liste de « repères chronologiques » (p. 197-207).



---

colloque dont nous envisageons la tenue en 2007-2008 : l'émancipation, la montée des aspirations nationalitaires parallèlement à celle de l'antisémitisme, la tragédie du génocide et toutes ses conséquences<sup>7</sup>.

Mais la « boucle » –image chère à Morin – n'est-elle pas, à l'issue de ces deux siècles de parcours, sur le point de se refermer ? Ne sommes-nous pas en train de passer d'un enfermement (celui des ghettos, physiques et/ou sociologiques) à l'autre (celui d'une crispation identitaire autour de l'État d'Israël) ? C'est la question que nous nous poserons au cours du colloque ci-dessus

évoqué. C'est celle qui habite, en filigrane, ce très stimulant essai d'Edgar Morin. Sans doute reprochera-t-on à ce dernier, même lorsqu'on partage largement ses vues, une parfois insuffisante *empathie* à l'égard d'Israël. Il n'empêche : à quelques formulations analogiques près qui gênent un peu, ici ou là, ce livre porte et apporte un regard d'une exceptionnelle acuité sur « la question juive qui n'est pas que juive ». Et il demeure, au-delà de la lucidité pessimiste de son auteur, porteur de cette espérance de la volonté qu'engendre la « conscience de notre humanité commune ». ■

## Le refoulement du politique hors de l'histoire allemande

À propos d'un essai de Jean-Claude Milner :

*Le Juif de savoir*

Jacques Aron

Le génocide des Juifs a eu lieu au cœur de l'Europe, à l'épicentre de ses crises politiques, au cours du second conflit, étendu à l'échelle mondiale, de ses antagonismes nationaux. Repenser sa genèse, ne fût-ce que sous certains de ses aspects, nous livre-t-il quelques clés de notre histoire présente et future ? C'est apparemment ce que des critiques voudraient retenir d'un écrit polémique essentiellement judéo-juif qui, sous couleur de fustiger ses adversaires sommairement baptisés « Juifs de négation » et aussi sommairement décrits, s'efforce de donner corps à une figure d'intellectuel typiquement judéo-allemand des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. « Milner réussit avec *Le Juif de savoir* une sorte de tour de force : rendre intelligible, en deux cents pages limpides, l'évolution de trois siècles d'histoire », écrit Roger-Pol Droit dans *Le Monde* (15.12.06). La figure en question est censée incarner le Juif « assimilé » – je reviendrai sur ce concept qui a son histoire propre jamais évoquée –, Juif qui aurait eu le malheur de troquer son savoir traditionnel né de la subtile analyse des Écritures pour

un savoir moderne à prétention universelle, un savoir absolu auquel le nom de *Wissenschaft* suffit à donner un parfum maléfique. « Durant cette période naît le Juif de savoir, qui suscita l'admiration, puis la haine, jusqu'à se fracasser sur le réel de l'extermination », ainsi que le résume Milner. Singulier raccourci. Entendez que ce personnage, dans son aveugle adhésion à la science, s'est nié en tant que Juif, offrant ainsi son concours bénévole à son élimination. Et le Juif rationaliste et critique d'aujourd'hui, pour peu que ses positions déplaisent à Milner, serait le compagnon de route des génocidaires de demain, à l'heure où ceux-ci, comme les nazis hier, ne feront plus « le détail » ! Une thèse se dégage-t-elle finalement de cet essai ? Non, si ce n'est le rejet d'attitudes intellectuelles que le génocide aurait définitivement rendues caduques. Et que le nom « Juif » survit malgré tout comme un défi obstiné à l'inquiétante uniformisation du monde.

Pour conférer une consistance apparente à cette catégorie du Juif de savoir, quelques noms suffiront : Hermann Cohen, Cassirer, Husserl, Panofsky, Freud, Arendt... Pas la

Jacques Aron est professeur honoraire et essayiste. Il a publié notamment *Le sionisme n'est pas le judaïsme*, Didier Devillez, Bruxelles, 2004.

<sup>7</sup> Voir à ce sujet la dernière page de *Diasporiques*.



moindre justification de ce qui les unit (le nom « Juif » ?) ou de ce qui les distingue, de ce qui les unit ou les distingue de non-Juifs qui, à l'époque et souvent en dialogue avec eux, sont habités des mêmes questions ou partagent les mêmes illusions. On attend du lecteur une adhésion totale et préalable. Que lui accordera d'emblée celui qui partage la conclusion a priori de toute cette « démonstration » : ces Juifs ont été aveugles et leur aveuglement s'appelle savoir ou justice. L'universel s'appelle quelconque ; le Juif est à l'opposé du quelconque, il doit donc disparaître. « Le savoir absolu comptait pour les Juifs de savoir dans la mesure exacte où il se substituait sans reste à l'étude. Alors seulement, le sort du nom « Juif » pouvait être tenu pour définitivement réglé. » Mais, nous dit l'auteur, le savoir ne mène pas le monde. Qui en doutait ? Ceci signifierait-il enfin le retour au politique ? Ô illusion ! Si la science n'est pas toute puissante, c'est parce que la technique domine, la technique sans maître, celle qui fit naître la chambre à gaz. « Invention sans but militaire, sans but économique, sans but politique, sans théorie scientifique spécifique, elle fournit la seule preuve incontestable que la technique s'impose à tout, qu'elle peut faire de tout son moyen, bien loin qu'elle soit la servante de quoi que ce soit. »



### Une Allemagne de purs esprits

On ne parvient au terme d'un pareil raisonnement que par abstractions successives, que par épurations et éliminations constantes. C'est à ce prix que s'obtient le refoulement permanent du politique, pourtant au centre de la « question juive », c'est-à-dire de la réaction anti-émancipatrice présente dans le processus de centralisation progressive des États allemands. L'Allemagne, espace culturel ou langagier, tient lieu chez Milner de substitut aux conflits politiques et aux rôles qu'y occupent les Juifs, collectivement ou individuellement. Il s'agit d'abord d'opposer schématiquement l'intégration des Juifs français, qui leur offrirait l'accès à « la gloire politique », en particulier dans cette III<sup>e</sup> République, la « République juive » de ses détracteurs. « Là où les Juifs allemands sont exclus *en masse* du pouvoir politique, les Juifs français – volontiers appelés Français israéliques – y participent *en masse*. Grâce au vote et au statut de citoyen. Au point exact où il y a exclusion collective dans l'assimilation allemande, il y a appartenance

collective dans l'assimilation française. » Extraordinaire caricature des deux sociétés qui survole allégrement la période 1815-1933, où se succèdent dans l'aire germanique tant de remaniements de frontières et de régimes. Bien plus nombreux qu'en France, les Juifs y sont des acteurs importants de ces affrontements politiques ; de plus, une forme politique originale y est accordée à leurs communautés, ce qui dédouble leur vie politique en oppositions intérieures et extérieures à ces dernières. Le glissement de la lutte prioritaire de tous les Juifs pour l'obtention de leurs droits civils et politiques, c'est-à-dire pour une application de l'émancipation « à la française », vers un conflit interne aux multiples facettes portant sur l'attitude à adopter face à la réaction nationaliste d'exclusion de la composante juive, coïncide avec l'apparition de l'antisémitisme politique et le début de l'émigration massive des Juifs de l'Empire tsariste. Dans les années 1885-1914, un véritable clivage s'opère, qui voit la lutte contre l'« assimilation » devenir le fer de lance du nationalisme juif, autrement dit du sionisme. Alors que les Allemands se servaient des termes *Gleichstellung* ou *Gleichberechtigung* pour désigner l'assimilation au sens de l'égalité des droits sans atteinte à la liberté d'expression religieuse ou philosophique, le terme *Assimilation* emprunté au français, et surtout ses dérivés insultants qui équivalent à « assimilateurs » ou « assimilationnistes » marquent le début d'un long combat du sionisme de l'aire germanique contre le judaïsme libéral, majoritaire à la tête des institutions communautaires. Mais le philosophe qui trône sur son nuage de concepts n'a cure de si viles réalités. Et ce combat nationaliste se poursuit à présent sous l'injonction faite aux Juifs d'avoir à se « désassimiler » ou à se « dissimiler », à se redéfinir par de nouvelles distinctions.

### Un contresens lourd de sens

Un court exemple illustrera la méprise où s'égarait l'interprète – volontairement ou non – face à la double dimension du débat politique, interne et externe à la judéité. On sait l'intérêt et l'irritation provoqués par la publication du dernier livre de Sigmund Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, à Amsterdam en 1939, l'année même de son décès. Il couronne de façon assez iconoclaste la quête freudienne d'interprétation rationnelle de l'inconscient et de l'irrationnel. Milner commente à sa façon le paragraphe

introduction qu'il me faut bien reproduire ici :

« Enlever à un peuple l'homme qu'il honore comme le plus grand de ses fils n'est pas une chose qu'on entreprend volontiers ou d'un cœur léger, surtout quand on appartient soi-même à ce peuple. Mais on ne s'autorisera d'aucun exemple pour repousser la vérité au profit d'un hypothétique intérêt national, et l'on est aussi en droit d'attendre de l'élucidation d'un réseau de circonstances un gain pour notre connaissance. »

Discours logique s'il en est et qui n'a pas suscité jusqu'ici de savantes exégèses. Milner nous dit par contre que si, par la première phrase, Freud affirme son appartenance au peuple juif, « la deuxième phrase, volontairement allusive, parle des Allemands ». Bien que personne ne puisse deviner quel intérêt national allemand s'irriterait qu'un Juif démythifie le fondateur de la religion mosaïque, Milner enchaîne : « Comprendons : repousser la vérité en prétendant se réclamer de l'intérêt national, c'est ce que les Allemands font sous nos yeux en ce moment ; c'est ce qu'ils font aux Juifs ; c'est ce qu'ils m'ont fait en m'exilant, moi Freud, non parce que je me suis trompé, mais parce que j'ai dit vrai ; cet exemple, j'aurais tous les droits de le suivre ; je ne le suivrai pas. » Je ne sais s'il faut se réclamer de Foucault et de Lacan pour prêter à Freud des propos qu'il n'a jamais tenus. Au contraire, nous connaissons parfaitement la genèse de ce livre qu'il entreprend à l'automne 1934 et qui s'inscrit dans le droit fil de sa pensée. Qui trouverait à redire à son livre sinon celui qui s'affirme porteur de l'« intérêt national » juif, le sioniste, à qui Freud répond ici par avance. La correspondance suivie qu'il entretient pendant toute la rédaction de son livre avec Arnold Zweig, émigré depuis 1933 en Palestine, témoigne éloquemment que c'est bien de politique juive qu'ils sont tous deux tourmentés. Zweig, qui s'inquiète depuis 1933 que les Juifs risquent de pratiquer en Palestine à l'encontre des Arabes la politique discriminatoire des nazis ; Freud, souvent sollicité d'apporter son appui au mouvement sioniste. Zweig qui a publié un roman consacré au meurtre d'un Juif religieux hollandais assassiné en Palestine par ses adversaires politiques sionistes ; Freud qui envisage comme un roman historique son enquête sur l'homme nommé Moïse. Mais Milner veut, à toute force, convoquer Freud en témoin (pire, en acteur) de ses hypothèses hasardeuses : « en la circonstance, tenir à faire en-

tendre qu'on ne fait pas comme les Allemands, c'est aussitôt se proclamer Juif ». Et de projeter sur Freud son propre malaise identitaire.

## À quelle fin ?

Reste à s'interroger sur le sens général de la démarche : le scandale d'une pensée universaliste qui, par essence, effacerait les différences ; d'une pensée portée en l'espèce par des Juifs sécularisés qui contribueraient ainsi à l'effacement de leur identité. En admettant ces prémisses, que ces « Juifs de savoir ou des droits politiques » aient substitué à l'ancien absolu religieux un absolu moderne – la science ou le droit –, qu'ils aient hypostasié ces catégories universelles, qu'ils aient contribué ainsi à déplacer l'acception du nom « Juif » ; quelle relation ces hypothèses nouent-elles avec « le réel de l'extermination » ? « Ce qui a eu lieu, c'est le retour du nom « Juif » dans le réel. Le xx<sup>e</sup> siècle en a marqué le temps, par la pure contingence du malheur. » Traduisons en langage vulgaire : dans l'aire géopolitique habitée par ces penseurs, la politique nationale-socialiste s'est imposée en une quinzaine d'années, avec sa désignation arbitraire, irrationnelle, exclusivement politique de tous ceux qu'il fallait nommer Juifs, isoler, chasser, et ultérieurement anéantir. Quels rapports, s'il y en eut, la pensée et l'action des Juifs caractérisés par Milner ont-elles eues avec cette évolution ? Où réside « la logique implacable » à l'œuvre dans le texte ? À quels prises de position et actes réels réfèrent les abstractions philosophiques utilisées ? Qui a résisté, et comment fallait-il résister à l'habile exploitation de tous les ressentiments allemands après la défaite militaire de 1918, et à la composante antisémite qui distingua progressivement le nazisme de son modèle fasciste italien ? L'État nazi a été la régression barbare d'une République fragile en État de non-savoir et de non-droit. **Un État de slogans : Deutschland über Alles ; Ein Volk, ein Reich, ein Führer ; Die Juden sind an Alles schuld ; Wenn ich „Kultur“ höre, entsichere ich meinen Browning.**<sup>1</sup> Certains Juifs (de savoir, des droits politiques, de tout ce que vous voudrez...) ont su lui résister. ■

<sup>1</sup> « L'Allemagne au-dessus de tout ; un peuple, un empire, un Führer ; les Juifs sont coupables de tout ; quand j'entends le mot "culture", je sors mon revolver ».



## Revue des revues

Rubrique animée par Georges Wajs

La revue *Archives Juives* nous offre un double regard historique sur la judéité française. Olivia Gomolinski nous rappelle un moment fort de l'histoire du mouvement ouvrier juif qui a accompagné l'intégration des immigrés d'Europe de l'Est au début du xx<sup>e</sup> siècle ; Laurence Coulon traite de l'influence de l'existence de l'État d'Israël et de l'arrivée des Juifs du Maghreb sur l'évolution de l'identité juive entre 1945 et 1980. Des questions sur lesquelles nous reviendrons nous-mêmes au cours du colloque évoqué en dernière page de *Diasporiques*.

*Archives Juives*, n° 39/2, 2<sup>e</sup> semestre 2006.

*La grève des casquettiers parisiens en 1911-1912 : luttes sociales, action individuelle et construction d'une identité collective* (Olivia Gomolinski).

Cet article ouvre un dossier sur *Les Juifs dans le Paris du vêtement et de la mode* où sont analysés quelques moments clés de l'histoire concrète des Juifs qui ont vécu de la fabrication et du commerce d'articles vestimentaires entre le début du xx<sup>e</sup> siècle et les années 1960 à Paris. Il n'y a évidemment pas de métier juif par nature mais des conditions économiques et socio-historiques spécifiques déterminantes qu'il importe d'analyser. C'est ce qu'a fait l'historienne américaine Nancy Green pour les « métiers juifs » dans le *Pletzl* (le quartier du Marais) à la Belle Époque dans un ouvrage auquel nous renvoie O. Gomolinski pour poser la toile de fond de son propos<sup>1</sup>.

Dans le secteur de la casquette, qui bénéficie à cette époque d'une forte demande, quasiment tous, depuis les artisans ouvriers de la base jusqu'aux petits ou grands patrons d'ateliers, sont des immigrés juifs yiddishophones venus de l'Empire tsariste après 1881 (assassinat d'Alexandre II), 1903 (pogrom de Kichinev) et 1905. Une première grève éclate dès 1886 et en 1896, un an après la création de la CGT, les ouvriers casquettiers fondent un syndicat particulièrement combatif, renforcé par l'arrivée après la révolution russe de 1905 de nouveaux immigrants plus fortement politisés. Lorsque Alexandre Lozovski, un activiste politique juif « bolchevique conciliateur » exilé en France de 1909 à 1917<sup>2</sup>, prend la direction du syndicat en 1911,

un nouvel élan est donné qui va conduire aux grandes grèves de 1911-1912 dont l'auteur<sup>3</sup> examine ici la genèse et l'impact dans le mouvement ouvrier juif.

L'article repose sur une patiente analyse des archives du syndicat des casquettiers de cette période et des notes de travail de Lozovski qui ont été sorties d'Europe pendant l'Occupation et conservées depuis aux États-Unis. Une autre source est trouvée dans les articles parus dans *Der Yiddisher Arbeter* (« Le Travailleur juif »), journal intersyndical fondé sous l'impulsion de Lozovski en octobre 1911 et qui tirait à autant d'exemplaires (mille) que les journaux « franco-israélites » contemporains. Les revendications exprimées sont un témoignage brut des dures conditions de travail dans l'industrie naissante de l'habillement. L'auteur dresse un tableau saisissant des effets positifs conjugués d'une forte volonté individuelle, celle de Lozovski, d'organiser le travail syndical et de l'insérer dans le mouvement ouvrier français et de la volonté d'une population juive immigrée en train de prendre conscience de ses droits, de sa force collective et de sa capacité à modeler sa propre histoire. ■

Dominique Lazar

*Archives juives, ibid.*

*Comment être juif et français ? Réflexions sur la recomposition identitaire des années 1945-1980* (Laurence Coulon).

Laurence Coulon retrace en une synthèse intelligente les principales étapes des relations entre la judaïcité française et Israël en l'organisant autour du concept d'une « nouvelle judéité », dont elle constate l'émergence en l'année charnière 1967. Si les instances communautaires, au sortir de la Seconde

<sup>1</sup> Nancy Green, *Les travailleurs immigrés juifs à la Belle Époque. Le « Pletzl » de Paris* (traduction de l'anglais par Michel Courtois-Fourcy, revue et augmentée par l'auteur), Paris, Fayard, « L'espace du politique », 1985.

<sup>2</sup> Olivia Gomolinski, « Un modèle de médiation culturelle et politique : la période parisienne de Solomon Abramovitch Dridzo, dit Alexandre Lozovsky (1909-1917) », *Archives Juives* n° 34/2, 2001, p. 17-29.

<sup>3</sup> Olivia Gomolinski termine une thèse sous la direction de Marc Lazar à l'Institut d'Études Politiques de Paris sur *Solomon A. Lozovski (1876-1952). Parcours d'un dirigeant juif bolchevique*.



Guerre mondiale, soutiennent l'émigration juive en Palestine et la cause sioniste, sans toutefois leur manifester un soutien actif, d'autres Juifs français plus ambivalents, expriment leur inquiétude quant à l'idéologie sioniste, le mythe d'un « peuple juif », et la constitution d'un État juif au détriment d'un judaïsme diasporique. D'autres déclarent l'affirmation d'une identité juive incompatible avec le modèle d'intégration du siècle des Lumières. Raymond Aron se dit convaincu que « nul ne saurait avoir deux patries ».

Deux événements majeurs vont colmater les brèches et favoriser intérêt et sympathie pour l'État d'Israël : le procès d'Eichmann en 1961, qui fait émerger la conscience du génocide, et l'arrivée en France d'un peu plus de 200 000 Juifs du Maghreb. Ces Juifs séfarades, au profil différent et porteurs d'une pratique sociale et religieuse vécue sans complexe, vont marquer le judaïsme autochtone d'une influence à la mesure de leur rapide intégration socio-économique. En 1967 la guerre des Six Jours cimente la solidarité des organisations juives françaises avec « nos frères d'Israël ». L'indignation suscitée par de Gaulle lors de sa conférence de presse du 27 novembre 1967 porte à son comble l'élan de solidarité de la société française. Car le général y tenait des propos réprouvant l'expansionnisme israélien imputable, selon lui, à la singularité des « Juifs... un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur ». Par la suite, le questionnement des Juifs français s'oriente davantage vers les rapports entre l'État d'Israël et la Diaspora : certains se réclament de la centralité d'Israël et de l'idéologie sioniste (le CRIF par exemple) ; d'autres, comme Richard Marienstras, valorisent la Diaspora, affirmant qu'elle a permis aux Juifs de survivre en tant que tels.

Avec la guerre de Kippour en octobre 1973, le soutien des Juifs de France à Israël s'accroît, parallèlement à l'inquiétude suscitée par l'antisionisme pro-arabe et pro-palestinien répandu dans les mouvements de gauche et d'extrême-gauche. S'affirmer plus fortement aux côtés d'Israël qu'en 1967, c'est prendre en compte les menaces pesant sur ce pays, dont la « vulnérabilité » témoignait de la condition juive dans le monde ; le CRIF notamment exprime sa désapprobation envers la diplomatie française jugée par lui anti-israélienne.

Laurence Coulon souligne la diversité des opinions des Juifs français sur Israël et le

Proche-Orient à l'image des mouvements sionistes qui vont de l'extrême-droite (Betar) à la gauche (Hashomer Hatsaïr). Hors étiquettes, on trouve des sionistes inconditionnels, des sionistes de compromis, des antisionistes réformateurs comme Jean Daniel, mais aussi des « Juifs diasporiques » autour du Cercle Gaston-Crémieux. Oui, la diversité est éclatante. Nous ne suivons donc pas les conclusions de l'auteur lorsqu'elle affirme comme un fait acquis que « la judaïcité française [...] revendique dorénavant une double fidélité, à la République et à l'État d'Israël ». ■

Françoise Basch

*Esprit*, novembre 2006.

*La gauche doit-elle craindre la mondialisation ?* (Zaki Laïdi<sup>4</sup>).

L'auteur prend appui sur une enquête menée au printemps 2006 auprès des députés français pour exposer sa thèse personnelle sur la meilleure façon de « vaincre la défiance vis-à-vis de la mondialisation des couches sociales traditionnellement acquises à la gauche ».

Cette enquête avait pour objet de saisir le rapport gauche-droite face à la mondialisation à travers quatre paramètres principaux : une appréciation générale du phénomène, la perception de ses gagnants et de ses perdants (nationaux ou sociaux), l'articulation entre contraintes globales et blocages nationaux, les leviers d'action imaginables. Ce qui est frappant dans ses résultats est qu'il existe plus de convergences intellectuelles entre députés des deux bords qu'on ne pourrait a priori le penser, mais que ces convergences, même lorsqu'elles existent, sont souvent masquées par la nécessité – en tout cas telle qu'elle est perçue par les élus – de ne pas trop s'écarter des convictions prêtées à leur électorat, en d'autres termes par des considérations d'ordre essentiellement idéologique. Convergence sur l'idée que la mondialisation n'est pas un processus manichéen ; convergence aussi sur le fait que le capital (les multinationales, les marchés financiers, les chefs d'entreprise, etc.) a plus à y gagner que les « travailleurs » ; convergence enfin sur une perception très dépréciée de la place de l'Europe en la matière. Mais ces

<sup>4</sup> Zaki Laïdi est chercheur au CERI (Centre d'études et de recherches internationales, fruit d'une collaboration entre Sciences-Po et le CNRS).

*Esprit et la Revue des Deux Mondes nous invitent à réfléchir sur des sujets qui ne sont éloignés qu'en apparence : la gauche face à la mondialisation, la dimension philosophique de la notion de « relève » et le concept même de cohésion sociale, au cœur de nos préoccupations. La formule de Myriam Revault d'Allonnes : « commencer, c'est commencer de continuer, mais continuer, c'est continuer de commencer » ne s'applique-t-elle pas à ce que nous devrions espérer à l'approche de la prochaine échéance politique ?*



convergences n'effacent pas les divergences, qui sont même si massives que la mondialisation est devenue aujourd'hui l'un des points de clivage les plus significatifs entre la gauche et la droite. Ainsi, si 71% des députés UMP jugent que la crise de l'emploi est avant tout attribuable à des causes nationales liées au marché du travail, 72% des députés PS y voient, eux, la conséquence directe de ce processus...

« En privilégiant l'explication exogène, la gauche contourne l'obstacle et déplace le débat : ce ne serait pas le modèle français qui serait en crise, mais bien le système capitaliste mondialisé qui le menacerait » et elle revendique « le caractère défensif qu'elle donne à la régulation de la mondialisation ». Et il n'y a pas de doute, ajoute Laïdi, que « la mondialisation comprise au sens d'un processus de réduction des sécurités sociales traditionnelles affecte l'électorat de la gauche ». Cela étant, même si la gauche maintient l'idée que la mondialisation induit une « marchandisation du monde », on perçoit désormais un frémissement dans son attitude à son égard. Le texte final du congrès du Mans du PS (2006) reconnaît « qu'elle crée des richesses » (certes pour souligner juste après qu'elle les affecte de façon inégalitaire) ; le premier secrétaire du parti, dans son discours de clôture de ce même congrès, parlait de « changer les règles de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) pour donner aux pays émergents les moyens d'accéder au marché » (ce qui revenait à admettre que l'ouverture des marchés pouvait être bénéfique) ; la candidate socialiste à la présidence de la République évoquait elle-même, en juillet 2006, dans une intervention sur les ondes, les « effets positifs de la mondialisation ». Nous sommes aujourd'hui, pense Zaki Laïdi, confrontés à un choix binaire. Pour relever le défi consistant à passer de la défiance à la quête de nouvelles opportunités, deux voies sont, au moins de façon théorique, imaginables : la restauration et l'adaptation. Si, par facilité, la gauche choisit la première, elle risque fort d'évoluer « dans une clandestinité forcément mal vécue puisque renvoyant à un monde qui n'est plus ». Est-il besoin d'ajouter que Laïdi préférerait nettement qu'elle emprunte la seconde : celle qui, seule, peut permettre « d'interpréter la mondialisation sous l'angle d'un processus qui ouvre et rebat le jeu social » ? ■

**Alain-Philippe Berla**

*Esprit*, décembre 2006.

*Refonder la cohésion sociale* (Jacques Donzelot).

Nous assistons depuis une quinzaine d'années, tant en France qu'en Europe ou en Amérique du Nord, à un questionnement sur la cohésion sociale (cf. chez nous le plan Borloo en 2005). qui remet en cause les analyses classiques. En premier lieu, l'analyse d'Adam Smith d'une organisation harmonieuse de la division du travail régie par une main invisible a depuis longtemps cessé de faire florès. Jacques Donzelot rappelle l'inversion opérée par Durkheim pour qui « la division du travail devient la source éminente de la solidarité sociale [...] la base de l'ordre social » en induisant une « morale collective nécessaire à la cohésion sociale » mais que, à l'ère des délocalisations massives, ce raisonnement a perdu de sa crédibilité. Comme l'avait souligné Michel Foucault, le néolibéralisme a opéré un déplacement du marché vers la concurrence prenant le contre-pied de la vision keynésienne d'un État régulateur. Donzelot pose alors la question de ce qui « unit les membres d'une société hormis la complémentarité produite par la division du travail social ? ». Il répond : « La confiance, la certitude que les autres membres de la société seront disposés à vous aider dans vos tâches, dans la résolution de vos difficultés, la croyance de chacun qu'il pourra élaborer et mener des projets avec les autres » et d'ajouter : « La confiance aussi dans les institutions, dans l'État et le gouvernement, dans la volonté et la capacité des dirigeants de conduire pour le mieux ce frêle esquif qu'est devenue une société à l'heure de la mondialisation, de veiller au sort de chacun en même temps qu'à l'efficacité de l'ensemble, de ne pas sacrifier l'un à l'autre ».

Donzelot rapporte les travaux menés aux États-Unis en notant que « l'importance des réseaux dans la construction de la capacité collective et individuelle se trouve au principe de l'émergence du concept de capital social tel que pensé, tout particulièrement, par Robert Putnam ». D'où l'importance de tout le tissu associatif avec cependant le danger d'enfermement de chacun de ses membres comme en témoignent les difficultés générées par les communautés de quartier en Grande-Bretagne notamment. Donzelot constate que les différentes politiques de cohésion sociale prônant l'égalité

des chances n'ont guère suscité de large consensus. Pour lui, « il faudrait ensuite et surtout que la lutte pour l'égalité des chances prolonge de manière évidente la lutte contre l'exclusion au lieu de s'y borner... » et Donzelot de conclure qu'entre l'orientation minimaliste des néolibéraux « qui réclament une responsabilisation individuelle des prestations comme seul moyen de réduire l'inflation des demandes, quitte à consentir une aide minimale pour la part la plus nécessiteuse de la population, au nom de la lutte contre l'exclusion, et la défense de l'État-providence hérité de l'ère du progrès, il existe bien une *troisième voie*. Celle d'une réorientation de cet État-providence dans le sens non plus d'une confrontation entre moyens finis et demande infinie, mais de la visée simultanée de l'égalisation aussi grande que possible, de l'égalité des chances de chacun et du civisme de tous ».

Au-delà de tous les slogans qui ne manquent pas de fleurir en cette période électorale, la question du comment contribuer à plus de cohésion partout dans le monde est capitale. ■

Georges Wajs

*Revue Des Deux Mondes*, septembre 2006.

*Les dimensions de la relève : la continuité contre la génération* (Myriam Revault d'Allonnes).

La Revue demande à la philosophe d'analyser la notion de *Relève* par rapport à la tradition, à la démocratie, à l'autorité et aux relations inter-générationnelles.

Pour répondre, Myriam Revault d'Allonnes reprend le questionnement que propose Hans Blumenberg dans son essai *La légitimité des temps modernes* (Gallimard 1999) : la continuité se construit-elle comme une substance intangible que l'on ne pourrait que modifier, transformer, mais sans en changer la nature, pour répondre aux besoins des hommes ? Balayant rapidement la notion de relève comme un simple remplacement à l'identique de ce qui a disparu, Revault d'Allonnes s'interroge, pour la rejeter, sur la théorie hégélienne qui tente la synthèse des opposés (ici la tradition et la modernité) comme totalisation des contraires, selon la dialectique connue qui établit une médiation entre « le tragique de l'histoire » (dont il faut faire table rase) et l'histoire en tant que marche vers la plénitude.

Pour Revault d'Allonnes, cette vision ignore l'inédit et ne peut valablement intégrer l'imprévu dans l'héritage. La philosophe, au contraire, met l'accent sur la notion de *crise* en tant qu'elle est un déséquilibre entre les nouvelles questions que la société se pose, et l'insuffisance des réponses simultanément disponibles. Ainsi la continuité est du côté des crises « à savoir ces moments où la conscience des hommes rencontre des problèmes auxquels elle ne peut plus faire face ». Cet excès de questions par rapport aux réponses disponibles crée un « seuil historique fondateur de la relève ». Ceci s'applique autant à l'idée de la tradition qu'à la vision de la démocratie « forme inachevée et inachevable », ainsi qu'à la transmission inter-générationnelle : le lien de la transmission est lui aussi constitué des ruptures nécessaires donnant à ceux qui entrent dans le monde la possibilité d'innover, c'est-à-dire de renouveler le monde commun : « Commencer, c'est commencer de continuer, mais continuer, c'est continuer de commencer ».

Rejetant l'explication totalitaire, propre, selon elle, à la pensée hégélienne et marxiste, Myriam Revault d'Allonnes dénonce le paravent que constitue le conflit des générations qui condamne les erreurs des prédécesseurs, ignore les contemporains, encense les successeurs porteurs d'idées nouvelles ; autant, pour la philosophe, de leurres masquant les vrais conflits sociaux, politiques et éthiques qu'au nom d'une pseudo-relève on refuse d'affronter dans ce que ces conflits ont d'inédit ici et maintenant. ■

Serge Radzyner

*La Vie des Idées*, novembre 2006.

*Chronique de « l'affaire Günter Grass »* (Jean-Marc Dreyfus).

Jean-Marc Dreyfus, chercheur à l'Institut Historique Allemand de Paris, nous propose une chronique sur « l'affaire Günter Grass », autrement dit sur les révélations du prix Nobel de littérature 1999 à propos de son engagement dans la Waffen SS à la fin de la Seconde Guerre mondiale et des remous que ces révélations ont produits.

« La mémoire ne s'est pas apaisée » écrit-il, toutes les commémorations en témoignent ; dans ce contexte, le secret révélé de Günter Grass a fait l'effet d'une bombe : succès de librairie du dernier ouvrage *En épluchant les oignons*, mais aussi et surtout vives critiques



Le cas de Günter Grass nous interpelle dans la *Vie des Idées* sur les thèmes de l'ambiguïté et des contradictions qui n'existent pas seulement chez le grand écrivain allemand.



de la droite allemande trouvant là une bonne occasion de discréditer l'autorité morale de l'écrivain. La presse fit ses choux gras de ce scandale, comme un coup médiatique opportun dans les débats qui alimentent depuis les années cinquante la prise de conscience des Allemands de l'Ouest sur le nazisme, notamment lorsque des contemporains de Grass, tel le très catholique Fest raconta comment il avait réussi à éviter de se retrouver dans la Waffen SS. Mais de telles affaires sont assez courantes dans l'histoire allemande et n'étonnent plus beaucoup : « en fait, toute l'histoire de la République fédérale allemande a été faite par des hommes qui ont effacé une partie de leur passé [...] Il y aurait jusqu'à 100 000 Allemands de l'Ouest à vivre sous un faux nom ».

Car au-delà du remue-ménage politico-médiatico-littéraire, Dreyfus aborde la question qui préoccupe les Allemands : sommes-nous enfin un peuple comme un autre, capable, dans le stade même où se déroulent les jeux de Berlin de 1936, d'organiser la coupe du monde de foot, multiethnique et multicolore ?

Pouvait-on alors accepter que les autorités internationales, commémorant le sixantième anniversaire de la libération des camps d'extermination le 27 septembre 2005 à Birkenau ou que le nouveau pape Benoît XVI, lors de sa visite à Auschwitz (et dont l'engagement dans les Jeunesses hitlériennes est connu), émettent des propos dédouanant le peuple allemand de toute culpabilité, renvoyant la responsabilité des crimes sur la seule tête d'une minorité de « dirigeants égarés » ?

Dreyfus rappelle la contradiction entre la volonté de Günter Grass, tout au long de sa carrière littéraire, de stigmatiser la responsabilité de tout le peuple allemand, et cet aveu à l'automne de sa vie. Relisant et décrivant l'œuvre littéraire qui l'avait fait connaître, *Le tambour*, il y redécouvre l'ambiguïté des prises de position pro-nazies ou résistantes, et le déchirement du héros du roman. Se tournant du côté de ce qu'il appelle « l'aveu comme projet littéraire », il reprend les propos de Michaël Werz, professeur de sciences politiques à l'université de Hanovre, et constate que la révélation de Günter Grass sort des critiques sur le passé nazi des Allemands, de leur cadre purement moral et aborde enfin « la réflexion politique nécessaire sur le passage d'une génération entière dans le national-socialisme, sur la réalité de l'engagement et des compromissions, mais

aussi sur la continuité entre le régime nazi et la République fédérale... ».

Pour Dreyfus, Grass détesterait l'absence du tragique dans les classes moyennes, leur matérialisme petit-bourgeois qui interdit toute « exaltation politique ». Ceci est d'autant plus surprenant que c'est précisément cette exaltation qui a fait basculer toute une génération dans le nazisme. Il se demande s'il n'y aurait pas chez Günter Grass une nostalgie de certains emportements politiques de sa jeunesse, et si son aveu, dans le *Frankfurter Allgemeine*, ne serait pas « qu'une étape dans un cheminement brillant mais jamais dénué de point d'ombres et de secrets [...] L'aveu participe alors entièrement de son projet littéraire, sinon de son engagement politique [...] La révélation partielle, le secret jamais complètement élucidé, ne sont-ils pas des thèmes centraux de son œuvre ? » interroge finalement Jean-Marc Dreyfus. ■

Serge Radzyner

## Naître en Alliance

Josué Billard

Si on connaissait d'avance la recette d'une soirée culturelle exceptionnelle, nul doute qu'on l'appliquerait à toutes les occasions. Pourtant ce subtil mélange d'intensité, de profondeur, d'émotion, de charme et d'intelligence, sans oublier un soupçon d'humour et de bonne humeur, se trouvaient bien réunis presque miraculeusement dans la salle de lecture de la bibliothèque de l'Alliance israélite universelle le 21 décembre dernier.

Ce soir-là, la mathématicienne Stella Baruk, connue pour ses ouvrages et ses prises de positions atypiques en faveur de l'enseignement intelligent des mathématiques (*Echecs et Maths*<sup>1</sup>, *Dictionnaire des mathématiques*<sup>2</sup>, *L'âge du capitaine*<sup>3</sup>,...) replongeait avec nous au cœur de son enfance. Entourée de son amie Barbara Cassin, philosophe du langage et philologue, qui a récemment dirigé un *Dictionnaire des intraduisibles*<sup>4</sup>, et de sa fille, l'historienne Marie-Anne Matard-Bonucci, spécialiste de l'Italie fasciste et de l'antisémitisme (*L'Italie fasciste et la persécution des juifs*<sup>5</sup>), Stella Baruk était en effet accueillie dans le sanctuaire de ses propres parents, l'Alliance israélite universelle (AIU).

Quelques explications s'imposent, ainsi qu'un petit exercice de géographie appliquée. Joseph Baruk et Sara Lévy, les parents de Stella, étaient deux jeunes Juifs nés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme beaucoup de leurs congénères, ils virent leur existence bouleversée par la création d'écoles de l'AIU sur tout le Bassin Méditerranéen et dans les Balkans à partir de 1862. Joseph, né en Turquie, à Demotica, et Sara, née en

Palestine, à Safed, furent sélectionnés parmi les meilleurs élèves de leurs écoles primaires pour passer le concours d'entrée à l'École Normale israélite orientale de Paris où l'AIU formait les maîtres qui animaient ses établissements. C'est bien naturellement au Maroc qu'ils se rencontrèrent, et qu'ils se fiancèrent. Ensemble, ils furent envoyés en Perse, à Téhéran, puis à Yezd où naquit leur premier enfant, Stella. Plus tard, leurs carrières se poursuivirent dans la région, à Alep en Syrie, puis à Beyrouth au Liban, où deux naissances se produisirent.

Voici donc tracé le cadre spatial où se déroula l'enfance de Stella : un milieu d'enseignants juifs, véritables missionnaires de l'esprit d'un judaïsme républicain et tolérant prôné par l'AIU. Pourtant, la paysage mental décrit par Stella Baruk dans son excellent petit livre, *Naître en français*<sup>6</sup>, qui servait de prétexte à cette soirée, n'est pas celui d'une enfance persane ou arabe, loin s'en faut : c'est bien la langue et la culture françaises qui servent de passeport et d'identité profonde à la petite fille brillante, enjouée et facétieuse qu'était la jeune Stella Baruk.

Le français a été la véritable vedette de cette rencontre à l'Alliance. Quand Barbara Cassin décide de s'appuyer sur un épisode du livre de Stella pour tenter de définir ce qui



Photo Zarrouk

Stella Baruk : « À Alep, mes camarades d'école m'ont dit que je n'étais pas française... »

<sup>1</sup> Le Seuil, Paris 1977, Collection Points Sciences, 308 pages, 7,50 euros.

<sup>2</sup> Le Seuil, Paris, 2003, 1 360 pages, 54 euros.

<sup>3</sup> Le Seuil, Paris, 1998, 355 pages, 7,95 euros.

<sup>4</sup> Le Seuil, Paris, 2004, 1 532 pages, 95 euros.

<sup>5</sup> Librairie Académique Perrin, 2007, 599 pages, 24,50 euros.

<sup>6</sup> Gallimard. Paris, 2006, 251 pages, 17,50 euros.



Photo Zarrouk

Barbara Cassin, Stella Baruk et Marie-Anne Matard-Bonnucci

représente le mieux son identité, elle cite le passage où, à Alep, Stella n'est pas choisie par ses camarades d'école, toutes « demoiselles de France », pour participer à un jeu sportif au prétexte « qu'elle n'est pas française ». L'incrédulité, la haine et la douleur ressenties à ce moment par Stella sont sans doute un des événements fondateurs de sa vie. Et Barbara Cassin l'a finement analysé, faisant référence en particulier à certains textes de Derrida, si habile à parler de la langue de l'Autre, de l'inaltérable altérité de l'identité linguistique.

Marie-Anne Matard Bonucci, quant à elle, dut se confronter avec la difficile tâche de parler de sa propre histoire, et non de l'Histoire. Les nombreuses anecdotes racontées par sa mère dans le livre, comme celle de la soupe aux fourmis consommée avec bravoure chez le consul anglais, font, elle nous l'a confirmé, partie de la saga familiale, maintes fois répétées au cours des dîners et réunions. Mais elle a su prouver à quel point cette inscription dans une histoire juive, alors

que sa famille ne l'était « officiellement » pas, l'a marquée, au point de faire de l'antisémitisme une de ses spécialités.

Face à ces réflexions empreintes d'une forte amitié, Stella Baruk était visiblement émue, parfois au bord des larmes. Car pour elle comme pour sa fille, les murs de l'AIU renferment une partie de sa vie. « Mes photos de famille sont dans vos vitrines », dit-elle en évoquant les documents exposés par l'équipe des archivistes de l'Alliance, qui ont pu retrouver les visages des parents de Stella, leur écriture, voire l'annonce de leurs fiançailles. En participant à cette soirée, Stella Baruk n'avait peut-être pas envisagé à quel point la partie israélite de son passé était importante pour elle. Se rappelant que ses parents n'avaient souvent d'autre conversation que l'Alliance, elle s'est longtemps demandée si la France n'était pas gouvernée depuis la rue La-Bruyère !

Au cours du débat qui a suivi les communications des participants, qui avaient été introduites par Jean-Claude Kuperminc présentant l'histoire de l'AIU et lisant un texte d'Alain Chaoulli sur la réalité de la vie juive en Iran, de nombreuses expressions se sont fait entendre autour du thème de l'identité juive. Philippe Lazar en a profité pour poser une question sur la laïcité à l'œuvre à l'Alliance. Stella Baruk a reconnu que, malgré une vie juive souvent distanciée chez ses parents, à la différence de ce qu'elle avait pu entrevoir chez son grand-père mystique de Safed, la composante juive de son identité tenait finalement une plus grande place que ce qu'elle aurait pu imaginer alors.

Une magnifique soirée, donc, au cours de laquelle tous les participants ont été touchés par la force de ces trois femmes, Stella, Barbara et Marie-Anne, avec qui on aurait aimé poursuivre la discussion beaucoup plus longtemps encore. ■

### Solution des mots croisés de la page 52

**Horizontalement :** I - Antiparlementarisme. II - Bardot. Oligurie. Fon. III - Partis. Sires. IV - Pouvoir. Pan. V - Ete. Litres. Haro. VI - Ne. RISI (RISIBIE). Arc. VII - Truisme. Bled. Gauche. VIII - IT (ITJ). Messianiques. II. IX - Ointe. Tes. Queds. Eu. X - Na. Savon. Frites. XI - Nier. XII - IRM. OC. XIII - Sept. XIV - Ires. XV - Eprise. XVI - Sic. XVII - Sol. XVIII - Tammam. XIX - Poésie.  
**Verticalement :** I - Abstentionnisme. TP. 2 - Na. Tertaire. PS. AO (chAOS). 3 - Tripe. Empirisme. 4 - ID (IDe). RI. Tricots. 5 - Populismes. Es. Lat. 6 - Atavisme. Accusés. Me. 7 - Rôtes. 8 - Lotir. STO (Ves-Tons). 9 - Elire. Bien. 10 - Mis. Salas. 11 - EG (LEGS). En. 12 - Nus. Dior. 13 - Tri. Qui. 14 - Air. Gues. 15 - Rée. Aède. 16 - Hausse. 17 - Se. Parc. 18 - Monarchie. 19 - En. N6. Elus.

---

# Le nom de la honte

## Une nouvelle de Régine Dhoquois-Cohen

« Maman, où as-tu mis mon livre ? »

« Lequel ? »

« Tu sais, le dernier, celui où je raconte un peu ma vie et mes engagements. Je te l'ai dédié. »

Elle ne répond pas. Impossible de savoir si elle a entendu ou non.

« Si tu as le temps, tu peux m'apporter le médicament qui est dans le buffet sur la droite en haut, au fond. »

« Oui, j'arrive. »

Edith fonce à la cuisine, lave la vaisselle. L'essentiel est de faire beaucoup de bruit pour passer son énervement. Elle prend n'importe quel torchon pour essuyer la poêle, dit merde aux cinq torchons qui la narguent. Elle sait qu'ils ont chacun une fonction spécifique dans l'économie domestique de sa petite maman. Il lui arrive même d'enfreindre la règle impérative depuis des décennies qui consiste à se laver les mains dès que l'on entre chez elle. Et puis il y a au fond d'elle même de la tendresse pour ce minuscule être humain qui se bat par la force de l'habitude contre le destin.

« Puisque tu es dans la cuisine, apporte-moi la notice du nouveau médicament que m'a donné le docteur. Elle doit être sur le côté gauche du frigidaire. »

Edith a fui la prison familiale à vingt ans et là voilà presque cinquante ans plus tard de nouveau enfermée. Pour combien de temps ? Qui peut le dire ? Qui aurait cru que ce petit être de 36 kilos atteindrait l'âge de 96 ans ? « Comme c'est merveilleux ! » disent les gens. Non, ce n'est pas merveilleux, c'est le naufrage, le



D.R.

trionphe du corps malade, les petites obsessions autour du pipi, la peur panique de la dépendance. Parfois Edith rêve de vieillards somptueux, qui parlent de cette confrontation ultime avec la mort et qui vous enseignent la sagesse. Elle n'est pas sûre que de telles personnes existent. La mort est un horizon bouché.

« Je suis morte », dit sa mère, « et je ne comprends pas pourquoi. »

« Tu as tant d'années sur tes maigres épaules, deux guerres mondiales et sans doute l'angoisse devant la mort. »

« Pourquoi dis-tu cela ? Je n'ai pas peur de la mort. Je suis épuisée et les docteurs n'en connaissent pas la raison. Je voudrais tellement que ça finisse. Au fait, peux-tu prendre rendez-vous avec le laboratoire pour les analyses de sang demandées par le docteur ? »

La mère d'Edith est athée. Quand elle a évoqué le fait qu'elle ne lui avait pas transmis le yiddish parlé avec sa grand-mère, elle a répondu que le mieux était d'oublier tout cela, qu'elle était si contente que ses enfants portent des noms goys et qu'Edith et son frère l'ennuyaient avec leurs nostalgies mal placées. Son dieu à elle, c'est le docteur. Elle a une façon très juive de traiter ce dieu. Elle l'engueule en son absence, le qualifie de nul-lard, d'incompétent. Mais quand il est là, elle est soumise. Elle recueille avant sa venue

tous les petits pense-bêtes répartis dans l'appartement où elle note sa tension à plusieurs heures du jour, son poids, sa température. On dirait les petits papiers nichés dans les interstices du Mur à Jérusalem. Le docteur est à l'image de Dieu : elle lui demande tout mais elle sait qu'il ne lui donnera rien.



## Méditer

---

« Tu me lis la notice du médicament », soupire-t-elle, « seulement les indications thérapeutiques », ajoute-t-elle en spécialiste.

Elle est recroquevillée dans son fauteuil. Son petit corps squelettique est perdu dans une immense robe de chambre à carreaux. Elle a pris l'habitude de gémir sans interruption... Elle a posé sa tête blanche dans sa main et sommeille vaguement mais elle est aux aguets comme un chat.

Edith se perd dans la notice entre « dans quels cas ne pas utiliser ce médicament », « précautions d'emploi », « grossesse et allaitement », « effets non souhaités ».

« Il y a juste une ligne : utiliser en cas de dépression légère. »

« Mais je ne suis pas déprimée, qu'est ce que c'est que cette histoire ? »

Edith retourne vers la bibliothèque pour chercher son livre. Elle sort les lambeaux du gros *Dictionnaire médical Vidal*, la bible de ses parents. Derrière, elle aperçoit son livre signé de son nom juif.

Elle l'imagine cherchant le meilleur endroit pour le cacher, hésitant à le lui rendre ou à le faire disparaître. À défaut de religion ou de culture, le nom était devenu pour ses parents une sorte de *tumeur* inutile qui les désignait à la vindicte. Toute leur vie a été marquée par l'antisémitisme. Comment leur en vouloir ? Changer de nom fut leur premier acte de résistance. Il leur a fallu des années de procédure et beaucoup d'argent pour l'obtenir. Le Code Civil dispose que le changement de nom ne peut s'effectuer que pour les noms étrangers ou ridicules. Edith s'est souvent demandé si pour la justice un nom juif était étranger ou ridicule ? Ses parents étaient si gais le jour où le jugement a été rendu. Sa mère a entrepris de jeter tous les papiers qui témoignaient d'un passé humiliant. Elle en a récupéré quelques-uns. Elle y a lu des noms qui l'ont fait rêver : « fils d'Abraham et de Nedjma, frère de Mardochée, Élie, Nephtali... ».

Assise devant la bibliothèque, elle se souvient de cette rentrée en classe de philosophie dans les années 50, où elle n'avait pas répondu à l'appel de son nouveau nom. Avait-elle honte du nom juif ou du nouveau nom qui la mettait dans une sorte d'illégalité ? Qu'est-ce qu'un nom ? Une histoire, un

témoignage, des souvenirs. Son nouveau nom n'avait pas d'histoire, pas de chair, pas de souffrance. C'était un nom anonyme, un nom sans généalogie, solitaire dans l'annuaire du téléphone. Et si cette quête du nom originaire n'exprimait que le besoin de revendiquer une identité victimaire par procuration ? Et si ce nom sans nom lui autorisait une infinie liberté ? Elle range le livre dans sa cachette, coincé derrière le Vidal.

« Qu'est-ce que tu fais ? dit sa mère.

« Je regarde le Vidal pour voir s'ils disent quelque chose sur ton médicament. »

« Ah ! oui, c'est une bonne idée ». ■

Régine Dhoquois-Cohen

# Klezmer

Une nouvelle de Jean Salmona

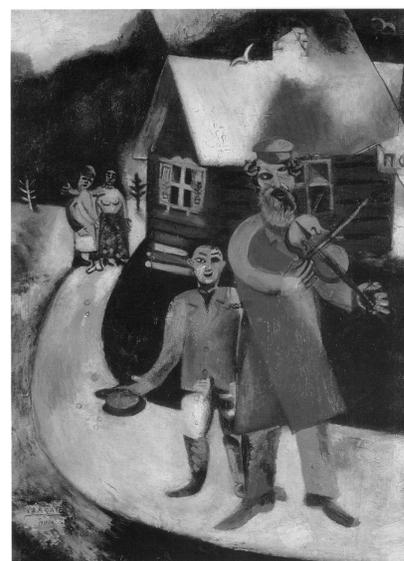
« Oï ! Oï ! Oï ! Oï ! Oï ! » Ils tapaient tous dans leurs mains dans la salle, plus ou moins en phase avec l'orchestre. Jacek essuya quelques gouttes de bière qui avaient éclaboussé son violon et regagna l'estrade. On ne gagnait rien à vaguer parmi les buveurs attablés, surtout en fin de soirée où les estomacs étaient pleins de bière et de vodka et les portefeuilles vides, et il n'avait récolté que quelques billets de dix et vingt zlotys et des quolibets. Il nota que la rougeur des visages jurait avec le blond des chevelures, et pas seulement pour les hommes. La fumée épaisse parvenait presque à masquer l'odeur aigre ambiante.

C'était le dernier morceau : en semaine, on arrêtait à minuit. Andjei s'escrimait sur son accordéon, Roman montait et descendait toute la gamme à la clarinette, avec quelques couacs qui passaient inaperçus. Igor au piano, sobre comme d'habitude, avait l'air de s'ennuyer. Vlad semblait s'appuyer sur sa contrebasse pour ne pas tomber. Ils s'accordèrent du regard et terminèrent dans un grand désordre de notes. La salle applaudissait et sifflait. Tandis que le garçon encourageait les buveurs récalcitrants à se lever et les poussait vers la sortie, les musiciens plaçaient les instruments dans leurs étuis, fermaient le piano, rangeaient les partitions, et regagnaient la pièce qui tenait lieu de coulisses et de loge, encombrée de chaises dépareillées, de boîtes de carton et de tonneaux de bière. Dans un coin traînaient un balai et un seau. Ils se débarrassèrent de leurs redingotes noires et de leurs kippas, sauf le pianiste et le bassiste qui portaient des chapeaux, noirs eux aussi, trop petits et à bords roulés. Jacek, qui en rajoutait toujours, rangeait soigneusement ses mèches de cheveux à bouclettes, ses *peyess*, qui lui conféraient une allure hassidique et se prenaient parfois dans l'archet du violon quand il se penchait au dessus d'une table de clients pour susurrer une mélodie plaintive dans l'oreille d'une spectatrice, ce qui avait un effet comique sur

l'auditoire et pouvait lui valoir un pourboire plus généreux. « Dis, Andjei », dit Roman, « tu ne trouves pas que Jacek a une vraie tête de youpin ? » – « Déconne pas, tu sais que c'est un mot interdit, si un flic nous entend, on risque une contredanse. » – « Mais qu'est ce que ça peut faire, il n'y en plus un seul à Varsovie. » – « Faux », dit Jacek. « Il y en a plein qui sont revenus, il y en a un peu partout, dans l'administration, dans les syndicats, à la télé, même au Parlement. Ils ont changé de nom. Ils ne se font pas remarquer mais ils sont en train de reprendre les commandes, vous verrez. » – « Arrête ton char, ça fait partie de tes fantasmes. Et puis il faut leur être reconnaissant, c'est grâce à eux que nous gagnons notre vie. Le conservatoire, c'était bien, mais ce n'est pas avec Brahms ou Beethoven qu'on pourrait s'en sortir. Leur musique redevient à la mode quand ils ne sont plus là, et pas seulement pour les touristes. »

« Tu as vu, il était encore là », dit Vlad. – « Le vieux ? » – « Oui, dans le coin au fond. Il continue à venir, presque tous les soirs. Il se fait servir une petite vodka qu'il fait durer toute la soirée. Jamais de bière » – « C'est pas un marrant ce type, il ne rit jamais, il ne donne pas de pourboire. Il ne tape pas dans ses mains, il garde le visage fermé ». – « Il a une drôle de gueule, émaciée, couleur bistre, on dirait une momie. Et il écoute avec attention, hein, vous avez vu, il n'en perd pas une miette ». – « Putain, j'aimerais bien savoir ce qu'il fait là. Ce n'est pas qu'on joue mal, mais entendre tous les soirs la même chose ! » – « Tu n'as qu'à le lui demander » – « Je le lui demande demain. »

Ils sortirent ensemble dans la rue. Il avait neigé et il restait un peu de neige sale sur le trottoir.



D.R.



## Méditer

Leur haleine dessinait un petit halo dans la lumière de l'enseigne au néon, une étoile de David jaune clignotante au dessus de « Chez Shmuel – Musique Klezmer » écrit en lettres vaguement hébraïques. Ils partirent chacun de son côté en se hâtant.

### II

Le lendemain soir, après la clôture, ils étaient en train de se changer quand Jacek entra, suivi du vieux. Déplié, il était plus grand qu'ils n'auraient cru. « Vous êtes notre fan le plus assidu, un vrai groupie », dit Jacek. « On avait envie de vous connaître. Venez prendre un verre avec nous, on discutera un peu ». Vlad avait un gosse malade et s'excusa, il devait rentrer chez lui. Igor déclina aussi, sans donner d'explications. Quelques instants plus tard, ils étaient attablés dans un bar voisin, un des rares qui soient ouverts après minuit. Le vieux prit une vodka à l'herbe de bison. « Alors, qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de vous avoir tous les soirs parmi notre auditoire ? » Le vieux hésitait : « c'est une longue histoire, pas très intéressante pour vous ». Après la troisième vodka, comme ils le pressaient, il raconta.

Il s'appelait Isaak Abramski. Il avait seize ans à la déclaration de guerre. Il avait eu un premier prix de violon au conservatoire et partait pour faire une carrière de concertiste mais, avec la guerre et son père mobilisé, il avait dû travailler. Il ne savait que jouer du violon, et il avait été embauché dans un ensemble klezmer qui jouait dans un restaurant du ghetto. Le premier violon, déjà âgé, était tombé malade et l'ensemble l'avait élu pour le remplacer. Au bout de quelques mois, il était assez connu pour être invité, et l'ensemble avec lui, dans des soirées et des mariages chics de la bourgeoisie juive, et le restaurant où ils jouaient était monté en grade. Un jour, ils avaient tous été emmenés par la police polonaise, remis à la police allemande, puis déportés à Treblinka. Comme il était violoniste, il avait été affecté à l'orchestre qui accompagnait les files de détenus à la chambre à gaz, et il avait tenu jusqu'à l'arrivée des troupes soviétiques. Quand il était rentré, toute sa famille avait disparu. Le ghetto était rasé. Il était devenu professeur de violon. Il était maintenant à la retraite, et il avait plaisir à venir les écouter tous les soirs.

Après cette rencontre, les musiciens discutèrent entre eux. Ce vieux pouvait leur offrir une chance inespérée de développer le business, s'il savait encore jouer du violon. Ce serait un élément majeur d'attraction pour les clients. Ils proposèrent au vieux de venir un matin jouer avec eux dans le local où ils répétaient. Il arriva, avec son violon. Après les premières mesures, ils se regardèrent : cela dépassait leurs espérances, c'était presque trop parfait, la musique klezmer comme ils n'auraient jamais espéré la jouer par eux-mêmes, à tirer des larmes dans les mélodies, diabolique dans les tempos rapides. Il accepta de se joindre à eux pour un soir, puis deux, et il devint un membre de l'ensemble à part entière. La salle était de plus en plus pleine chaque soir ; le bouche à oreille avait fonctionné, on refusait même du monde. Bientôt, il fallut réserver pour pouvoir entrer. Au bout de quelque temps ils lui confièrent le rôle de premier violon. Le café fut transformé en restaurant, le cachet du groupe fortement augmenté. Le patron leur proposa un contrat annuel avec participation aux bénéfices, contre l'engagement de ne pas jouer ailleurs. Et, à la demande du patron, l'ensemble devint « Isaak Abramski et son ensemble klezmer ». Les tour-opérateurs amenaient les touristes par cars entiers, notamment des retraités américains de la Côte Est dont les ancêtres avaient vécu dans un *shtetl* ou dans le ghetto, et qui recherchaient à Varsovie un peu de nostalgie. Le vieux était content. Il avait absolument refusé de se grimer en juif hassidique et, finalement, ils avaient tous abandonné leurs oripeaux et tout l'ensemble portait le smoking, ce qui d'ailleurs cadrait mieux avec le nouveau style de l'établissement. Jacek, qui n'était plus premier violon, avait été maussade un temps, puis le nouveau cachet avait eu raison de sa mauvaise humeur. Ils ne descendaient plus dans la salle, mais les clients, en partant, déposaient des billets dans une boîte « pour l'orchestre » disposée à l'entrée, et, certains soirs, cela doublait presque leurs émoluments.

Les relations entre les jeunes musiciens et le vieil Abramski étaient cordiales mais elles se limitaient au domaine professionnel. Ils ne le voyaient jamais en dehors du travail. L'un ou l'autre avaient essayé de l'inviter à la maison mais ils s'étaient heurtés à un refus poli mais ferme. Ce ne pouvait pas être un problème de nourriture casher : ils partageaient tous le même déjeuner les jours de répétition,



D.R.

y compris des sandwiches au jambon. Sans doute le vieux n'aimait pas se coucher tard, ou bien était-ce simplement une question de générations.

Le temps passait ; il y allait y avoir un an qu'ils jouaient ensemble. Les jeunes décidèrent de célébrer cet anniversaire, et de faire une surprise à Abramski. Ils répétaient le lundi, jour de relâche. Ils allaient profiter d'une répétition pour organiser une petite fête.

### III

Le local où ils répétaient était une sorte d'atelier, au fond d'un jardin, dans un quartier un peu excentré. Un couple de retraités habitait la maison dont dépendait le jardin et leur louait l'atelier. La femme y faisait le ménage. Il y avait une assez grande pièce, et, attenants, une petite remise et un cabinet de toilette. Dans la pièce principale était le piano, un vieux Bechtein demi-queue, quelques chaises, des pupitres, une table.

Les jeunes vinrent en avance, en fin d'après midi, et cachèrent dans la remise vodka, bière et charcuteries, ainsi qu'un panier d'assiettes et de verres. Ils avaient apporté aussi, pour égayer cette pièce un peu austère, des guirlandes qu'ils disposeraient après la répétition, et quelques accessoires de fête. C'était le printemps. Les arbres du jardin étaient en fleur, et un soleil timide de fin d'après midi entraînait par une des fenêtres. Le vieux arriva à l'heure exacte, cinq heures, comme d'habitude. Il avait apporté de nouvelles partitions qu'il avait trouvées chez un brocanteur. La répétition se déroula dans la bonne humeur. Les problèmes que posait la mise en place des nouveaux morceaux furent résolus comme toujours grâce à Abramski, qui avait acquis de bonnes capacités pédagogiques dans sa longue expérience de professeur. Tout en gardant un profil bas, il s'imposait par une sorte d'autorité naturelle. En réalité, il irradiait de sa personne une aura de bonté et de chaleur communicatives, et qui, en même temps, pouvaient agacer. « Ce type est lumineux et exaspérant », avait dit un jour de lui Andjei.

La nuit était tombée, on avait allumé le lustre et un lampadaire. Quand ils eurent fini, les cinq jeunes, qui étaient passés dans la remise, réapparurent, Igor et Vlad portant les

victuailles et la vaisselle, précédés des trois autres qui jouaient un air de danse particulièrement entraînant et qui leur valait toujours, au restaurant, des acclamations du public. Igor et Vlad criaient en rythme « Oi ! Oi ! Oi ! ». Le vieux, qu'ils avaient fait asseoir avant de s'éclipser, était tout ému. Ils chantèrent en anglais « For he's a jolly good fellow ». Ils lui expliquèrent la célébration. Le vieux eut un sourire – une des rares fois où ils l'aient vu sourire – et leur dit : « Savez-vous que c'est aujourd'hui Pessah, la Pâque juive ? » Ils l'ignoraient et furent amusés par la coïncidence. Les jeunes craignirent un moment qu'Abramski dût partir pour célébrer avec les siens, mais il les détrompa : il n'avait personne avec qui se réunir. Ils suspendirent les guirlandes et la fête commença.

On mangea charcuterie et poissons fumés. On but bière et vodka. Les jeunes racontaient des histoires salaces et riaient de plus en plus fort. Le vieux n'était pas très loquace, comme d'habitude. Il mangeait et buvait peu, mais il avait l'air content. Vers dix heures, les cinq jeunes étaient complètement ivres et surexcités. Jacek s'écria : « Eh, les gars, on a oublié les déguisements ! » Ils coururent dans la remise et en revinrent au bout d'un moment déguisés en juifs hassidiques, avec bouclettes, fausses barbes, chapeau à bord roulé ou kippa. Tous avaient mis des masques grotesques en carton, de ces masques italiens de la Commedia dell'Arte qui ne cachent que le haut du visage, avec d'énormes nez. Malgré leur insistance, le vieux refusa absolument de les imiter. Les cinq n'étaient pas contents. Il était assis sur une chaise. Ils se mirent à danser autour de lui. Leur danse tenait à la fois de la *hora* juive et des danses des Indiens d'Amérique du Nord tels qu'on les voit, dans les westerns, tourner autour du poteau où est attaché le héros blanc.

« Allez, le vieux, décontracte, viens danser avec nous » lui criaient-ils, mais il restait sur sa chaise. « Putain, mais tu peux rigoler avec nous ! Rigole ! Rigole ! » Le vieux ne riait toujours pas. Ils avaient sorti du sac des confettis et des serpentins et les lançaient sur Abramski, qui était ainsi au centre d'une sorte de réseau de bandes de papier coloré. « Attendez les gars, on va



D.R.



## Méditer

s'amuser », dit Roman. Tandis que les autres buvaient à la bouteille, il écarta d'Abramski le faisceau de serpents et disposa autour de lui des bougies qu'il alluma, puis éteignit les lumières électriques. « Attendez ! » dit Andjei ; il fouilla dans le sac et en retira une casquette de SS qu'il plaça de guingois sur la tête du vieux. Et ils recommencèrent leur danse autour de lui, en criant en rythme « I-saak ! Ri-gole ! I-saak ! Ri-gole ! I-saak ! ». Jacek hurla : « Allez le youpin, rigole un bon coup, bon Dieu ! ». Abramski se tenait droit sur sa chaise, la casquette de SS de travers sur la tête, et les regardait fixement. Il était encore plus blanc à la lueur des bougies, et les cinq qui dansaient autour de lui avec leurs masques et leurs grands nez donnaient à la scène une allure fantomatique. Roman eut une idée : « Dites, les mecs, c'est à Pâques que les Juifs ont crucifié le Christ. Aujourd'hui, les Juifs, c'est nous, on va jouer à crucifier un SS ». Ils disposèrent deux chaises de chaque côté du vieux, le siège tourné vers l'arrière, et lui attachèrent les bras étendus horizontalement au dossier des deux chaises avec des écharpes. Le vieux avait simplement marmonné « mais qu'est-ce que vous faites, qu'est-ce que vous faites ? » mais ne s'était pas débattu. Vlad avait essayé de les empêcher « Là, vous déconnez complètement » mais Roman avait répondu « Allez, on peut bien se marrer un peu, c'est pas méchant, regarde, il rigole avec nous » et c'était vrai que le vieux, bizarre Christ en croix assis, coiffé d'une casquette de SS, avait maintenant un petit sourire sur les lèvres. Ils se remirent à danser autour de lui en criant en rythme « You-pin, S-S, You-pin, S-S ». « Ils avaient craché sur lui, les mecs, alors on y va » dit Jacek, et il prit une bouteille de vodka pour arroser le vieux mais Igor cria « Tu es fou, avec les bougies, ça va flamber » et Jacek se contenta de lancer le contenu d'un verre de bière à la tête du vieux. Vlad avait essayé de calmer Jacek en le ceinturant, mais avait récolté un coup de poing dans la figure et il saignait. Igor dit : « Maintenant, ça suffit, si vous continuez, j'appelle les flics » ; il jeta ses bouclettes et sa kippa et partit en courant, suivi de Vlad qui se tenait la joue avec un mouchoir. En sortant, ils se heurtèrent aux deux retraités emmitouflés qui regardaient la scène de l'extérieur en riant devant la fenêtre.

Andjei et Roman imitèrent Jacek et vidèrent leur verre de bière sur la casquette d'Abramski, d'où elle dégoulinait sur ses

vêtements. Maintenant, le vieux tremblait. « Eh les mecs, il tremble, écoute ça, Abramski, ça c'est du vrai klezmer » hurla Jacek qui s'était saisi de son violon et jouait le *Horst Wessel Lied* en rythme en dansant devant le vieux, ce qui lui donnait, avec son masque, son chapeau à bord roulé, sa fausse barbe qui commençait à se détacher, et ses *peyess* qui pendaient d'un seul côté, l'air d'un violoniste de Chagall qui aurait échappé à quelque pogrom au sortir d'un carnaval vénitien. « Regarde, le con, il n'apprécie pas ta musique, il s'est endormi » dit Roman. Le vieux avait la tête penchée à droite et sa casquette était tombée par terre. Ils continuèrent à boire et à danser devant le vieux. Soudain la porte s'ouvrit et deux policiers firent irruption, suivis d'Igor et Vlad. « Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? » dit l'un des flics en allumant la lumière, tandis que l'autre s'approchait d'Abramski et l'examinait. « Mais ce type est mort ! » cria-t-il. Jacek laissa tomber son violon par terre. Les trois se regardaient et enlevaient lentement masques, kippas et chapeaux en oubliant d'ôter ce qui restait de leurs bouclettes et de leurs fausses barbes. Les flics détachèrent Abramski et l'étendirent sur le piano. Ils le fouillèrent et l'un d'eux sortit un vieux portefeuille de la poche du vieux, avec ses papiers. « Merde, mais c'est le Père Nüssbaum », dit-il, « ce curé qui s'était fait déporter à Treblinka avec les Juifs et qui en est revenu. Quelle histoire ! » Les policiers avaient passé les menottes à Jacek, Andjei et Roman, qui étaient assis par terre, prostrés, tandis que l'autre téléphonait sur son mobile pour prévenir le commissariat. Au bout d'un quart d'heure, le commissaire arriva, suivi du médecin légiste et d'un photographe qui prit des clichés de la scène sous tous les angles. On emporta le cadavre du vieux sur une civière. « Allez, embarquez-moi tout ça, dit le commissaire aux policiers », en désignant les musiciens. En sortant, il les regarda tous les cinq et leur dit : « Bande de connards, ce n'était même pas un Juif. » ■



D.R.

---

# Simon Laks, un compositeur à redécouvrir

Paule Berda

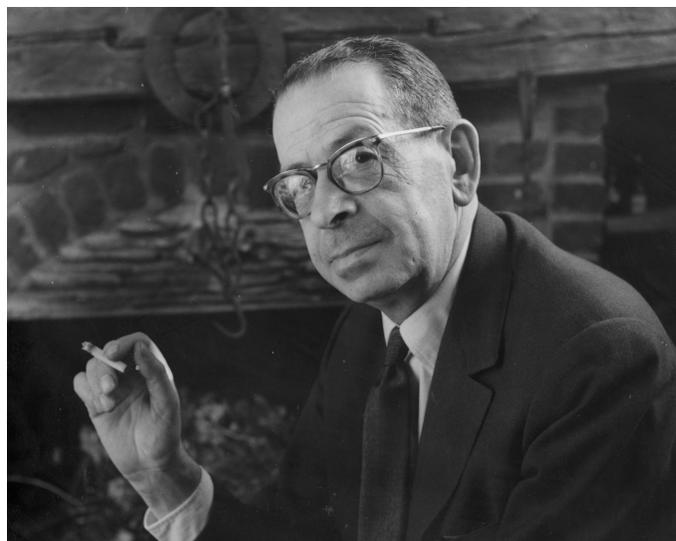
**S**imon Laks naît le 1<sup>er</sup> novembre 1901 à Varsovie. Après des études de mathématiques, il entre au Conservatoire de Varsovie où il suit les cours d'harmonie, de contrepoint et de composition. Son poème symphonique *Farys* – sa première œuvre – est donné à la Philharmonie de Varsovie en 1924. En 1926, après quelques mois passés à Vienne, il s'installe à Paris, continue ses études musicales au Conservatoire National auprès de Pierre Vidal pour la composition et d'Henri Rabaud pour la direction d'orchestre. Il est l'un des premiers membres de l'Association des jeunes musiciens polonais, fondée cette année-là. Vite reconnu par des interprètes renommés comme Wlodo Perlemuter ou Maurice Maréchal (à qui il dédie sa *Sonate pour violoncelle et piano* exécutée en 1932), il produit diverses œuvres, dont un *Quintette pour instruments à vent* et son *Deuxième Quatuor à cordes*, tous deux hélas perdus. Jusqu'en 1938, il compose de la musique de chambre et surtout de très nombreuses mélodies à l'intention de la cantatrice Tola Korian. Il doit néanmoins, pour subsister, jouer du violon dans les cafés, servir d'accompagnateur lors de la projection de films muets et même faire le tour du monde comme musicien à bord d'un paquebot !

Arrêté en 1941, interné au camp de Pithiviers, il est déporté en juillet 1942 à Auschwitz-Birkenau. « La ville dans laquelle le train s'était arrêté s'appelait... Eisenach. C'est à Eisenach que Johann Sebastian Bach était né, le 21 mars 1685 » notera-t-il dans les premières pages de son livre *Mélodies d'Auschwitz*<sup>1</sup>. Il considère sa survie comme le résultat de miracles successifs. Quelques semaines après son arrivée au camp, le fait qu'il parle le polonais et qu'il sache jouer au bridge lui permet de prendre place à la table

de jeu de deux *prominente*, des « camarades » dont « on pense que chacun d'eux a frappé, souvent à mort, plusieurs pensionnaires, et cela pas en pure perte puisqu'ils ont pu s'approprier leurs rations alimentaires »<sup>2</sup>. Simon leur fait savoir qu'il est violoniste et compositeur. « Demain je t'emmènerai voir l'orchestre et, si tu es pris, tu survivras peut-être un peu plus longtemps ! » lui répond l'un d'eux avec un large éclat de rire. Ainsi engagé comme violoniste, et aussi arrangeur et copiste grâce à l'influence d'un Polonais interné pour avoir fabriqué de faux papiers destinés à des Juifs, il est dispensé pendant assez longtemps des épuisants travaux à l'extérieur du camp.

Simon Laks ne nous laisse rien ignorer du tragique quotidien d'Auschwitz mais il le fait avec une distance que Pierre Vidal-Naquet, auteur de la préface de son livre, compare à celle de Primo Levi. Il ne fait notamment aucun mystère du rôle morbide qui y était dévolu à la musique. En même

**Nicole Schnitzer-Toulouse, mezzo-soprano, soucieuse de mieux faire connaître le compositeur juif Simon Laks, nous a suggéré de demander à Paule Berda de nous le présenter.**



Simon Laks

Coll. particulière.

---

<sup>1</sup> Simon Laks, *Mélodies d'Auschwitz*, Les éditions du Cerf, 2004, p. 34.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 45.



temps, dit-il, « elle soutenait le moral (ou plutôt le corps) des musiciens, qui n'étaient pas obligés d'accomplir des tâches pénibles et étaient un peu mieux nourris »<sup>3</sup>. Mais « je n'ai jamais rencontré un prisonnier que la musique ait encouragé à survivre. La devise des affamés était : manger, manger, manger ».

Le transfert à Oranienburg-Sachsenhausen puis dans un camp annexe de Dachau en novembre 1944 fut redouté par tous les survivants de Birkenau car les déportés avaient compris que rien ne devrait jamais être révélé des souffrances qu'ils avaient endurées. Tous craignaient donc d'être exterminés. Mais « le 28 avril 1945, après avoir marché pendant trois jours et dormi sous une pluie battante, nous nous réveillâmes... libres ! »<sup>3</sup>.

À son retour à Paris, Simon Laks écrit notamment en 1947 huit *Chants populaires juifs*, en 1954 un *Poème* pour violon et orchestre, en 1961 une *Élégie pour les villages juifs* et, en 1962, ses *Quatuors n°4 et n°5*. Le *Quatuor à cordes n°4* reçoit le Grand Prix de la Reine Elisabeth en 1965. Composé en 1963, son *Concerto da camera* pour piano, neuf instruments à vent et percussion lui vaut le Grand Prix du concours de Divonne-les-Bains. Les années suivantes naissent une *Symphonie*

*pour cordes* et un *Concertino pour trio d'anches* et un *Divertimento* pour flûte, violon, violoncelle et piano. Il compose aussi des musiques de film sous des pseudonymes et un opéra *L'hirondelle inattendue*, d'après la pièce de Claude Aveline *Le Paradis des animaux perdus*.

Simon Laks meurt à Paris en 1983. Il avait en fait cessé de composer une quinzaine d'années plus tôt, juste après la guerre des Six Jours.

Resté très proche de son pays d'origine, Simon Laks « avait toujours entretenu une importante correspondance sur des sujets musicaux, linguistiques et politiques, dont il n'a laissé que quelques extraits » écrit son fils dans la postface de *Mélodies d'Auschwitz*. « Aucune de ses œuvres d'avant-guerre ne semble avoir été inspirée par la tradition juive (alors que la tradition populaire et littéraire polonaise et le savoir-faire français, qui resteront des constantes, y sont déjà présents). Mon père faisait clairement partie de ces Juifs assimilés ayant rompu avec la religion et la tradition, tout comme ses deux poètes préférés, ses compatriotes J. Tuwim et A. Slonimski ».

Zofia Helman, des Éditions Boosey et Hawkes (qui disposent désormais des partitions de Simon Laks), donne sur *Internet* des indications concernant l'esthétique de ses œuvres<sup>4</sup> : « Son style, formé sous l'influence du néoclassicisme musical des années d'avant-guerre, ne subit pas de grands changements. [...] Il demeura jusqu'à la fin, dans son inspiration esthétique, proche de l'École de Paris. [...] Son lyrisme vocal représente une partie importante de son œuvre ». Une œuvre qui mérite d'être redécouverte et interprétée. Elle a fait récemment l'objet d'un concert au Festival des Musiques Juives de Carpentras, où elle était jumelée avec le cycle de la « Poésie Juive » de Dimitri Chostakovitch. Les deux œuvres, chantées en yiddish, avaient toutes deux été composées en 1947. Alison Kamm, soprano, Nicole Schnitzer-Toulouse, mezzo, Terence Newcombe, ténor, et Betsy Schlesinger doivent prochainement récidiver à Grenoble, puis dans d'autres villes. ■



Simon Laks (au centre) et Alexandre Tansman (à sa gauche) vers 1972

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 131.

<sup>4</sup> Zofia Helman (traduction Andreas Goebel), Éditions Boosey and Hawkes Composers [www.boosey.com](http://www.boosey.com)

## Aux racines de la musique juive

De la harpe biblique à la musique *klezmer*

Hector Sabo

Pour quelle raison les Hébreux se sont-ils mis un beau jour à chanter des textes bibliques ? Pourquoi à l'époque de la Renaissance les Italiens en ont-ils fait autant de leurs pièces de théâtre, au lieu de continuer à les déclamer, inventant ainsi l'Opéra et le fameux *recitativo* – le réciter en musique – dont les échos devaient retentir dans toute la civilisation occidentale ? Sans doute l'effet produit par la voix chantée est-il bien plus fort pour faire passer un message que la simple lecture d'un texte. Mais s'il ne s'agissait que de cela, les hommes politiques devraient eux aussi chanter leurs discours ! Le recours par les hommes au chant et à la musique pour communiquer conserve donc tout son mystère...

### À l'époque biblique déjà

Descendant direct de Caïn, Youval, fils de Lamé'h, semble être, selon l'*Ancien Testament*, le premier musicien répertorié : il apparaît, en tant que forgeron, comme l'inventeur d'instruments de la famille des cuivres. Puis la Bible cite : le *kinor* (ancêtre commun possible de la lyre, de la harpe ou du violon) et aussi le *ougav*, une sorte de petit orgue, semblable à celui qu'on trouve dans les anciennes civilisations chinoises ou chez les Grecs. Plus tard, au temps du patriarche Jacob, on cite le *tof*, un tambourin utilisé pour accompagner le chant. On a trace, dans l'*Exode*, du Chant de la Mer Rouge (*Shirat Hayam*), entonné par Moïse et les Fils d'Israël lors de leur sortie d'Égypte. La prêtresse Myriam (la sœur de Moïse) y est citée en tant que responsable des interventions des femmes : elles dansent, accompagnées par des percussions.

<sup>1</sup> Les cinq premiers livres de la Bible, appelés Pentateuque, dont la rédaction est attribuée à Moïse selon la tradition. Aussi appelés « Livres de la Loi ».

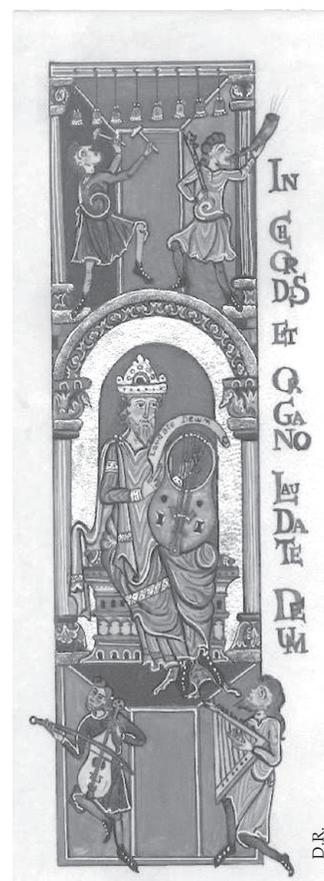
Plus tard encore, autour de l'an -1000, le roi David (l'auteur présumé du *Livre des Psaumes*), choisit quatre mille membres de la tribu de Lévi pour servir de musiciens et de chanteurs sous la direction de trois chefs de chœurs (Assaf, Heman et Yédoutoun) dans le Temple qu'il fait construire à Jérusalem. Son fils Salomon poursuit l'œuvre paternelle et acquiert une grande réputation personnelle comme poète et comme compositeur. Cent vingt prêtres jouent de la trompette en accompagnant les chœurs des *Lévites* lors de la consécration du Temple. Et la musique perdurera pendant des siècles dans toutes les cérémonies jusqu'à la destruction du Second Temple par les Romains en l'an 70 de l'ère chrétienne. Ne disposant d'aucune trace écrite de notation musicale pour ces périodes, on en est bien sûr réduit à des hypothèses pour évoquer la façon dont on interprétait ces divers morceaux de musique et ces chants.

### Au retour de Babylone, la cantillation écrite

La plus ancienne tradition musicale relevant de cette période semble bien être celle des *cantillations* bibliques pour la lecture hebdomadaire de la *Torah*<sup>1</sup>.

Selon la tradition, à leur retour de l'Exil babylonien et lors de la consécration du Second Temple en l'an -515, les Hébreux auraient, à l'initiative d'Ezra, leur chef spirituel, introduit des repères musicaux dans le texte lu afin d'en faciliter l'accès aux fidèles. Cette *cantillation* pourrait avoir favorisé une meilleure mémorisation de l'écriture pour le ré-apprentissage de la lecture hébraïque, partiellement oubliée pendant l'exil ; elle aurait également facilité

Hector Sabo est musicologue, spécialisé en musiques juives.



Roi David, d'après la Bible de Worms, Rhin moyen, vers 1160



## Découvrir

la compréhension du message biblique par le biais expressif du chant, censé toucher les cœurs en même temps que les esprits.

Avec la reconstruction des murs de la Ville de Jérusalem (en -444), la musique et le chant retrouvent leur splendeur d'autrefois. En -420, les synagogues sont instituées par le *Sanhédrin*, l'Assemblée des Sages, en même temps que le *Service Sacré* (le déroulement des offices), encore en usage aujourd'hui.

### Aux premiers siècles de l'ère chrétienne

Après la destruction du Second Temple, l'activité musicale au cours des offices cesse dans les synagogues pendant plusieurs siècles. Il faudra attendre le VI<sup>e</sup> siècle pour qu'elle réapparaisse et que le recours à elle se généralise. Et ce n'est que deux siècles plus tard, à l'époque où se développe le système de notation musicale employé par l'Église catholique, que se met en place la fonction de *Hazan*, le « chantre préposé » de la synagogue. Ce personnage, central pour le développement d'une nouvelle musique liturgique, va dès lors pouvoir innover tout en se portant garant des traditions musicales anciennes.

La plus ancienne partition d'une mélodie hébraïque a été retrouvée à la fin des années 1950 dans l'ancienne *Genizah*<sup>2</sup> du Caire, en Egypte. Il s'agit d'un *Éloge de Moïse*, datant des années 1100-1150. Son manuscrit est dû

à un moine catholique, *Obadia le Prosélyte normand*, converti au judaïsme lors de la Première Croisade. Lors de son passage dans diverses synagogues des territoires ottomans, il transcrivit dans la nouvelle notation musicale qui se développait alors un peu partout en Europe les chants qu'il y écouta. Des découvertes analogues se sont depuis lors succédées, jetant peu à peu de la lumière sur ces musiques juives du Moyen Âge qui vont cohabiter avec le nouvel univers des musiques chrétiennes connues sous le nom de *Chant Grégorien* et développer avec elles des influences réciproques.

Le Moyen Âge verra ainsi se multiplier dans la synagogue, parallèlement aux chants traditionnels juifs, un style de plus en plus proche des pratiques musicales de la nouvelle polyphonie européenne. Aussi bien du côté de la Vallée du Rhin que de la Péninsule Ibérique et du Sud de la France – les trois pôles majeurs de développement du judaïsme médiéval en Europe – on trouvera la trace de l'influence des nouvelles musiques de chaque région : les *Minnesinger* du monde germanique, au nord de l'Europe ; le style des *Troubadours* pour la France et l'Espagne ; ou encore de beaux exemples d'*Organum*<sup>3</sup> dans le répertoire de la musique sacrée judéo-espagnole.

### Le passage à la modernité

La Renaissance, en ouvrant l'Europe à la modernité, offre, au début du XVI<sup>e</sup> siècle des perspectives nouvelles pour l'évolution des styles des musiques juives. Les influences environnantes y sont de plus en plus perceptibles<sup>4</sup>. Puis l'histoire s'accélère encore et, un siècle plus tard, un personnage clé va secouer l'Europe et le monde par l'invention d'un genre nouveau, l'Opéra. Il se nomme Claudio Monteverdi. Ce génie de la musique contribue à mettre en place des techniques révolutionnaires, telles que la *basse continue*<sup>5</sup> ou le *récitatif* et va partager les années de sa jeunesse avec un musicien juif, employé comme lui chez les Gonzague à la Cour de Mantoue, Salomone Rossi l'Hébreu (1570-1628). Compositeur, violoniste et créateur de formes nouvelles, comme Monteverdi lui-même, cet autre génie de la musique qu'est Rossi sera le premier à composer une série de madrigaux (ou de motets) en langue hébraïque, sur des textes de versets bibliques tirés de diverses prières ou de psaumes, sur fond de mélodies inspirées de la liturgie juive traditionnelle.

<sup>2</sup> Lieu où sont entreposés des vieux livres et manuscrits hébraïques ainsi que d'autres objets rituels devenus impropres à l'usage. La *Geniza* du Caire est connue comme étant l'une des principales sources documentaires du judaïsme oriental.

<sup>3</sup> Stade le plus primitif de la polyphonie médiévale occidentale, dans laquelle une mélodie principale est accompagnée par une seconde voix en intervalles de quarte ou de quinte, plus ou moins parallèles. Une troisième voix peut aussi intervenir dans les parallélismes ou en sons tenus.

<sup>4</sup> Voir *Diasporiques* n° 40, décembre 2006, p. 46.

<sup>5</sup> Technique qui consiste à accompagner une ou plusieurs mélodies par une ligne de basse avec des accords, joués par plusieurs instruments.



Vincent II de Mantoue par Rubens

#### Discographie sélective :

*The sacred bridge, musiques juives et chrétiennes au Moyen Âge*, Joël Cohen et le Boston Camerata (Erato, épuisé).

*El Canto Espiritual Judeoespañol* Miguel Sanchez et l'ensemble Alia Musica (Harmonia mundi, coll. Musique d'abord).

*Sur Les Chemins de St Jacques* Catherine Jousselin et l'ensemble Amadis (Jade/Universal, épuisé).

*Musique judéo-baroque*. Joël Cohen et le Boston Camerata (Harmonia mundi, coll. Musique d'abord).

CD de la collection « Beth Hatfutzot » (Musée Nahum Goldmann de la Diaspora juive à Tel-Aviv, [www.bh.org.il/Music/catalogue.aspx](http://www.bh.org.il/Music/catalogue.aspx)).

Divers CD de musique *klezmer*, notamment par Giora Feidman (clarinette).

#### Bibliographie sélective :

*Jewish Music in its historical development*, Abraham Z. Idelsohn, 560 pages, (en anglais) Dover Publications (Reprint), 1992.

*A Voice Still Heard : The Sacred Songs of the Ashkenazic Jews*, Eric Werner (en anglais).

*La pratique musicale dans certaines communautés juives au XVII<sup>e</sup> siècle*, par Israel Adler (en français)

*Concise encyclopedia of Jewish music*, Macy Nulman (en anglais), 1983, épuisé.

*The music of Israel*, Peter E. Gradenwitz (en anglais), 1949, reed. Hal Leonard Corporation, 1996.

À la fin de l'époque de Rossi, le centre de gravité de la musique va se déplacer vers la France, notamment en raison d'alliances et de mariages royaux. La Cour de Versailles deviendra ainsi un modèle imité par le monde entier et sa musique n'y fera pas exception. On retrouve ainsi un magnifique exemple de musique hébraïque française – ou, plus précisément, judéo-provençale – dans une cantate composée en l'honneur d'une naissance dans une riche famille de Juifs provençaux, le *Canticum hebraicum*, commandé au compositeur non juif Louis Saladin. À la même époque, un important mouvement musical apparaît dans les communautés juives d'Amsterdam ainsi que dans plusieurs communautés juives du Nord de l'Italie.

Le xviii<sup>e</sup> siècle va rapprocher encore davantage certaines musiques juives nouvelles de l'esthétique musicale européenne<sup>6</sup>. Bien que le rituel de la synagogue demeure attaché à la tradition d'origine orientale et monodique, des changements fondamentaux vont se

<sup>6</sup> Voir l'article sur l'Oratorio « Ester », *Diasporiques* n°31, p. 21.

produire, notamment sous l'influence des musiques d'origine populaire de l'Europe de l'Est. Vers le milieu du siècle, un mouvement religieux révolutionnaire va créer une scission importante dans les communautés juives de cette région, qui aura des conséquences fondamentales sur la musique juive. Il s'agit du mouvement mystique connu sous le nom de *Hassidisme*. Baal Shem Tov, le rabbin fondateur de ce mouvement, opposera à la vision austère, sévère, de l'approche religieuse de Dieu et du monde qui prédominait à cette époque, une attitude positive, enflammée, d'une spiritualité joyeuse. La musique qui va surgir de cette nouvelle vision de la religion, alors fortement présente dans l'enseignement spirituel des Juifs, constitue le point de départ de ce qui deviendra peu à peu la musique *klezmer*, une musique en grande partie instrumentale et nourrie de traditions tsiganes et slaves. L'utilisation du yiddish pour chanter cette nouvelle musique lui donnera son style définitif et caractéristique et gagnera, au siècle suivant, les scènes théâtrales pour donner naissance à la chanson yiddish contemporaine. ■



Di Shpilman Kapelye Ostrowiec, Pologne, ~1905

D.R.



## Gilbert Clémenti, fondeur d'art

Fania Perez

Comme son père et son grand-père, Gilbert Clémenti est fondeur d'art : il reproduit en bronze les sculptures que lui apportent des artistes. Gilbert n'a pas connu Tullio, son grand-père, mais, dans son enfance, il aimait beaucoup se rendre à la Fonderie Mario Bisceglia où Turriddu, son père, était chef d'équipe. Ce qui intéressait surtout l'adolescent, c'était de rencontrer les artistes et de discuter avec eux.

Né en 1941, Gilbert Clémenti commence par étudier le dessin d'art, l'imprimerie et la gravure dans la section artistique de l'École Estienne. Il travaille quelque temps comme imprimeur et graveur en relief puis il entre en 1967 dans la fonderie créée par son père quatre ans plus tôt. Pour être fondeur d'art, il faut non seulement une sensibilité artistique mais aussi connaître et savoir pratiquer les différents actes d'un métier très complexe qui nécessite une bonne connaissance des lois de la métallurgie, une grande habileté manuelle, mais aussi une forte résistance physique (ce qui explique sans doute que peu de femmes exercent cette profession!).

Dans la fonderie Clémenti on travaille à la cire perdue, une technique qui remonte à la plus haute antiquité et qu'on a su adapter aux méthodes les plus modernes. « *Dès lors j'apprends la beauté et la noblesse de ce travail manuel. Avec opiniâtreté, je m'initie à la diversité des opérations de fabrication d'un bronze d'art. J'apprends à mouler, à faire des cires, à maîtriser la fusion du métal ; je me mesure avec ténacité à l'art du ciselage, et je tente de découvrir les recettes secrètes de l'oxydation du bronze* ». En 1977 son père lui confie sa clientèle « *pour qui il lui a tout appris* ».

### Choisir son fondeur

Pour Gilbert Clémenti, le fondeur n'a pas à choisir ses artistes ni à juger de la qualité de leurs œuvres. Il doit accepter toutes les commandes et, dans son travail, se garder de manifester ses goûts, voire ses opinions politiques... À une exception près toutefois : il refuserait d'exécuter des œuvres commémoratives qui seraient contraires à son éthique. C'est au contraire le sculpteur qui, légitimement selon Clémenti, choisit « son » fondeur et lui demande de reproduire en bronze l'œuvre originale qu'il a créée. Fondeur d'art statuaire, il précise : « *Je suis chargé de reproduire des sculptures avec la meilleure technique et la meilleure pratique possibles, je ne suis pas chargé de faire moi-même des chefs d'œuvre. Je laisse ce travail et cet honneur aux créateurs qui viennent me confier leurs œuvres. Le bronze qui sort de l'atelier ne doit pas être forcément le plus beau, mais bien celui que voulait l'artiste* ». Dans la relation sculpteurs-fondeur, « *le fondeur intervient en praticien de la transformation de l'œuvre en bronze, mais il doit toujours laisser l'initiative créatrice au sculpteur. Ce comportement d'homme de l'art, conscient de son expérience mais humble devant l'œuvre qui lui est confiée, est la seule façon d'assurer la pérennité de notre métier.* »

Face au fondeur, l'attitude des sculpteurs est très variable. Certains considèrent que le



D.R.

Gilbert Clémenti et Louis Mittelberg dit Tim.

travail du fondeur se limite à couler un bronze le mieux possible, le plus vite possible... et pour le moindre coût ! Ils se contentent de lui confier leur œuvre le temps de l'opération et de revenir prendre livraison de la copie. D'autres établissent au contraire avec le fondeur une relation fondée sur la compréhension, la confiance et l'entente mutuelles. Ils suivent à la fonderie les différentes étapes du travail. Il leur arrive même parfois d'intervenir directement dans le ciselage et la patine.

Gilbert Clémenti préfère bien sûr la deuxième attitude. Si le modèle est inaltérable (en plâtre, en bois ou en pierre), il demeure la référence, on peut toujours lui comparer le

bronze. Mais si l'œuvre originale est fragile

(en terre cuite ou crue, ou même en mie de pain durcie), elle risque de subir des altérations pendant l'opération et la présence de l'artiste est alors hautement

souhaitable pour négocier d'éventuelles modifications et mener au mieux le travail à son terme.

### Des règles immuables

La reproduction des œuvres d'art est strictement codifiée. À partir de l'empreinte de la sculpture, le fondeur est autorisé à tirer huit exemplaires en bronze, numérotés de 1 à 8, appelés « œuvres originales », et quatre autres exemplaires de référence, portant la mention E.A. (épreuve d'artiste). Autrefois les fondeurs utilisaient des moules en gélatine (un produit qui s'altère assez facilement) et les collectionneurs recherchaient les premiers exemplaires ; depuis l'emploi des élastomères, toutes les reproductions sont identiques et leur valeur marchande est la même.

### Un passé gratifiant mais un avenir incertain

Louis Mitelberg, dit *Tim*, était un ami de Turriddo Clémenti et c'est tout naturellement à sa fon-

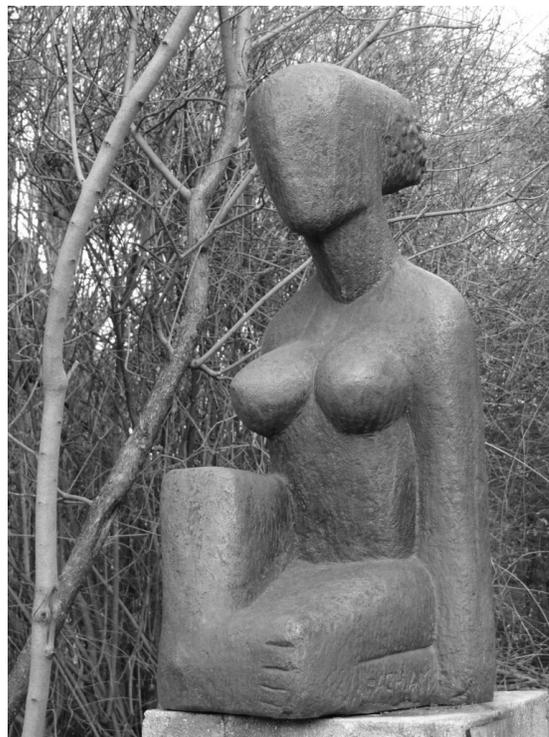
derie qu'il s'était adressé pour réaliser son *Hommage au Capitaine Dreyfus*, sculpture sur laquelle figure la célèbre inscription : « *Si tu veux que je vive, fais-moi rendre mon honneur* ». Ce fut une véritable aventure. De nombreuses personnalités politiques défilèrent à la fonderie pour voir l'évolution du travail, en

l'occurrence le passage de la petite maquette de Tim à une statue haute de cinq mètres. Le bronze, terminé en 1986, attendit deux ans à la fonderie qu'on lui trouve une place, boulevard Raspail. La

cour du Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme en héberge une copie.

De très nombreux artistes ont fait et font actuellement confiance à la Fonderie Clémenti (dont le nom apparaît en tout petits caractères sur leurs bronzes). Si le fondeur d'art est bien reconnu comme quelqu'un fabriquant autre chose que des produits de consommation, Gilbert Clémenti n'en est pas moins inquiet pour son beau métier qui, selon lui, risque de disparaître : « *Il faut chercher de vraies solutions à la formation d'une main-d'œuvre d'art, à la fois enseignée dans les traditions du métier, mais imprégnée également de notions utiles à une connaissance plus large des beaux-arts... Dans le monde de mouvement dans lequel nous vivons, le bronze est devenu trop lourd, trop pérenne. Le vecteur que constituaient les monuments commémoratifs a pratiquement disparu. Les créateurs doivent être soutenus par des collectionneurs pour pouvoir faire appel à un fondeur qui perpétuera leur œuvre... mais où sont désormais les collectionneurs ?* »

Les fils de Gilbert Clémenti ne reprendront pas la fonderie familiale. ■



Achiam, Femme assise, 1982.

Photo Claude Shoshany

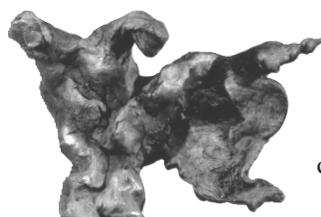


Photo Claude Gaspari



Claude Cehes, Espérance, 1987.



## Eugenia Bekeris : sculpteur et plasticienne argentine

Fania Perez

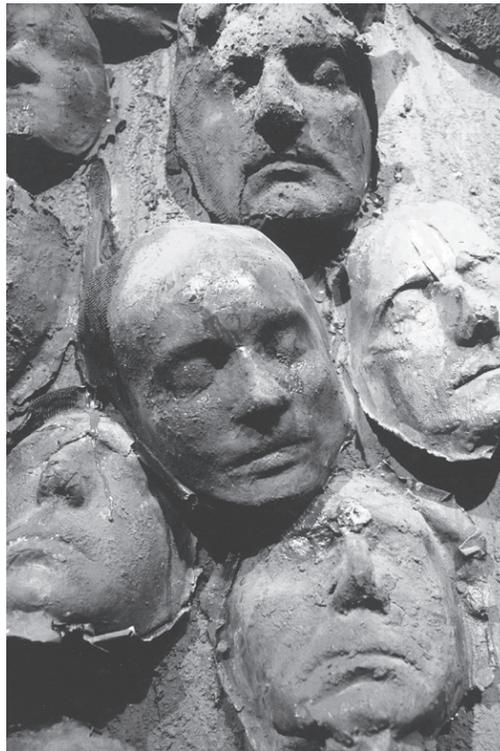
Eugenia Bekeris naît en 1947 à Buenos Aires. Ses parents, originaires d'Europe de l'Est, enfermés dans leur propre souffrance, n'entendent pas celle de cette petite fille et ne répondent pas à ses questions. Pour compenser, l'enfant se met à dessiner. Plus tard, élève à l'École des Beaux-Arts de Buenos Aires, elle manifeste d'emblée son opposition à la dictature et fait même quelques jours de prison. Initialement dessinatrice et créatrice de masques, elle devient ensuite sculpteur et plasticienne.

Dans ses œuvres – dont le sens n'est pas toujours facile à décrypter ! – Eugenia Bekeris nous parle du silence comme d'un véritable assassin. Après s'être attaquée au mur de silence entourant la Shoah, elle travaille actuellement sur celui qui continue d'envelopper les disparus de la dictature argentine.

• *El secreto (Le secret)* est un lieu dans lequel on entre comme dans un temple. Sur les murs on voit des torsos et des visages en terre. Les yeux sont souvent voilés, les bouches, muettes, semblent vouloir rompre le pacte de silence qui leur est imposé. Dans les visages et les corps qui se prolongent les uns dans les autres, on peut lire une histoire d'amour et de mort qui invite à briser le secret qui a entouré ces vies.

• *Testigos (Les témoins)*, présenté sous forme d'un album, est le résultat des recherches effectuées par l'artiste pour retrouver les traces de sa famille, disparue pendant la Shoah.

• *Desentierro (Les exhumations)* est une installation qui évoque des excavations archéologiques. Elle symbolise le chemin parcouru par Eugenia Bekeris pour connaître et se réapproprier le passé : celui de sa famille, mais aussi tout ce qu'elle a enfoui au cours de sa propre vie.



Desentierro (détail)

• *Antimuro, (Antimur)* est une proposition conceptuelle et esthétique du groupe Germinal dont Eugenia Bekeris fait partie. Pour ces artistes, l'art doit créer un lien contre les différentes formes d'élimination. Pas de monuments tournés vers le passé, mais une dénonciation des exclusions actuelles. Ici et là, des gens sont, à cette fin, invités à laisser l'empreinte de leurs mains sur un support d'argile. Accompagnées du nom de leur auteur, ces empreintes sont regroupées et symboliquement tournées vers le sol.

Le travail d'Eugenia Bekeris est un témoignage fort et puissant sur les événements de notre temps. Il renvoie chacun de nous à sa propre histoire. ■

## Les livres

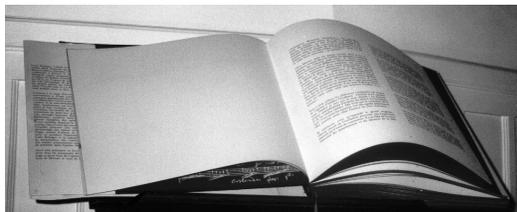


Photo J. Burko

**Maurice Mourier**, *Les Nuits de Narra*, EST, Samuel Tastet éditeur, Bucarest, 2006, (distribué en France par Jean-Michel Place), 342 pages, 18 euros.

Ô ! Seigneur, ouvrez-moi les portes de la nuit  
Afin que je m'en aille et que je disparaisse...  
(Victor Hugo, *Les Contemplations*)

Encore qu'il soit animé par un souffle d'une ampleur épique et qu'il s'achève dans une tonalité voisine de la citation en exergue – « *Qu'au bout de la route, on tombe. Est-ce qu'on tombe vraiment ? Non, pas vraiment : voilà, on a fini.* » – eh ! bien non, ce livre n'est pas d'inspiration hugolienne. Ce serait plutôt à Henri Michaux qu'il ferait songer, à Kafka ou encore au Julien Gracq de *La Presqu'île* et plus spécifiquement encore de *La route*. Pas la moindre trace de transcendance dans cette longue marche de Narra au cœur de la nuit, l'au-delà n'est présent qu'au travers de l'apparition, fugace, de quelques fantômes, tout droit issus de la plus pure tradition du Nô. Nous sommes sans doute au Japon, mais le narrateur ne nous le dira pas. Nous sommes peut-être dans le parc mystérieux, fabuleux, fantasmagorique de la ville de Nara, peuplé de daims, mais nous n'en aurons jamais la confirmation. Nous montons, dans la pénombre puis dans une ombre qui s'épaissit, le long d'une interminable route en lacets, jalonnée de temples, en quête d'un sommet peut-être inaccessible. Nous ne saurons pas plus qui est ou plutôt qui sont Narra, ce ou ces personnage(s) qui se repassent la balle, reprennent le fil d'un récit aux infinies ramifications, avec une fluidité digne de la fascinante virtuosité d'un Luis Buñuel. Nous nous laisserons simplement porter par l'élan poétique d'un authentique romancier qui sait utiliser tout ce qu'il a vu, observé, vécu, le décrire par le menu avec une précision d'orfèvre, pour nous parler, et avec quelle vigueur, quelle tranchante pénétration, de la vie, des choses, de lui et tout autant de nous.

Ce n'est pas un livre des plus gais que *Les Nuits de Narra*. Ni immédiatement accessible.

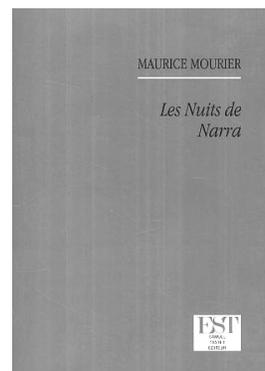
Il faut avoir la patience de l'apprivoiser ou, si l'on préfère, de se laisser apprivoiser par lui. Le lire deux fois peut-être : une première fois un peu vite, en se laissant emporter par le tourbillon de la pensée et des images. Une deuxième fois plus posément, en reprenant son souffle à chaque étape d'une progression aux côtés d'un être qui peut prendre tous les âges – de l'enfance à la vieillesse – mais qui surtout vieillit, qui ne peut résister à l'angoisse de mort qui perle en lui qu'en parlant de cette usure qu'il ressent, de cet ennui qui si souvent l'habite, de cette véritable gangue d'être qui l'enserme et l'étouffe. Sans cette verbalisation salvatrice, on sent que Narra pourrait se recroqueviller jusqu'à disparaître, s'effacer sans même s'en apercevoir ou qu'on s'en aperçoive. Mais il parle, Narra, il faut qu'il parle, et cela même si son interlocuteur – l'individu que le hasard a mis sur son chemin et qui pourrait être lui-même – ne prête qu'une attention incertaine à ce qu'il dit. Il parle, il divague, il délire, intarissable Don Quichotte en mal d'un Sancho Panza ayant la patience de l'écouter ou de faire semblant de le faire.

« *Dans ma vie profonde, il ne se passe jamais rien, dit Louna<sup>1</sup>. Les drames sont venus et m'ont frappé. Cependant ils ont été comme s'ils n'avaient pas été.* ». Que se passe-t-il dans une vie qui mérite vraiment d'être narré ? Seul un poète peut, par ses fulgurances, nous dire ce que nous savons déjà (ou croyons déjà savoir) mais qu'il sait transfigurer au point, parfois, de confiner au sublime. Seul un véritable écrivain peut manier sa langue – notre langue – avec une telle verdeur et parfois une telle violence qu'il nous touche au plus profond de nous-même et, nous faisant passer par le chas de son regard sur le monde et de ses propres fantasmes, nous bouleverser aussi durablement.

Entrez dans *Les Nuits de Narra*. Vous ne regretterez pas ce voyage au cœur de la nuit. Au cœur de vous-même. ■

**Philippe Lazar**

<sup>1</sup> Henri Michaux, *Vents et Poussières*, Karl Flinker, Paris, 1952, p. 9.



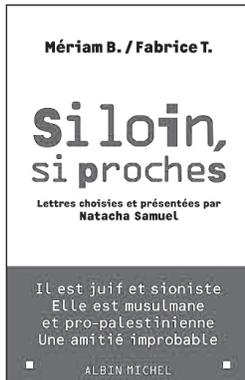
MAURICE MOURIER

*Les Nuits de Narra*

EST  
ÉDITEUR



## Découvrir



**Mériam B., Fabrice T.,** *Si loin, si proches*, Lettres choisies et présentées par Natacha Samuel, Éditions Albin Michel, Paris, 2006, 284 pages, 18,50 euros.

En mai 2003, Emile Shoufani, Arabe israélien et curé de Nazareth, décide d'emmener cinq cents personnes, Juifs et Arabes, à Auschwitz. Mériam, vingt-trois ans, participe au voyage. Musulmane pratiquante, elle porte le voile et se sent très concernée par la cause palestinienne ; elle est étudiante en sciences politiques et vit chez ses parents à Bagneux. À Cracovie, le dernier soir du voyage, elle s'approche d'un jeune homme « qui avait une tête qui revenait vraiment » et lui demande : « *Explique-moi, et prends le temps pour ça, comment tu peux être sioniste et ce que ça veut dire pour toi* ». Fabrice, vingt-cinq ans, vit dans un studio à Paris. Juif pratiquant, il est très attaché à Israël et se dit sioniste ; après une maîtrise d'histoire, il est formateur aux Éclaireurs Israélites de France. Mériam et Fabrice discutent toute la nuit. À leur retour à Paris, Mériam prévient Fabrice « *qu'elle ne va plus le lâcher* ». En juin commence entre eux, par courriel, une intense correspondance par laquelle tous deux cherchent à comprendre de l'intérieur « *le point de vue de l'ennemi* ».

Natacha Samuel a rencontré Mériam et Fabrice lors d'une soirée qui suivait la projection d'un de ses films. « *Ils parlaient fort,*

*riaient, se poussaient de l'épaule... Ils semblaient jouer à provoquer les regards... comme s'ils revendiquaient dans une forme de spectacle le trajet qu'ils avaient déjà accompli l'un vers l'autre...* ». Elle envisage de faire un documentaire sur eux. Ils lui parlent, lui montrent les courriels qu'ils s'envoient quasi quotidiennement depuis leur retour d'Auschwitz. Dans cette succession de messages, Natacha Samuel perçoit la structure narrative d'un livre et leur propose de l'écrire. Mériam et Fabrice hésitent beaucoup avant d'accepter : difficile de dévoiler au public une « parole privée, familière, spontanée, tissée d'émotions à fleur de peau, de *private jokes*, de coups de gueule ». Natacha Samuel parvient à les convaincre, fait un choix au sein de cette vaste correspondance que les protagonistes conservent précieusement. Elle limite sa sélection aux échanges qui ont eu lieu avant la mort d'Arafat, ce que l'on peut un peu regretter.

Avec violence, humour, tendresse, lucidité et surtout avec une maturité politique qui s'affine au cours des échanges, Mériam et Fabrice abordent tous les sujets qui posent problème. Ils ont aussi essayé d'organiser des rencontres avec leurs copains ou leur famille. Pas facile. Mériam écrit « *Ils ne voient pas comment ils pourraient t'apprécier et en même temps ils ont peur de t'apprécier* ». Mériam et Fabrice semblent avoir dépassé cette peur et le livre est très beau. ■

Fania Perez

### Un livre raciste et antisémite publié sous couvert du logo du Parlement Européen !

L'Association européenne pour la défense des droits de l'homme (AEDH) vient d'attirer l'attention sur la publication, le 14 février dernier, par un député européen polonais, Maciej Giertych, d'un ouvrage raciste, antisémite et xénophobe. « Inquiète de la montée du populisme en Europe », l'AEDH demande aux parlementaires européens « de proposer les mesures appropriées qui conduisent à la condamnation de cet ouvrage et de son auteur ».

Le Cercle Gaston-Crémieux a fait parvenir le 24 février au président de l'AEDH un message dans lequel il est notamment dit « qu'il est absolument scandaleux que cet ouvrage ait pu être présenté et que sa promotion ait été faite en utilisant le logo du Parlement Européen. Le respect de la liberté d'expression, y compris dans ses errements dès lors qu'ils ne sont pas interdits par la loi, ne saurait justifier l'usage parfaitement abusif de tels procédés. Nous espérons que le Parlement Européen réagira aussi vigoureusement que vous-mêmes, et avec efficacité. Nous vous apportons notre complet soutien dans les efforts que vous avez engagés contre cette détestable opération, que vous avez condamnée avec les mots qui conviennent. Il faudrait maintenant que les autorités communautaires agissent dans le même esprit ». ■

## Récit

# Les Juifs de Buenos Aires

Muriel Klein-Zolty

Lorsqu'on quitte la campagne argentine pour pénétrer dans la mégapole de Buenos Aires, le contraste est saisissant. On est happé par le bouillonnement d'une capitale hydrocéphale, surpeuplée, polluée, trépidante, avec ses cartoneros, ses mendiants, ses gratte-ciel et ses spots publicitaires. Alors que notre cheminement dans la pampa était placé sous l'égide de l'absence<sup>1</sup>, à Buenos Aires nous avons rencontré une communauté vivante, forte de 250 000 âmes (sur les quelque 300 000 Juifs vivant en Argentine). Nous avons eu un aperçu de ses contradictions, de ses difficultés, de sa vitalité. De la richesse de nos échanges, retenons quatre grandes thématiques, classées selon une chronologie historique.

### L'immigration juive Buenos Aires<sup>2</sup>

Dès 1860, il existe à Buenos Aires une communauté juive d'un millier de personnes, composée de commerçants originaires d'Europe occidentale. Mais l'immigration de masse des Juifs de l'Em-

<sup>1</sup> Comme l'écrit Jacques Burko dans *Diasporiques* (n°40, décembre 2006, p. 11), si les immigrants juifs ont laissé des traces innombrables dans les villages qu'ils ont construits, aujourd'hui il n'y reste pratiquement pas de Juifs. Dès 1930, ils ont vécu un phénomène d'exode rural et de promotion sociale et se sont installés en ville, essentiellement à Buenos Aires

pire tsariste ne commence qu'à la fin des années 1880, sous l'effet de la politique de l'État argentin qui ouvre ses portes aux Européens, même à ceux qui n'ont pas les moyens de payer leur traversée. Les plus pauvres choisissent donc l'Argentine plutôt que les États-Unis.

Fuyant la misère et les pogroms, entre 200 000 à 250 000 Juifs de l'Empire tsariste s'établissent en Argentine entre 1890 et 1930. La plupart s'installent dans la capitale. Contrairement aux Juifs recrutés par la JCA<sup>3</sup> pour peupler la Pampa (environ 40 000) et dont l'immigration s'est déroulée de manière organisée, ceux de Buenos Aires sont en général arrivés par leur propres moyens, dans le cadre d'une décision individuelle et spontanée. Ils se regroupent dans le quartier *Once*, les hommes trouvent un emploi de travailleur de force ou d'ouvrier dans l'industrie. Tous connaissent une extrême pauvreté.

Dans ce nouvel environnement de *porteños*<sup>4</sup>, où se

<sup>2</sup> Nous sommes au Yivo (voir encadré p. 50) où nous écoutons Eliahou Toker, poète et écrivain, nous dresser un historique de l'immigration juive à Buenos Aires. Le lendemain, dans les locaux de l'Amia, un exposé de la sociologue Ana Weinstein complètera ce panorama.

<sup>3</sup> La « Jewish Colonisation Association » fondée en 1891 par le Baron de Hirsch. Voir à ce sujet l'article de Jacques Burko (*Diasporiques*, n° 40, p. 12).

<sup>4</sup> Habitants de Buenos Aires.

mélangent Italiens, Espagnols, etc., ils créent des réseaux d'entraide (*Landmanschaften*) et des réseaux de sociabilité religieux, politiques et culturels. Beaucoup sont fortement politisés et adhèrent à des associations spécifiquement juives (*bundistes*, *poale sionistes*) ou rejoignent les partis politiques argentins (anarchistes, communistes). Jusqu'à la guerre de 1914, le courant anarchiste est fortement représenté dans les masses juives de Buenos Aires, à tel point que le quotidien de ce mouvement, *La Protesta*, publie tous les jours une page en yiddish. Puis, après la guerre, le communisme devient un courant dominant.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, un très fort réseau journalistique, souvent en langue yiddish, reflète les différentes options idéologiques. « Un élément essentiel que les Juifs ont apporté à l'Argentine est le journalisme, nous explique Ivan Bartolucci, notre guide. Cela tient à la tradition du journalisme yiddish ».

Une vie culturelle très active se développe. Ainsi existe-il à Buenos Aires cinq théâtres yiddish jusqu'aux années 1960. « Entre 1920 et 1940, 2 000 livrets de théâtre yiddish ont été édités », souligne

Ce récit fait suite à celui écrit par Jacques Burko dans le précédent numéro de *Diasporiques* (p. 11-15) : *Les paysans juifs d'Argentine*. L'encadré de la page 50 rappelle l'origine de l'un et l'autre article.



Sylvia, archiviste au Yivo

Photo J.-F. Lévy



### Rectificatif

Jacques Burko nous a fait part d'un courrier reçu d'Ivan Bartolucci au sujet de l'article qu'il a publié sous le titre *Les paysans juifs d'Argentine* dans le précédent numéro de *Diasporiques*. Son correspondant s'étonne que son rôle personnel dans l'organisation de ce voyage d'études n'ait été mentionné ni dans le court texte de présentation de l'article ni dans l'article lui-même ni à propos des photos l'illustrant. Il fait ainsi remarquer que la photo de la page 11 omet de mentionner son nom (alors qu'il est assis aux côtés de Jorge Goldenberg) et il signale aussi que la légende de la photo de la page 12 est erronée : il s'agit du guide de la synagogue de Novibuco et non de celui de la colonie Villa Dominguez. En plein accord avec Jacques Burko, nous lui donnons bien volontiers acte de ces remarques légitimes.

La rédaction

Sylvia Lanceman, archiviste au Yivo.

Mais l'immigration juive à Buenos Aires possède aussi ses zones d'ombre. Myrtha Shalom, auteur d'un livre sur la traite des blanches, nous raconte l'épopée de plusieurs milliers de jeunes filles juives d'Europe de l'Est, importées en Argentine par des proxénètes juifs qui leur promettent le mariage. Ils œuvrent avec l'aval des forces de police argentines, dans le cadre de l'association *Zvi Migdal* qui, depuis 1904, a son siège à Buenos Aires et la couverture légale d'une société juive d'entraide. Au recensement de 1914 ils figurent comme commerçants et les prostituées juives comme couturières ! Face au scandale de la traite des blanches, la communauté juive réagit. Les proxénètes subissent des mesures d'ostracisme, ils sont contraints de créer un cimetière à part dans la banlieue et, à plusieurs reprises, le théâtre yiddish leur refuse l'entrée. Pourtant, ces actions s'avèrent inefficaces pour intimider réellement la pègre. Le réseau de prostitution ne sera en fait démantelé qu'en 1930, un des rares effets

positifs du coup d'État militaire et du climat de puritanisme qu'il a engendré !

Si l'immigration en provenance de l'Empire tsariste est majoritaire, il existe également une petite communauté sépharade, qui représente 10 % des Juifs argentins. Les premiers immigrants sépharades en provenance du Maroc, de la Syrie, de Turquie arrivent à Buenos Aires dans les années 1880, nous explique-t-on au CICSEF<sup>5</sup>. Une deuxième vague les suit, après la chute de l'Empire ottoman. Leur connaissance du judéo-espagnol a favorisé leur intégration dans un contexte culturel hispanophone. À l'exception de quelques centaines de Juifs fuyant l'Allemagne nazie et qui seront encore accueillis en Argentine un peu plus tard, l'immigration de masse s'achève dans les années 30 avec la crise mondiale et l'application d'une législation restrictive par la dictature du général Uriburu. Une série de généraux nationalistes se succèdent alors au pouvoir jusqu'à l'élection de Peron en 1946.

### L'après guerre et le péronisme

Sympathisant des nazis, Juan Peron, qui a fait ses classes en Italie mussolinienne et en Espagne franquiste, a exercé de 1946 à 1955 puis de 1973 à 1974<sup>6</sup> une dictature teintée de populisme. Mais, en raison de ses réformes sociales massives, il n'a pas laissé que des souvenirs négatifs et le péronisme demeure un des

grands mythes de la société argentine. Mouvement complexe et contradictoire, il recouvre une grande partie de la vie politique, de la gauche à la droite.

Dans les années d'après-guerre, la communauté juive consolide son processus d'intégration. Certes l'accueil des nazis (environ un millier) par Peron suscite-t-il son inquiétude et son indignation. Mais sa vitalité, entre 1950 et 1970, n'en est pas pour autant affectée : « Les Juifs n'ont jamais été aussi nombreux que pendant cette période. On en comptait alors entre 350 000 et 400 000, vivant en majorité à Buenos Aires », rapporte la sociologue Ana Weinstein. Les témoignages s'accordent pour décrire une communauté foisonnante, à la fois sur le plan culturel et politique. « Dans les années 1950-1960, le judaïsme laïque de gauche yiddishiste est florissant. Celui-ci est favorisé par l'existence d'un réseau scolaire d'écoles en langue yiddish », dit Ester Szwarc, professeur de yiddish au Yivo. Par ailleurs, les Juifs sont fortement représentés dans les partis de gauche, du communisme au trotskisme. Parallèlement, à partir des années 1960, la communauté juive poursuit un processus de mobilité sociale, de déprolétarianisation. Elle accède à une certaine prospérité (on constate l'émergence d'une classe intellectuelle et d'une bourgeoisie).

Pourtant, progressivement, s'amorce un lent déclin du judaïsme yiddishiste, pour des raisons à la fois sociales et politiques. « Dès les années 1960, le yiddish perd sa base sociale. Ce n'était plus la langue parlée à la maison », nous déclare Jorge Goldenberg, dramaturge. Un inévitable

<sup>5</sup> Le Centre d'Investigation et de Diffusion de la Culture Sépharade, où nous sommes accueillis par Hélène Gutkowski, spécialiste de l'histoire des Juifs sépharades.

<sup>6</sup> Entre les deux dates, des dictatures militaires de droite se sont succédées en Argentine.



Photo J.-F. Lévy

Ivan Bartolucci, notre guide argentin

table processus d'assimilation culturelle est en germe. Celui-ci n'est pas spécifique à l'Argentine mais il repose, dans ce pays d'immigration, sur un fondement idéologique. « Dès les années 1960, on voit apparaître une idéologie patriotique du *melting pot* et du renouveau culturel. On parlait alors de fusion de population, d'*argentinité*. Cette idéologie, visant à rompre avec le Vieux Continent, a été l'un des éléments entraînant le déclin du yiddish » témoigne Ester Swarc, qui se bat aujourd'hui pour perpétuer l'usage de cette langue. L'autre cause du déclin du yiddish est l'essor du sionisme politique. « Sous l'influence de l'État d'Israël, dès la fin des années 1970 les cours de yiddish sont remplacés dans les écoles juives par l'apprentissage de l'hébreu », nous dit-elle.

Sur le plan politique, on assiste à l'affaiblissement progressif du judaïsme de gauche. L'audience du parti communiste diminue dès la fin des années 1960, à la fois pour des raisons sociales et politiques et, à partir des années 1970 et encore plus des années 1980, avec l'arrivée du néolibéralisme, « la communauté juive entame un virage à droite » constate Jorge Goldenberg.

Un dernier sursaut est donné par l'adhésion de nombreux jeunes Juifs à un nouveau mouvement contestataire qui ébranle la société argentine des années 1970 et 1980. Se réclamant d'un péronisme critique, ce mouvement, d'où sont issus les *Montoneros*<sup>7</sup>,

<sup>7</sup> Mouvement d'extrême gauche, apparu en 1970, qui a par moments préconisé la lutte armée.

<sup>8</sup> N'oublions pas, toutefois, qu'en 1955 l'aviation militaire bombarde la Plaza de Mayo, faisant des milliers de victimes.

élabore une mine d'idées et d'expériences alternatives. Ce mouvement subira de plein fouet la répression durant la dictature militaire.

## Les Juifs sous la dictature militaire

Si Peron (et les militaires qui lui ont succédé de 1955 à 1973) a persécuté ses opposants, cette persécution est restée relativement modérée au cours de cette période<sup>8</sup> comparativement à la terreur d'État qui commence à son retour au pouvoir en 1973-1974 et surtout au cours du gouvernement de sa veuve, Isabel Peron (1974-1976)<sup>9</sup>, pour atteindre son point culminant durant la première dictature militaire (celle de Videla). De 1976 à 1983, ce sont les années de plomb, au cours desquelles disparaissent quelque 30 000 personnes.

Deux témoins de cette période, Herman Schiller et Félix Kaufman, nous parlent de leur engagement. Le premier a été le fondateur d'un journal juif défendant les droits de l'homme, *Nouvelle Présence*, journal qui a pu échapper à la censure et tirer 500 numéros à 20 000 exemplaires. Le deuxième a été emprisonné et a subi la torture. Tous deux s'accordent à nous dire que la dictature n'a pas eu ouvertement, à l'égard de la communauté juive, une attitude antisémite. Mais, selon eux, les raisons de cette retenue sont purement pragmatiques. « Les militaires avaient besoin de l'appui de Washington et donc n'ont pas affiché leur antisémitisme ». Cependant « quand les militaires avaient affaire

<sup>9</sup> Recherchée par la justice argentine, Isabel Peron vient d'être arrêtée en Espagne où elle réside depuis 1981.



Photo J.-F. Lévy

à un Juif de gauche, ou simplement à un Juif exprimant une opinion jugée subversive, ils se rattrapaient ». Félix Kaufman évoque « la rage antisémite » de ses bourreaux. « Les insultes antisémites fusaient. Sur les 30 000 disparus, on compte 10 % de Juifs alors que ces derniers ne représentent que 1 % de la population globale ».

Cet antisémitisme s'explique en partie par l'influence du nazisme sur l'armée et l'extrême droite argentine. S'il existait des tendances antisémites dans la société argentine avant le nazisme, alimentées par l'Église catholique, selon Herman Schiller « l'idéologie nazie a infiltré l'armée argentine dès les années 1930. Ce lien ne s'est pas démenti et, par la suite, les nazis sur le territoire argentin ont aidé l'armée dans la répression. La dictature était philonazie ». Herman Schiller et Félix Kaufman déplorent tous deux la faillite des autorités religieuses juives et des institutions communautaires qui « par prudence ou par lâcheté » se sont « compromises avec la dictature ». Un



Depuis quelques années, le cercle Wladimir Rabi<sup>1</sup> organise des voyages de mémoire et d'étude sur les traces de diverses communautés juives. Jusqu'à présent, notre destination de prédilection a été l'Europe de l'Est. Nous nous sommes ainsi rendus consécutivement en Pologne, Hongrie, Ukraine occidentale, accomplissant une quête douloureuse du passé. Après ces voyages pèlerinages sur les lieux du massacre, dans des régions de malheur, peuplées d'absences juives, nous avons choisi en 2006 une destination plus légère, l'Argentine. Nous savions bien sûr que notre quête transatlantique nous confronterait aussi à des ombres, aux disparus de la dictature, à la misère. Mais nous échapperions cette fois-ci aux méandres du passé. Nous partions dans un pays d'immigration, de rêve millénariste, du côté du soleil et du tango.

Deux groupes composés d'une trentaine de membres chacun ont ainsi, pour quinze jours, au mois de novembre et au mois de décembre, mis le cap sur l'Amérique du Sud. Cette aventure a été possible grâce à quatre personnes : André Kosmicki et Lloïca Czackis, qui ont pris en charge l'infrastructure et la logistique, préparé les rencontres avec diverses personnalités ; Paule Ferran et Ivan Bartolucci qui ont accompli un travail de prospection dans les colonies juives de la pampa. Le dévouement d'André, l'érudition et le dynamisme d'Ivan, argentin d'origine, qui nous a servi de guide, ont séduit tous les participants. L'autocar, ce vecteur d'un nouveau nomadisme dans lequel nous avons parcouru quelque trois mille kilomètres de pampa, est un lieu propice à d'interminables réflexions sur l'identité juive, argentine, laïque. Dans cette sorte de *shtetl* ambulant nous avons vécu des moments extraordinairement riches en émotions, échanges, réflexions. Comme dans les innombrables conférences qui ont émaillé notre séjour.

Dans le précédent numéro de *Diasporiques*, Jacques Burko a largement développé l'un des aspects les plus émouvants de notre voyage : notre découverte de la pampa et de ses traces juives. Il a retracé les détails de cette épopée qu'a été la colonisation des terres agricoles par les Juifs venus de Russie entre 1887 et les années 30, suite à l'entreprise du baron de Hirsch. Dans celui-ci, c'est notre séjour à Buenos Aires et notre rencontre avec de nombreux protagonistes de la communauté juive qui sont évoqués. Nous avons notamment été reçus au Yivo (Institut de recherches culturelles yiddish créé à Vilnius en 1925 et à Buenos Aires en 1929) et à l'AMIA (Organisme de services communautaires qui fédère les différentes tendances du judaïsme argentin).

Notre incursion en Uruguay et notre rencontre avec des Juifs de Montevideo pourraient faire l'objet d'une troisième et dernière chronique. ■

M.K.-Z.

<sup>1</sup> Cercle Wladimir Rabi, 10 rue des Francs-Bourgeois, 67000 Strasbourg. ☎ 03 88 22 96 24.

Voyages à venir : [www.valiske.com](http://www.valiske.com)

rabbin, pourtant, a dérogé à cette attitude attentiste : Marshal Meyer, d'origine new yorkaise, fondateur du mouvement *massorti*<sup>10</sup> en Argentine et d'un séminaire rabbinique latino-américain. « Il est le seul à avoir adopté une attitude courageuse. C'est le seul qui ait osé, dans

<sup>10</sup> Courant qui se situe entre le judaïsme réformé et le judaïsme orthodoxe et qui vise à conjuguer tradition et innovation.

sa synagogue, attaquer la dictature, et ses discours ont été publiés dans notre journal. Par la suite, certains athées du journal ont commencé à aller à la synagogue chez Marshal Meyer », ajoute Herman Schiller. Aujourd'hui, la communauté juive commence tout juste à faire son autocritique et à sortir de la chape de plomb qui l'a enfermée dans le silence. Cette amorce d'un travail de mémoire s'intègre, à une plus grande échelle, dans celui de l'ensemble de la société argentine qui, depuis 2002, a abrogé les lois d'immunité protégeant les militaires tortionnaires.

« La dictature m'a paradoxalement permis de retrouver mon identité juive. Elle s'est révélée à moi dans la nudité. Tu es juif, tu es marqué, tu es mis à nu. C'est dans la nudité imposée par les tortionnaires que j'ai compris que j'étais juif ». Ces paroles de Félix Kaufman nous ont tous profondément marqués.

### La communauté juive depuis le retour à la démocratie

Depuis le retour à la démocratie, la communauté juive a été ébranlée par deux attentats meurtriers : celui qui a visé l'ambassade d'Israël, le 17 mars 1992, qui a fait 29 morts et 250 blessés, et celui dirigé contre le bâtiment de l'Amia, le 18 juillet 1994, qui a fait 87 morts et 100 blessés. Ces deux attentats ont créé un sentiment d'insécurité d'autant plus prégnant que leurs auteurs n'ont pas été identifiés. Deux thèses s'affrontent, qui semblent épouser des clivages politiques. Si la piste iranienne est la plus fréquemment invoquée, selon Félix Kaufman, « il n'y a

aucune preuve dans le dossier de la présence d'Iraniens au moment des faits. D'après l'Apénia (une association de victimes), les coupables sont bien des Argentins, d'extrême droite ».

Un autre traumatisme résulte de l'irruption de la crise économique qui a ravagé l'Argentine de 2000 à 2003, conséquence d'une privatisation à outrance. « 40 000 Juifs ont eu recours à une aide financière émanant d'institutions juives, plus de 10 000 Juifs sont partis à l'étranger, en Espagne, aux États-Unis, le plus souvent en Israël, durant ces années de crise », dit la sociologue Ana Weinstein.

Pourtant, malgré la profondeur de ces traumatismes, se dégage chez nos informateurs un très fort sentiment de reconnaissance à l'égard de l'Argentine. « L'Argentine a été une terre d'accueil pour nos grands-parents. Elles nous a permis d'échapper à l'horreur de la Shoah ». « Nous avons construit ce pays dans lequel nous nous sommes intégrés et nous l'aimons. Notre identité argentine est très forte ». Si le sionisme semble être aujourd'hui l'idéologie majoritaire parmi les Juifs, « il s'agit d'un sionisme sentimental qui ne nous empêche pas d'aimer l'Argentine et de ressentir un patriotisme pour ce pays » explique Ana Weinstein. Sur les 16 000 Juifs partis à l'étranger depuis la dictature (6 000 pendant la dictature, 10 000 pendant la crise économique), un certain nombre reviennent. C'est le cas de Félix Kaufman. « En sortant de prison, je suis allé à Paris. Mais je regrettais l'Argentine et je suis rentré au pays ».

Aujourd'hui la vitalité de la communauté juive de Buenos

Aires est indéniable. Ainsi l'AMIA, dont le nouveau bâtiment reconstruit frappe par son aspect moderniste, joue un rôle non négligeable dans le domaine éducatif et social. Ainsi les écoles juives attirent de nombreux enfants, dans un contexte de crise du système éducatif public. Ce qui ressort avant tout, c'est le caractère pluraliste du judaïsme religieux : présence d'une synagogue syrienne, importance du mouvement *massorti*, etc.

En ce qui concerne les associations juives laïques et (ou) politiquement engagées à gauche, elles sont présentes à Buenos Aires. Ainsi le centre laïque juif Tsavta (de tendance *Hashomer Hatzair*) a un certain rayonnement et prépare notamment des enfants à une Bar Mitsvah laïque ; ainsi le mouvement Yok organise des conférences ; ainsi le Yivo gère de nombreuses activités culturelles et notamment des cours de yiddish. « Au Yivo, il y a 150 élèves, dont des élèves non-juifs, relate Ester Szwarc. Les motivations principales sont de garder les racines. Il y a aussi des étudiants en art ou en philosophie qui contestent les dérives de la mondialisation ». Rien de comparable bien sûr au « bouillonnement culturel » d'il y a quelques décennies. Aujourd'hui les nombreuses bibliothèques yiddish, trace d'un passé immémorial, n'ont pratiquement plus de lecteurs et les théâtres yiddish n'existent plus. Quant à la gauche juive, elle est minoritaire. « Il y a cinquante ans, se souvient Herman Schiller avec émotion, la gauche juive était très puissante. Maintenant elle est réduite à la portion congrue. Aujourd'hui la communauté juive est majo-

ritairement à droite, qu'il s'agisse de position par rapport à la politique israélienne ou de politique intérieure argentine ».

Si cette évolution de la communauté se retrouve dans d'autres pays, elle est accentuée en Argentine par un contexte de crise de la gauche en général. Pour Jorge Goldenberg, « Entre le libéralisme du gouvernement et les partis d'extrême gauche, il n'y a pas de parti de gauche bien crédible ».

On sent chez les Juifs de gauche que nous avons rencontrés l'expression d'une sorte de mal être, un sentiment de marginalité. « Aujourd'hui, les Juifs de gauche sont marginalisés des deux côtés, d'une part par la communauté juive mais aussi par un nouvel antisémitisme qui a envahi insidieusement la société argentine et malheureusement aussi la gauche », déplore Herman Schiller. Cet antisémitisme prendrait trois formes. Il résulterait d'abord du fond traditionnel d'idéologie de droite, perceptible dans l'armée et dans la police et qui continue de menacer la démocratie argentine. Il serait – forme nouvelle – alimenté comme en Europe par la politique israélienne. Et enfin, plus spécifique de l'Amérique du Sud, il résulterait de l'influence de Chavez, le leader populiste et antisémite du Venezuela. « Par anti-américanisme, les classes pauvres argentines soutiennent Chavez, appuient l'Iran contre les États-Unis. Elles risquent de déraiser vers l'antisémitisme », explique Ana Weinstein. Ce nouvel antisémitisme a eu des répercussions sur les Mères de la Place de Mai, qui se sont scindées en deux groupes.

Pourtant, pour inquiétant qu'il soit, cet antisémitisme ne doit pas être surestimé. Le philosémitisme de beaucoup d'Argentins n'en reste pas moins prégnant. Une nouvelle expression de la judéité est même en train d'émerger : des initiatives individuelles et politiques valorisent le patrimoine juif et tendent à reconnaître explicitement l'apport des Juifs à l'Argentine. Parallèlement, une nouvelle idéologie prend corps, qui, en reconnaissant les cultures spécifiques, permet à la communauté juive d'affirmer sa visibilité. « Aujourd'hui, constate avec satisfaction Ester Szwarc, l'idéologie de l'argentinité et de l'éradication des différences n'a plus le vent en poupe. Maintenant, les différentes cultures sont valorisées et reconnues dans l'espace public. On y parle notamment des Juifs et les Juifs peuvent s'affirmer comme tels ». ■



Photo J.-F. Lévy

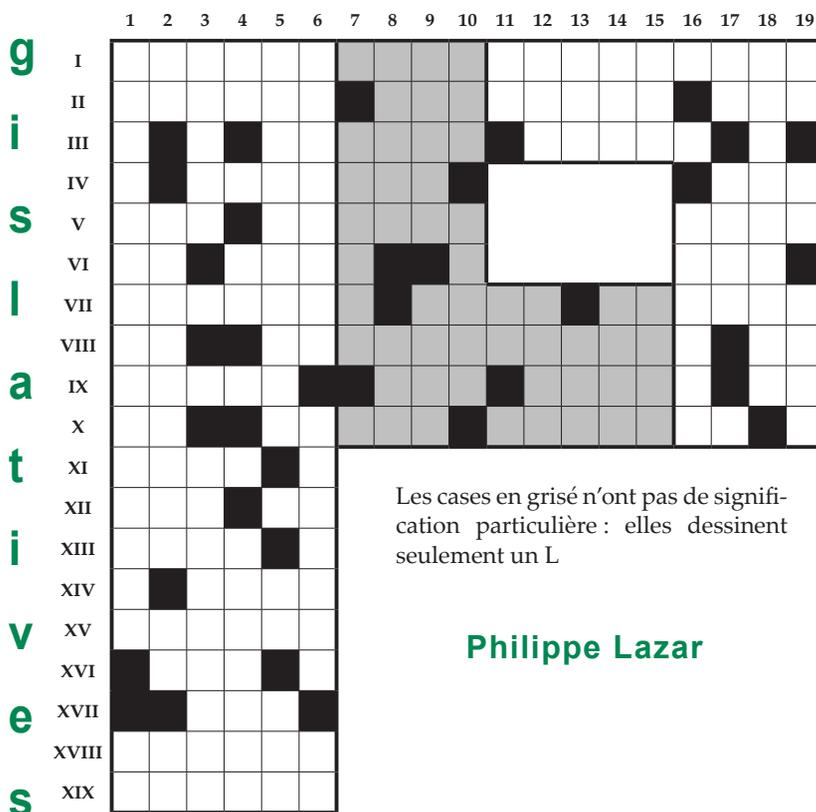
Dans la cour de l'AMIA, sculpture de Yaacov Agam à la mémoire des victimes de l'attentat de 1994



# Convivialité

L

## Présidentielles



Les cases en grisé n'ont pas de signification particulière : elles dessinent seulement un L

Philippe Lazar

### Horizontalement

- I – Nous prive hélas de la République moderne chère à Mendès.
- II – Petit mulet. Production insuffisante de déchets liquides. Lui et elle.
- III – Censés concourir à l'expression du suffrage. Pas nécessairement tristes mais inquiétants quand ils le sont.
- IV – La finalité de toute élection. Sur le bec des candidats malheureux.
- V – On ne peut pas être et l'avoir. Volumes standards. Dénonce à l'indignation.
- VI – Négation. Dont on peut se moquer mais seulement pour moitié. Sert à décocher.
- VII – Nourrit sans risques bien des discours électoraux. Dans la France profonde. Choix incontournable pour les (é)lecteurs de *Diasporiques*.
- VIII – Au cœur d'un gamin de Paris. L'emportent largement sur les promesses électorales. Personnel.
- IX – Bien huilée. Personnels. Ne coulent que périodiquement. Vient d'avoir.
- X – Interjection enfantine. Échange peu amène. À bouclettes.
- XI – Rejeter.
- XII – Quête d'images intimes. Oui au Sud.
- XIII – On lui a préféré cinq.
- XIV – Faisaient rougir même les royalistes.
- XV – Prise de passion.
- XVI – Ainsi en est-il.
- XVII – Note.
- XVIII – Ébruite sans discrétion.
- XIX – Transporte en vers comme en prose.

### Verticalement

- 1 – Échappatoire à toute trahison électorale. Complète le cours.
- 2 – Et puis c'est comme ça, dit l'enfant ! Produit ce que nous consommons. Parti royaliste. Aussi bien dans le chaos que dans un cahot.
- 3 – Certains arguments électoraux recherchent cette cible. Façon d'échapper aux engagements radicaux.
- 4 – Inicie toute idée. Gai participe. Travaux d'aiguilles.
- 5 – Formes de démagogie. Vient d'être. Poème d'antan.
- 6 – Habitude héritée du passé. Rendus potentiellement responsables. Personnel.
- 7 – Cuites au four.
- 8 – Partager la terre. Au milieu des vestons.
- 9 – Déléguer un pouvoir. Pas mal du tout.
- 10 – Posas. Fis fi de la gabelle.
- 11 – Le cœur d'un don posthume. Préposition.
- 12 – Académies. Célèbre maison de couture.
- 13 – Sélection organisée. Relatif.
- 14 – On ne peut en manquer, c'est vital ! Lieux de passage.
- 15 – Crie dans les bois. Poète d'antan.
- 16 – Un mot cher à tous les candidats consultant des sondages.
- 17 – Personnel. Lieu élégant de promenade.
- 18 – Notre république n'est pas loin d'en être une.
- 19 – Préposition. Scène d'Extrême-Orient. Ont su gagner le cœur des électeurs.

# Diasporiques

## Bulletin d'abonnement

**ATTENTION :** si vous êtes déjà abonné(e), ce bulletin ne vous concerne pas ; si vous êtes en fin d'abonnement, vous serez prévenu(e) par une lettre insérée dans la revue.

Le présent bulletin d'abonnement doit être renvoyé, dûment rempli, à  
Jean-François Lévy, 2, avenue Jeanne, F - 95600 Eaubonne

Nom, Prénom(s)

Adresse postale :

Adresse électronique :

Tel : Dom :

Portable :

Bureau :

- Je souhaite m'abonner à *Diasporiques* (cocher)  pour un an  pour deux ans
- Je règle le montant de l'abonnement en suivant les indications données ci-dessous.

**Montant annuel de l'abonnement** (quatre numéros) :

Zone	Abonnement normal	Abonnement de soutien
France	25 euros	35 euros ou plus
Union Européenne et Suisse	30 euros	40 euros ou plus
Reste du monde	35 euros	45 euros ou plus

### Mode de paiement :

- **France :** chèque bancaire ou postal à joindre au bulletin, à l'ordre du Cercle Gaston-Crémieux-Diasporiques
- **Belgique :** virement bancaire à effectuer auprès de Henri Liebermann, compte n° 750-9064356-58, mention « *Diasporiques* »
- **Suisse :** virement bancaire à effectuer auprès de Massimo Sandri, Banque cantonale vaudoise, compte n° 5006.66.86, mention « *Diasporiques* »
- **Autres pays** (Autres pays européens et reste du monde) : virement bancaire à effectuer au compte du Cercle Gaston-Crémieux :

IBAN	Code banque	Code guichet	N° de compte	Clé RIB
FR53	30041	0001	1070730T020	78

Date et signature :

### Personnes de votre connaissance susceptibles de s'abonner :

Nom

Prénom(s)

Adresse postale :

Adresse électronique :

Tel : Dom :

Portable :

Bureau :

Nom

Prénom(s)

Adresse postale :

Adresse électronique :

Tel : Dom :

Portable :

Bureau :





## Appel à nos ami(e)s lectrices et lecteurs de Diasporiques

La revue *Diasporiques* est essentiellement servie par abonnements. Depuis quelque temps, elle est également disponible dans un certain nombre d'établissements et de librairies, ce qui lui assure un bien nécessaire surcroît de visibilité. C'est le cas notamment, à Paris, du Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, du Mémorial de la Shoah, de la librairie Compagnie, de la Hune ou encore de la librairie L'Alinéa à Bayonne.

Ami(e)s qui vivez ailleurs qu'à Paris, que ce soit en France ou dans d'autres pays, seriez-vous disposé(e)s à prospecter certaines grandes librairies de vos villes afin de leur proposer un dépôt-vente de quelques exemplaires de notre revue ? Ceci impliquerait simplement de votre part de leur apporter personnellement une fois par trimestre la nouvelle livraison et de reprendre alors les invendus. Celles et ceux d'entre vous qui seraient prêts à effectuer cette tâche sont prié(e)s de prendre contact avec Georges Wajs, par courriel ([georges.wajs@wanadoo.fr](mailto:georges.wajs@wanadoo.fr)), par téléphone ((33) 1 46 70 01 31) ou éventuellement par lettre (69 avenue Danielle Casanova, F-94200 Ivry sur Seine). Il leur donnera alors toutes les précisions nécessaires.

Par avance un grand merci !

Le collectif de rédaction



# Diasporiques

## In this issue of *Diasporiques*

The first issue of *Diasporiques* for 2007 opens with a fascinating interview of Hélène Cixous (p. 4) who takes us to both sides of the Mediterranean sea, where the Ashkenazic and Sephardic worlds meet. Further on, we listen to Stella Baruk who also talks about her mediterranean childhood, « in french but not in France » (p. 29).

We duly greet the fiftieth anniversary of the Treaty of Rome (p. 3). The question of what we wish to place under the term European « federation » remains open today and Louis Le Borgne enlightens us on how Canada is tackling this question (without in his eyes solving the matter) (p. 15). The place of the Jews amidst the nation-states continues at the same time to get people thinking and on this topic, we oppose the open ideas of Edgar Morin (p. 20) and the closed ones of Jean Claude Milner (p. 21). The background of the socio-historical and cultural roots of secular and diasporic jewishness particularly interests us, the project of a meeting devoted to the question is taking shape (p. 56).

Further we invite our readers to think about two items of short stories, both of them poignant but on very different registers, the first by Régine Dhoquois-Cohen (p. 31) and the second by Jean Salmona (p. 33) ; to be discovered are the works of a musician who survived Auschwitz, Simon Laks (p. 37) ; those also of a caster, Gilbert Clementi (p. 42) and of a sculptress, Eugenia Bekeris (p. 44) whose talents are revealed to us by Fania Pérez. The musicologist Hector Sabo initiates us to the origins of jewish music (p. 39). Muriel Klein-Zolty picks up the pen after Jacques Burko to share with us the discovery they made during their recent journey to Argentina (p. 47).

As for as the centre pages are concerned they initiate, as promised, a new series of inserts devoted on this occasion to the founding myths of humanity. ■

### Diasporiques

postmaster@diasporiques.org  
Sites : www.diasporiques.org  
www.diasporiques.eu

### Le Cercle Gaston-Crémieux

postmaster@cercle-gaston-cremieux.org  
Sites : www.cercle-gaston-cremieux.org  
www.cercle-gaston-cremieux.eu

## Solution des mots croisés du numéro 40

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I	D	I	A	S	P	O	R	I	S	M	E
II	E	L	E	P	H	A	N	T		E	U
III	L		R	O	I	S		E	H		E
IV	A	T	O	L	L		A	M	E	R	S
V	T		S	I	O	N	I	S	M	E	
VI	I		T	A	S		M		A	S	A
VII	O	U	A	T	E		E	S	T		R
VIII	N		T	E	M	E	R	A	I	R	E
IX			S	U	I	V	A	N	T	E	S
X	U	V		R	T	E	I	T	E	N	
XI	V	A	L	S	E		S	E		D	U

NB. Au X horizontal , les mots brouillés sont **vu** et **étréint**

*Diasporiques* est une revue trimestrielle interculturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux.

**Adresse de la rédaction :** c/o Jean-François Lévy,  
2 avenue Jeanne, F-95600 Eaubonne.

Directeur de la publication : Philippe Lazar.

**Collectif de rédaction faisant fonction de rédacteur en chef :** Philippe Lazar, Jean-François Lévy, Georges Wajs.

**Comité de rédaction :** les mêmes plus Françoise Basch, Régine Dhoquois-Cohen, Edmond Kahn, Fania Pérez, Antoinette Weil.

**Correspondant au Proche-Orient :** Claude Rosenkovich.

**Conseillers pour la maquette :** Corinne Dupuy puis Loïc Le Gall.

**Mise en page :** Jean-François Lévy.

**Correction :** Dominique Lazar, Antoinette Weil.

**English abstract :** Susan Clayton.

**Travaux graphiques :** Benjamin Lévy.

**Impression :** Présence graphique, Monts (37260).

N° ISSN 1276 4248.

N° de commission paritaire : 1108 G 78821.

*Des textes peuvent être soumis aux fins de publication par Diasporiques. Ils doivent être présentés sous forme de fichiers de type Word et respecter les consignes de rédaction disponibles à l'adresse électronique de la revue. Ils sont soumis à son Comité de rédaction. Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.*

## Abonnements

Le montant des abonnement annuels à *Diasporiques* (4 numéros) varie de 25 à 45 euros selon le lieu d'habitation. Le bulletin d'abonnement inclus dans la revue vous donne toute indication à ce sujet. Vous pouvez aussi consulter notre site (adresse ci-contre).



# Cercle Gaston-Crémieux



## D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Parlons-en !

Le projet de colloque que le Cercle Gaston-Crémieux compte organiser, en 2007-2008, en liaison étroite avec l'Union des Progressistes juifs de Belgique et dont le précédent numéro de *Diasporiques* s'était fait l'écho, prend tournure. Il s'agit bien d'un colloque sur les racines socio-historiques et culturelles de l'identité juive laïque et diasporique en Europe. La période couverte est large : elle va formellement de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours, sans que nous nous interdisions des références à des périodes antérieures. La finalité de cette entreprise sera de mieux comprendre en quoi le passé peut nous éclairer sur le présent et sur le futur d'une judéité laïque et diasporique dont nous avons le sentiment qu'elle se situe dans le droit-fil de l'histoire bimillénaire d'un peuple dispersé sur plusieurs continents mais ayant néanmoins conservé une cohérence qui interpelle (sans en ignorer l'importance, nous ne saurions nous contenter d'une explication purement religieuse de cette cohérence).

### Quatre ateliers successifs

Ce colloque se structurera en *quatre ateliers successifs*, entre septembre 2007 et juin 2008. Le découpage finalement retenu est *chronologique*, mais il est aussi *thématique* dans la mesure où les thèmes dominants sont différents d'une période à la suivante. Les périodes retenues pour chacun des ateliers sont les suivantes (les titres sont provisoires) :

1. De 1789 à 1871 : le temps de l'émancipation juive en Europe
2. De 1871 à 1933 : de l'intégration à l'exacerbation de l'antisémitisme
3. De 1933 à 1967 : des mirages de l'assimilation à l'émergence d'une crispation identitaire
4. De 1967 à nos jours : de la quête identitaire à la tentation du repliement.

Pourquoi ce choix ? « D'un isolement forcé à un isolement revendiqué » serait une description à la fois quelque peu provocante et sans doute trop schématique des points de départ

et d'arrivée de la trajectoire des Juifs européens au cours de ces quelque deux siècles de tensions contraires en matière d'intégration ou de rejet. Il n'en est pas moins frappant de constater que le message des Lumières, relayé par l'affirmation des droits de l'Homme et sa traduction en termes d'Émancipation, semble aujourd'hui près d'aboutir, à l'issue des événements de tout ordre qui ont marqué les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles (y compris les plus abominables), à un inquiétant repliement communautaire juif, spécifiquement et fortement marqué par une crispation identitaire autour de l'État d'Israël.

### D'inquiétants repliements

Les Juifs n'ont évidemment pas le monopole en matière de risque d'enfermement communautariste. Mais l'existence de ce parallélisme (qu'il convient d'analyser) n'annule pas pour autant notre inquiétude. Notre questionnement demeure. L'attachement des Juifs à l'existence de l'État d'Israël, partagé par une immense majorité de leurs concitoyens européens, n'est pas en cause. Ce qui pose par contre problème est que, en France, en Belgique et sans doute dans d'autres pays européens cet attachement a pris de plus en plus souvent, au cours des quatre dernières décennies, les apparences d'une authentique inféodation, pouvant parfois aller jusqu'à donner le sentiment d'une double allégeance et par là même remettre en question le long travail d'intégration effectué au cours de deux siècles marqués par tant de déceptions et de malheurs mais aussi de luttes et d'espérances.

C'est donc l'ensemble des événements qui interviennent au cours de ces deux siècles que nous nous proposons d'analyser au cours de ces quatre ateliers d'un même colloque. Le passage d'une forme d'isolement à une autre est-il inéluctable ? La réponse de notre cercle à cette question est a priori négative : encore convient-il de se demander si cet optimisme sera justifié par les résultats de cette analyse. ■

Si vous êtes intéressé(e) par ce colloque, faites-le savoir par un mot ou un courriel adressé à la rédaction de *Diasporiques*.